



Dominique
FORTIER

La porte
du ciel



LA PORTE DU CIEL

« L'une des voix les plus fortes
de la jeune littérature québécoise. »
Plus on est de fous, plus on lit ! – Radio-Canada

« En trois ans et deux romans – *Du bon usage des étoiles*
et *Les larmes de saint Laurent* – Dominique Fortier
s'est imposée dans la courte liste des auteurs
incontournables. Son troisième roman ne déçoit pas :
on y retrouve une auteure d'une grande maturité, à
l'écriture soignée, capable de parler des désirs inassouvis
et de fraternité sur fond de guerre civile américaine. »
Josée Lapointe, *La Presse*

« LE livre à lire cette année. Le style de l'auteure,
déjà bien peaufiné dans ses deux premiers romans,
atteint ici la perfection. »
Le libraire

« Dominique Fortier a construit son texte comme
un savant patchwork, puis l'a surpiqué de motifs noirs
et blancs qui s'entrecroisent et se fondent ensemble.
C'est à ces très fines coutures témoignant
de notre humanité commune qu'on reconnaît
la grande littérature. »
Martine Desjardins, *L'actualité*

« Un roman poétique où se côtoient le rêve et la réalité,
la grande et la petite histoire,
la guerre et l'amour, le bien et le mal. »
Pascale Millot, *Montréal Centre-Ville*

DU MÊME AUTEUR

Du bon usage des étoiles, Alto, 2008 (CODA, 2010)

Les larmes de saint Laurent, Alto, 2010 (CODA, 2012)

Dominique Fortier

La porte du ciel

Alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ISBN : 978-2-89694-183-4

© Éditions Alto, 2014

L'eau est un songe, et le ciel et tout ce qu'il contient matin et soir d'astres, de vents, d'oiseaux et de fumées est un leurre qui trompe sur la fuite du temps. Il y a des hommes de chez nous qui sautent par-dessus bord pour aller chercher une étoile dans l'eau.

— Blaise CENDRARS, *Bourlinguer*

Dieu a fait les hommes droits ; mais ils ont cherché beaucoup de détours.

— ECCLÉSIASTE 7:29

Reconnaissez-vous le fait que les États-Unis d'Amérique forment le seul Système de Gouvernement au monde jamais élaboré avec l'intention affirmée et dans le but reconnu de protéger la Vie, la Liberté et le DROIT de rechercher le Bonheur de chacun des citoyens responsables et respectueux des lois qui se trouvent sous leur juridiction, après avoir D'ABORD reconnu le FAIT que ces Droits ont D'ABORD été octroyés par Dieu et qu'il n'appartient donc pas à quelque homme, groupe d'hommes ou gouvernement de les ACCORDER ou de les REFUSER?

— MISSISSIPPI WHITE KNIGHTS
OF THE KU KLUX KLAN,
*Questionnaire à l'intention
des futurs membres*

Je suis un et je suis mille.

Si, depuis les siècles des siècles en ce pays, riches et pauvres, esclaves et maîtres, hommes, femmes et enfants s'agenouillent devant une croix une fois la semaine, c'est chaque jour du matin au soir qu'ils se prosternent devant moi, n'osant me toucher qu'avec délicatesse, du bout des doigts, avec le même respect et la même crainte que s'ils effleuraient l'hostie consacrée, en prenant garde de ne point me souiller, de ne pas me meurtrir, de ne pas me flétrir et de ne point se blesser à mon contact.

C'est à moi que les cueilleurs doivent leurs pauvres hardes, c'est dans la douceur de mes bras innombrables qu'ils emmaillotent leurs enfants, qu'ils se protègent comme ils le peuvent du froid de la nuit, c'est encore moi qui bois leurs larmes, le sang giclant de leurs blessures comme celui qui coule entre les cuisses des femmes, et les autres liqueurs qui s'échappent de leurs corps abrutis par le travail. Au lendemain du dernier jour de leur vie, c'est moi qui les enveloppe, protégeant leur peau du bois du cercueil et de la terre grasse où ils finiront par retourner me nourrir. Je suis là depuis bien avant eux, quand cette terre était jardin sous le soleil et la caresse de la pluie, et je serai là bien après que tous auront disparu.

D'un seul de mes plants, on tire assez de fil pour faire le tour de la terre, et c'est aussi de

mes fruits qu'on tisse les voiles des navires, blanches comme le dessous des ailes de l'albatros, et la cagoule qu'on passe au condamné, non pas, comme on pourrait le croire, pour éviter qu'il voie la mort s'approcher, mais bien pour empêcher qu'il puisse regarder dans les yeux ceux par qui elle arrive, car de tout temps il est certains égards qu'on réserve aux bourreaux.

On m'appelle Roi Coton, je suis blanc comme neige, je suis mille et je suis l'un.

Suivez-moi maintenant, car nul ne saurait mieux vous guider en cette terre de fous, en ce pays de marécages, moitié boue et moitié eau, mangé par le soleil. Ne craignez rien. Simplement, ayez soin de mettre vos pas dans les miens, et prenez garde aux serpents.

Voyez ces deux fillettes sous le soleil de la Louisiane, l'une brune comme le thé, l'autre aussi blanche que le lait, même taille, mêmes membres frêles, huit ans à peine, et pourtant tout les sépare. La première a la tignasse épaisse et est vêtue d'un vieux sac de farine dans le jute duquel on a percé des trous pour les bras et la tête. Un homme la tire par l'épaule et elle pleure en silence, bouche grande ouverte. La seconde, tout près, a des cheveux de miel, un teint de porcelaine. Elle est assise sagement à côté de son père, moustaches dorées, sacoche en cuir doucement patiné d'où sortent les tiges d'un stéthoscope semblables à des antennes d'argent, devant une table où l'on a déposé du thé glacé, de la limonade et des biscuits à la confiture de framboise. Le regard noir et le regard vert se croisent, une seconde, sous le soleil de la Louisiane.

«Qu'a donc fait cette petite?» demande distraitement le docteur McCoy qui, après être allé examiner son patient alité, a accepté de s'asseoir quelques minutes dans l'ombre fraîche des chênes centenaires. Non loin, la grande maison à colonnade blanche ressemble à un immense bateau à aubes qui se serait échoué au milieu des champs de tabac et de coton.

Son hôtesse hausse les épaules. Elle n'a pas l'habitude de se mêler des querelles des domestiques, et encore moins de celles des esclaves.

« J'ignore ce qu'elle a bien pu faire aujourd'hui, mais elle a déjà essayé de s'enfuir deux fois ce mois-ci. Si jeune et déjà mauvaise tête », observe-t-elle comme elle ferait remarquer que le ciel est bleu.

Tournant le cou et changeant d'expression du tout au tout, elle presse d'un ton cajoleur la petite fille du docteur : « Eleanor, prends un biscuit, mon cœur, tu n'as rien mangé. »

Là-bas, le contremaître de la plantation a saisi l'enfant à bras-le-corps, l'a jetée sur son épaule comme un sac de farine et il s'éloigne à grandes enjambées tandis qu'elle continue de tenter de se libérer. Ses pieds battent inutilement le poitrail de l'homme, qui la porte vers une cabane bancale, faite de planches grisâtres mal jointes.

Le docteur s'informe, par politesse, en versant dans sa limonade le contenu ambré d'une petite flasque qu'il vient de sortir de sa veste : « Mais pourquoi diable veut-elle tant s'enfuir ? Et pour aller où ? »

— Pourquoi ? » répète Mrs. Whitfield en se tamponnant les lèvres, qu'elle a minces, sèches et bien dessinées. « Aussi bien demander au chien pourquoi il mord : il le fait parce qu'il est dans sa nature d'être méchant. Mais cette petite peste s'est mis en tête d'aller retrouver sa mère et ses frères, vendus l'an dernier. »

Père et fille échangent un regard, tandis que leur hôtesse poursuit, imperturbable :

« Le plus drôle, c'est que je ne pourrais vous dire où sont rendus cette femme et ses vauriens de fils... Comment s'appelait-elle ? April, May... Je ne sais plus. Un nom de mois. Arthur s'en est départi à une époque où il a eu beaucoup de nouveaux arrivants et où nous avons écoulé bon nombre de têtes de bétail, alors les registres n'ont pas été tenus avec le soin qu'on y met habituellement, et je serais incapable de vous dire qui au juste a reçu quinze cochons et qui cinq esclaves. » Elle a le petit rire de celle qui se sait suffisamment riche pour ne pas avoir à s'inquiéter de ce genre de détails. Sous la table, entre les barreaux de sa chaise, Eleanor tape furieusement des pieds.

Le contremaître ressort de la cabane sans la fillette, va décrocher à quelque distance de là un long fouet pendu à un poteau, et le docteur demande, toujours d'un ton détaché : « Combien ?

— Pardon ?

— Combien pour la gamine ? »

Mrs. Whitfield a l'air ennuyé. Manifestement, il ne lui plaît pas de discuter de questions aussi triviales avec le docteur, toujours si élégant dans sa redingote et dont les cheveux ont des reflets d'or sous le soleil, même s'il semble éprouver le besoin de traîner partout avec lui sa petite fille, portrait tout craché de sa mère en miniature. À l'étage, dans sa chambre aux volets clos, le mari n'en finit plus de mourir du mal qui le ronge.

Mrs. Whitfield lève les bras au ciel, s'exclame coquettement : « Je n'en sais rien, grands dieux, c'est avec Johnson qu'il faudrait discuter de ce genre de choses ! » comme s'il s'agissait là d'un argument imparable ne pouvant que mettre fin à la discussion.

« Très bien », répond le docteur en lissant sa moustache. Il attend.

Mrs. Whitfield soupire, appelle d'un geste de la main une domestique debout, non loin, lui indique d'aller chercher le contremaître qui arrive aussitôt, son fouet enroulé sur la hanche comme un serpent.

« Johnson, le docteur McCoy souhaite savoir combien il en coûterait pour cette petite sauvageonne que vous n'en finissez pas de pourchasser. »

L'homme dévisage le médecin, enlève son chapeau, se gratte le front où coulent de fines gouttelettes de sueur. Il a les yeux de la couleur de l'acier.

« Sauf votre respect, docteur, pourquoi vous encombrer de cette petite bonne à rien ? dit-il. Elle n'est pas assez forte pour travailler aux champs, et elle est trop jeune pour être utile à la cuisine. Ce n'est qu'une bouche à nourrir. Si vous cherchez de l'aide à la maison, vous devriez plutôt vous adresser à Mr. Allen. J'ai entendu dire qu'il attendait bientôt une demi-douzaine de nouveaux esclaves. »

Il remet son chapeau, qui plonge son visage dans l'ombre.

« Non, c'est celle-là que je veux », insiste Eleanor.

Le contremaître se frotte les mains comme pour les essuyer. Il fait mine d'ôter de nouveau son chapeau, qu'il cale plutôt sur ses yeux. Il se racle la gorge et finit par se pencher vers Mrs. Whitfield, à l'oreille de qui il murmure quelque chose. Elle lève les yeux vers lui, horrifiée.

« Johnson m'assure, dit-elle d'une voix blanche, que cette petite est possédée par le démon.

— Eh bien, l'affaire est réglée, alors. Nous vous en débarrassons. »

« Comment s'appelle-t-elle ? demande le médecin tandis qu'on assoit la fillette aux yeux écarquillés à l'arrière de son chariot, où Eleanor s'empresse d'aller la rejoindre.

— Ça fait un bout de temps que sa mère est partie, répond Johnson. Elle l'appelait d'un de ces noms pas catholiques... Donnez-lui celui que vous voulez, ce sera toujours assez bien pour elle. »

Un papillon blanc s'est posé sur le rebord du chariot, ses ailes levées frémissantes. Eleanor veut le saisir entre le pouce et l'index, mais la fillette noire souffle sur l'insecte, qui s'éloigne d'un vol hésitant.

« Vous avez ses affaires ? demande le docteur maintenant pressé de quitter cet endroit.

— Ses affaires ? »

L'homme rit, découvrant des dents tachées par le tabac, et crache par terre. Le médecin lui fourre dans la main une poignée de pièces. Derrière, Eleanor demande à l'enfant : « Tu veux bien venir avec nous ? » L'autre ne répond pas, mais fait un mouvement de la tête presque imperceptible.

« Papa, je crois qu'elle ne parle pas.

— Eleanor, il me semble qu'on ne saurait l'en blâmer. »

Une jeune fille en haillons sort d'une cabane en brandissant un morceau de tissu rapiécé rouge, jaune, orange et violet délavés, formé de longs triangles irréguliers. L'enfant a un sursaut en l'apercevant ; elle tend les mains dans un geste inutile, car déjà elle s'éloigne. Le chariot brimbalant descend l'allée bordée de chênes et baignée d'une pénombre verte, les trois passagers se balançant de gauche à droite au gré des cahots comme s'ils voguaient sur une mer agitée. Le papillon les suit un temps, puis se lasse et monte vers le ciel à petits coups d'ailes.



Mrs. McCoy accueille la fillette sans trop de surprise ; depuis le début de l'année, son mari avait déjà ramené à la maison un cheval blessé (qu'il avait fallu abattre quand il fut devenu évident qu'il ne guérirait pas de l'infection qui avait débuté dans une patte cassée avant de gagner le sang) et une poignée d'oisillons déplumés dont la moitié avait survécu, pour se transformer en étourneaux tout

ce qu'il y a de plus quelconques. Apparemment, c'était plus fort que lui. Elle se contenta de lever un sourcil interrogateur en voyant l'enfant descendre du chariot, puis de pincer légèrement les narines quand elle s'approcha. Elle la confia aussitôt aux soins de la cuisinière, Lina, qui rechigna pour la forme, en grommelant qu'elle n'avait déjà pas assez d'heures dans une journée pour faire son ouvrage sans qu'en plus on lui demande de laver une petite négresse, mais ce faisant déjà elle inspectait les membres fluets de la fillette et le sac grossier qui lui servait de vêtement.

L'enfant se laissa déshabiller sans un mot ni un geste, aussi docile qu'une poupée de son, mais lorsque Lina voulut la faire entrer dans la cuve de cuivre, elle se débattit comme un chat, crachant, sifflant, multipliant les coups de griffes, jusqu'à ce que la cuisinière la soulève sans plus de cérémonie et l'assoie dans l'eau tiède, qui devint presque instantanément trouble. Il fallut la changer deux fois avant de pouvoir même songer à savonner le petit corps couvert d'une crasse qui ne se dissolvait que pour laisser apparaître une nouvelle couche plus ancienne. Il s'avéra que l'enfant était, sous la saleté, d'un brun plus clair qu'on ne l'avait cru, à peine plus foncée que du sucre roux. Lina continua de la frotter avec autant de vigueur qu'elle en mettait à astiquer les chandeliers d'argent, comme si elle s'était juré de faire reluire la fillette, en murmurant entre ses dents : « On croirait que je n'ai que cela à faire. Ne bouge pas, petite anguille. C'est que c'est glissant, ces affaires-là. » Une fois dans l'eau, l'enfant se laissa faire sans plus rechigner que si les

membres qu'on récurait ne lui avaient pas appartenu. Simplement, ses lèvres remuaient comme en une muette prière et, de temps en temps, elle portait la main à sa tête et se grattait doucement le crâne d'un ongle, qu'elle ressortit une fois ensanglanté de la masse de cheveux noire où une unique mèche d'un blanc de neige faisait comme une plume d'oiseau. Soudain alarmée, Lina écarta de ses doigts la crinière pour découvrir une peau à vif où s'ouvraient çà et là des plaies rouges. Plissant les yeux, elle aperçut de minuscules cosses grises agrippées aux cheveux et des formes noires semblables à des grains de charbon, plus petites encore, qui s'activaient sur leurs pattes invisibles. La cuisinière eut un hoquet. Laissant la fillette tremper dans l'eau qui refroidissait, elle courut à la cuisine chercher une jarre de vinaigre, qu'elle répandit, en trois fois, dans les cheveux si épais qu'elle avait peine à y enfoncer les doigts. L'enfant tressaillit quand le vinaigre mordit son crâne écorché ; le liquide clair coula en larmes acides sur les joues, les épaules et la mince poitrine. Bientôt, une armée de lentes et de bestioles agonisantes vinrent flotter à la surface de l'eau trouble, où la fillette les regarda se noyer. De ce premier bain, elle garda l'amour de l'eau, la haine du vinaigre et une certaine sympathie pour les insectes.

Elle se releva, tirée par Lina, laissant dans la bassine un épais cerne grisâtre comme un serpent abandonné derrière lui la peau trop petite dont il vient de se libérer. Lina lui fit passer une jupe ayant appartenu à Eleanor et une chemise de gros coton, et alla chercher une paire de chaussures de toile que la fillette

regarda sans comprendre, jusqu'à ce que la cuisinière les lui enfile, sans cesser de gronder : « Me voilà à genoux devant une petite moins que rien, à la chausser comme que si elle était une princesse. » Mais, une fois l'enfant lavée, épouillée, rhabillée, elle la considéra avec un sentiment qu'elle aurait été en peine de nommer et dont elle aurait été bien étonnée d'apprendre que c'était de la fierté.

Au souper, ce soir-là, la fillette refusa obstinément de toucher au plat que la cuisinière posa devant elle, où elle laissa figer le bœuf en sauce et sécher le pain de blé. Elle se saisit cependant à deux mains de la tasse de lait qu'on lui avait versée, pour la vider d'une seule lampée, dessinant autour de ses lèvres de longues moustaches blanches, après quoi elle demeura un moment immobile à contempler l'écuelle pleine et les ustensiles de bois comme si elle en voyait pour la première fois.

Levant les yeux, elle examina l'ensemble de la cuisine du même regard à la fois surpris et distrait : le large foyer de pierres dans lequel un feu brûlait en permanence, même aux jours les plus torrides de l'été, emplissant la pièce d'une odeur de cendres, et où était suspendue une marmite fumante ; au mur opposé, un évier de grès surmonté d'un tuyau argent d'où, quand on actionnait une pompe, s'écoulait de l'eau fraîche. La première fois que Lina appuya sur le long manche et fit gicler l'eau, l'enfant l'observa avec émerveillement et un soupçon de crainte. Il fallut plusieurs jours avant qu'elle ne s'habitue à ce

miracle : de l'eau coulant librement, telle une cascade, dans une maison.

Une porte donnait sur l'extérieur et une seconde, plus petite, s'ouvrait sur le garde-manger où l'on conservait la farine, le sucre et les produits d'usage courant ; de là, quelques marches permettaient de descendre à la cave où reposaient les pommes de terre et les oignons dans des sacs en jute, en plus d'un quartier de porc mis à sécher, dont une patte fourchue pointait gauchement vers le sol. Par une petite fenêtre au-dessus de l'évier, on apercevait au loin les champs étirant leurs longs sillons brun et blanc sous le ciel qui pesait comme un couvercle. Le premier soir, quand, après avoir soigneusement fait des yeux le tour de la pièce, l'enfant découvrit cette ouverture, elle ne la quitta plus du regard.

La nuit venue, Lina entreprit de vider un placard où l'on rangeait les balais et qui aurait été juste assez grand pour y caser une paille, mais Eleanor, qui avait vu des gravures de la chambre à coucher de la reine Elizabeth, où une demi-douzaine de suivantes passaient la nuit au chevet de Sa Majesté, insista pour que la fillette dorme avec elle. Mrs. McCoy fronça les sourcils. Déjà elle se demandait si elle n'avait pas eu tort d'accueillir cette petite sauvageonne. À l'évidence l'enfant ne savait rien faire, et elle risquait d'être un fardeau plutôt qu'une aide. Ils ne pouvaient tout de même pas la relâcher dans la nature, comme on le fait d'un oiseau auquel on souhaite redonner sa liberté ou d'un chaton dont on ne veut plus. Mais non, ce n'était pas cela

qu'on faisait avec les chatons : on les mettait dans un sac, et hop ! à la rivière. Arrivée à ce point dans ses réflexions, elle fut distraite par la pensée d'un vaste pique-nique à la préparation duquel elle avait accepté de participer et qui devait avoir lieu la semaine suivante, se perdit un instant dans la contemplation des gâteaux et des tartes dont il lui faudrait superviser la confection, ne tarda pas à bâiller, puis, Eleanor la regardant d'un air suppliant en tirant sur sa jupe, elle fit appeler le mari de Lina, qui faisait office d'homme à tout faire, pour qu'il installât un lit dans la chambre de sa fille et alla s'étendre auprès de son mari, lequel ronflait déjà dans ses moustaches. Le problème était réglé, du moins jusqu'au lendemain.

Quand elle se réveilla au milieu de la nuit, Eleanor chercha tout de suite des yeux la silhouette de la fillette, pour découvrir à la lueur blême de la lune que le petit lit dans le coin de la pièce était vide. Elle se faufila hors de sa chambre et, sur la pointe des pieds, descendit l'escalier dont les marches craquèrent dans la maison silencieuse. Elle fit d'abord le tour de la salle à manger et de la cuisine, puis du salon, avant de retourner à la cuisine, où elle entendit un bruit léger qu'elle crut d'abord être le grattement d'une souris occupée à grignoter quelque miette. Le son provenait du garde-manger ; elle s'en approcha à pas de loup, penchant prudemment la tête dans l'embrasure. Puis elle se glissa à l'intérieur et descendit les cinq marches menant à la cave,

fraîches sous ses pieds nus. Dans la lueur cendrée entrant par un soupirail, elle découvrit la fillette assise par terre, une petite montagne de pommes de terre rassemblée dans ses jupes, quelques-unes entamées, occupée à mâcher un oignon dont on voyait luire la peau blanc-vert sous les pelures semblables à du papier.

Plusieurs semaines passèrent où l'enfant ne mangea, matin et soir, que des oignons et des pommes de terre qu'elle croquait comme des fruits — au grand étonnement de la cuisinière, qui jusque-là aurait été prête à jurer que ces dernières, crues, étaient un poison. Elle exhalait en conséquence une odeur limoneuse, à la fois piquante, soufrée et en quelque sorte souterraine, semblable à celle qui montait de la cave obscure où l'on gardait les légumes.

Ayant supplié qu'on permette à la fillette de s'asseoir à ses côtés dans la salle à manger, Eleanor essaya en vain de lui faire avaler du faisan, du jambon ou du poisson-chat, dont elle lui offrait de minuscules bouchées, comme à ses poupées. Dès qu'elle en sentait la texture tiède sur sa langue, la fillette les recrachait, tout comme les légumes cuits qu'on lui offrait. Un matin, enfin, Eleanor songea à présenter à la nouvelle venue une cuillère trempée dans un pot de miel. La petite huma prudemment le métal brillant enduit de l'épais liquide doré et parfumé avant d'y poser le bout de la langue. Traversée d'un frisson qui lui donna la chair de poule, elle leva vers Eleanor des yeux émerveillés.

À partir de ce jour-là, Lina, qui avait assisté à la scène, ferma tous les soirs à double tour le garde-manger où s'alignaient, à côté des bocaux de gelées et de confitures, les pots et les rayons ambrés, et l'enfant accepta sans rechigner de manger ce qu'on posait devant elle, du moment qu'on versait dans une soucoupe une flaque de miel de la taille d'une pièce de un dollar, dans lequel elle était autorisée, une fois son repas avalé, à tremper un doigt qu'elle suçait d'un air absorbé.



Eleanor, qui depuis qu'elle avait appris à lire dévorait les vies de reines et de princesses réelles ou fictives, s'était prise à cette époque d'une véritable passion pour les contes du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde, dont elle relisait sans se lasser les aventures dans les éditions reliées de cuir que possédait son père.

Peu intéressée par ces histoires, sa compagne restait sagement assise sur une chaise, à regarder par la fenêtre ou à jouer avec ses doigts en balançant les jambes. Quand Eleanor voulait lui montrer une gravure qu'elle croyait susceptible de l'intéresser, l'enfant la considérait avec la même stupeur que provoquait en elle la vue des minuscules caractères encrés qui s'alignaient sur la page telles de longues rangées de fourmis. Un après-midi, toutefois, la fillette se leva d'elle-même et vint se placer derrière Eleanor pour observer par-dessus son épaule une illustration des *Idylles d'un roi* où l'on voyait Guenièvre,

chevauchant en amazone, dans un paysage nocturne, près d'un ruisseau sous quelques rares rayons de lune. Fascinée, l'enfant s'approcha de la gravure presque jusqu'à la toucher du nez, puis traça soigneusement à l'aide de son index la silhouette alanguie de la reine sur son cheval.

« C'est Guenièvre, expliqua Eleanor. Elle vient de quitter Lancelot, son amoureux, pour aller se réfugier au cloître. »

L'enfant la regardait d'un air interrogateur.

« Un cloître, c'est une sorte de couvent. »

Elle guetta une lueur de compréhension, puis reprit :

« Un endroit où vivent des religieuses. »

La fillette était retournée à son minutieux examen de la gravure, n'ayant cure de la reine et de son cloître, mais fascinée par le cheval dont la crinière semblait flotter au vent. Eleanor cependant n'avait pas dit son dernier mot :

« Des femmes qui portent le voile, comme les mahométanes, mais c'est parce qu'elles ont juré de consacrer leur vie à Dieu. »

Alors l'enfant, ne quittant pas le cheval des yeux, remua les lèvres presque sans qu'aucun son en sorte, formant tout bas le mot « Guenièvre », et Eleanor fut soulagée de cette distraction inattendue qui lui évitait d'avoir à entrer dans des éclaircissements théologiques où elle aurait craint de s'embourber, étant arrivée à la limite de ses connaissances en la matière.

«Elle parle!» annonça-t-elle triomphalement au souper ce soir-là.

Dès ce jour, la fillette fut donc appelée Guenièvre, au grand dam de la cuisinière qui n'avait jamais réussi à se faire appeler Selina par qui que ce soit et ne comprenait pas que l'on puisse offrir si noble nom à une créature si insignifiante. Aussi, refusant de l'utiliser, elle eut tôt fait de lui trouver un diminutif que tous adoptèrent, et la fillette ne fut bientôt connue que sous le nom d'Èvre. Quelques mois passèrent et, tout naturellement, l'esprit préférant revenir à ce qui lui est familier plutôt que d'accueillir l'inconnu, Èvre devint Ève, et le resta.

June peinait depuis l'aube dans les champs picotés de coton d'où la rosée s'était évaporée en une brume semblable à l'haleine de quelque énorme bête endormie. Les nuits étaient froides. Au bout d'un sillon, elle avait empilé à la hâte une brassée de branches qu'elle avait embrasée, avait déposé sur le feu une grille et sur la grille une petite marmite en fer où quelques poignées de pois secs baignaient dans de l'eau.

Elle avançait lentement, courbée, entre les plants couverts de boules blanches, ployant sous le poids d'un sac de toile passé sur son épaule dans lequel elle comprimait le coton qu'elle ramassait, et d'une large écharpe en bandoulière, où elle avait emmailloté son dernier-né. Deux autres garçons la suivaient, le plus jeune d'un pas incertain, se dandinant sur ses pieds nus. La plupart des femmes étaient pareillement entourées de bambins dont on apercevait le sommet du crâne entre deux plants et qui composaient à leurs pieds une armée de soldats minuscules occupés à se colleter avec des arbustes aussi grands qu'eux. Il montait d'entre les sillons un chant lancinant repris par des dizaines de voix et qu'on aurait dit venu de la terre elle-même, mélopée au rythme irrégulier à la fois chancelant et puissant. Au bout du champ, deux silhouettes à cheval étaient immobiles sur l'horizon. De temps en temps, l'un des animaux secouait sa crinière en renâclant et en tapant du sabot sur la terre sèche. Les cous se

tournaient un instant vers la bête harnachée qui se languissait de sa liberté, puis le cavalier tirait d'un coup sec sur les rênes et la longue tête se penchait à nouveau sagement vers le sol.

Chaque fois qu'elle atteignait l'extrémité du champ, June allait attiser la braise et touiller l'épaisse bouillie clapotant dans la marmite. Elle la reprendrait au coucher du soleil pour en distribuer également le contenu entre les bouches affamées de ses trois enfants vivant toujours auprès d'elle. S'il en restait quelques cuillerées quand ils auraient mangé, elle les avalerait à la hâte, en cachette.

Mrs. McCoy et Lina assignèrent bientôt à Ève une courte série de tâches simples mais fastidieuses dont la cuisinière était heureuse de se voir débarrassée : une fois la semaine, rouler les tapis, les traîner dehors, les étendre sur la balustrade de la galerie et les battre jusqu'à ce qu'il ne s'en élève plus ces nuages de poussière qui faisaient tousser et pleurer ; polir les couverts d'argent tous les jeudis ; chaque soir, faire le tour des fenêtres du rez-de-chaussée afin de s'assurer qu'elles étaient toutes bien fermées ; aller chercher à l'aube les œufs dans le poulailler.

Le premier matin, Ève sortit alors que le soleil se levait à peine, vague lueur au-dessus des champs de coton, au loin, qui avaient l'air de bribes de nuages floconneux accrochés à la terre. La fenêtre de la cuisine où brûlait la lampe se découpait seule sur la maison obscure. Lina préparait le pain de la journée.

Encore assoupies à son arrivée, les poules se mirent à caqueter dès qu'Ève eut mis le pied dans la cabane basse qui leur servait d'abri. Le docteur gardait une douzaine de pondeuses, dont la majorité étaient pour l'instant confortablement installées dans la paille, d'où elles toisaient l'intruse avec défi, battant des ailes d'un air courroucé. Aussitôt, une tempête de fines plumes tourbillonna autour d'elle. Quelques autres oiseaux, immobiles sur leur perchoir, ressemblaient au coucou de bois qui une fois l'heure sortait de la pendule accrochée au mur du salon. Une petite poule

blanche descendit d'un bond et vint tourner autour de ses mollets comme l'aurait fait un chien suspicieux.

Ève se pencha vers le nid le plus proche et plongea la main sous le chaud duvet d'une grosse rousse à l'allure placide, qui ne broncha pas lorsqu'elle tâta précautionneusement la litière entre ses pattes. Rien. Elle répéta l'opération avec sa voisine, laquelle protesta un peu quand Ève s'empara de l'œuf encore tiède qu'elle couvait. Étonnée de le trouver si lourd, elle essuya à son tablier la coquille couleur cannelle puis déposa l'œuf dans son panier.

Les poules ayant fini d'exprimer leur indignation faisaient mine de s'affairer à des tâches vitales, grattant le sol de leurs pattes griffues, donnant de furieux coups de bec dans la paille. L'une d'entre elles, par mégarde ou par protestation, piétina une frêle coquille dont les éclats se mêlèrent aussitôt à un liquide visqueux et jaune, et qu'elle contempla avec stupéfaction avant de s'en détourner. Les deux pondeuses suivantes semblaient n'avoir rien donné, mais, sous une troisième, Ève découvrit un deuxième œuf, plus petit, blanc celui-là. L'oiseau qui le protégeait était blanc aussi ; était-ce un hasard ? C'était une poule brun pâle qui avait pondu l'œuf roux. Arrivant devant une poule noire qu'elle n'avait pas remarquée d'abord, Ève retint son souffle. Du doigt, elle caressa doucement la petite tête, sentant sous son pouce les aspérités du crâne minuscule. Dans la pénombre, le plumage de jais brillait sourdement, comme un morceau de charbon. La poule se laissa faire

et resta immobile quand Ève glissa la main dans la paille où elle était couchée. Rien. L'oiseau l'observait avec une sorte d'amusement.

Ève récolta encore quatre œufs ce matin-là — un second d'un blanc immaculé, un presque couleur tabac, un légèrement grisâtre et un dernier d'un brun si pâle qu'elle aurait été bien en peine, à le regarder, de dire s'il venait d'une poule rousse ou d'une poule blanche.

Elle se glissait dans le poulailler tous les jours à la même heure, et les oiseaux apprirent à reconnaître son pas comme elle apprit à reconnaître leurs œufs. La grosse rousse n'en donnait qu'un jour sur trois, mais souvent il arrivait que les coquilles renferment deux jaunes lovés l'un contre l'autre. Les trois plus petites blanches pondaient, avec la régularité d'une horloge, des œufs menus et durs comme des cailloux. Une rousse à collerette beige qui occupait toujours le plus haut perchoir cachait les siens dans un coin, où elle les recouvrait soigneusement de paille. La blonde qui avait broyé une coquille le premier matin avait aussi la fâcheuse tendance de s'en prendre à la production de ses voisines, et plus d'une fois Ève la découvrit dans un cloaque gluant au milieu d'éclats de coquilles. Mais où étaient les œufs de la poule couleur de charbon, si tant est qu'elle en donnât ? Mystère.

Chaque matin, Ève palpa minutieusement la paille où était couché l'oiseau, puis explorait

les alentours, toujours en vain. Peut-être simplement n'avait-elle jamais pondu ? Peut-être les poules noires étaient-elles stériles ? Pourquoi les garder, dans ce cas ? Elle aurait pu poser la question à Lina ou demander à Eleanor de s'informer auprès du docteur, qui devait s'y connaître en ces matières, mais elle n'arrivait pas à s'y résoudre.

Un jour, cependant, arrivée devant la poulette noire qui la contemplait, yeux mi-clos, tandis que les autres s'ébattaient dans un grand désordre de plumes et de caquètements, Ève plongea la main dans la poche de son tablier et en sortit une pierre oblongue, grosse comme une prune, qu'elle serra contre sa paume jusqu'à ce qu'elle ait la température de la peau. Puis, avec une infinie délicatesse, elle glissa la main sous la poule et déposa la pierre dans la paille. L'oiseau haussa la tête, ouvrit les yeux tout ronds, se rengorgea dans ses plumes et se mit à couvrir.

Le lendemain, Ève fit lentement le tour de toutes les pondeuses avant d'arriver enfin devant celle au plumage d'encre, qui semblait n'avoir pas bougé depuis la veille. Le jour se levait et, par la porte entrouverte, elle devinait un bout de terre et un carré de ciel où s'éteignaient les dernières étoiles. Les oiseaux saluaient en caquetant l'arrivée du soleil. Après une profonde inspiration, Ève glissa précautionneusement les doigts sous le duvet chaud, toucha une surface tiède dont elle crut d'abord que c'était le galet qu'elle avait apporté la veille. Ce n'est qu'en l'extrayant de son nid qu'elle constata qu'il s'agissait bel et bien

d'un œuf, et que celui-ci était aussi blanc que le lait.

Elle s'assit dans la paille, au milieu des poules, dans l'odeur de plumes et d'ammoniac. L'atmosphère était épaisse d'une sorte de poussière dorée que soulevaient les oiseaux en battant des ailes ou en fouillant le sol de leurs petits pieds fourchus ; un fin duvet flottait dans l'air qui ressemblait à du coton ou à de la neige. Ève avait les yeux et le nez qui piquaient.

Elle essuya soigneusement l'œuf d'une blancheur immaculée dans un coin de son tablier, comme pour le polir. De l'ongle, elle en perça l'extrémité et, penchant la tête en arrière, elle aspira et laissa couler le contenu dans sa gorge, frissonnant en sentant passer le jaune tiède depuis l'œuf dans son gosier. La poule noire, qui continuait de couvrir son cail-lou, la regardait sans ciller.

Mais il faut que je vous explique, peut-être : certaines choses sont de notoriété publique.

Par exemple, le fruit de l'union d'un âne et d'une jument est un mulet, tandis qu'une ânesse et un cheval donnent un bardot.

Par exemple, le basilic naît de l'accouplement de deux coqs, dont on donne les œufs à couvrir à des crapauds. Il en sort des poussins auxquels poussent au bout d'une semaine des queues de serpent.

Par exemple, l'enfant d'un homme blanc et d'une femme noire est un mulâtre ou une mulâtresse.

Si cette mulâtresse a à son tour un enfant avec un Noir, cet enfant est dit noir et l'on n'en parle plus. Le sang noir a pour ainsi dire eu raison du blanc, l'effaçant, le noyant, le dissolvant à jamais. Si par contre une mulâtresse a un enfant avec un Blanc, l'enfant est qualifié de « quarteron ». Une femme quarteronne et un homme blanc produisent un *mustee* ; une femme *mustee* et un Blanc, un *musteefino*. Celui-ci peut avoir le teint de lait, les yeux bleus et les cheveux roux qui dans la famille du père depuis des générations distinguent les descendants de quelque vaillant héros de la bataille de Saratoga ou le nez aquilin que tous les hommes de la lignée arborent fièrement depuis le dix-septième siècle ; il peut aussi avoir les cheveux blonds, le teint bistre, le nez camus, comme il est possible qu'il soit grand, nain, bossu, fluet, plein de grâce,

bigleux, albinos, borgne, remarquablement doué pour le dessin ou absolument dépourvu d'oreille musicale ; il peut être mesquin ou magnanime, naïf ou roublard, avoir le cœur sur la main ou un caractère de chien. Bref, vous me suivez, c'est un homme. Et puisque nulle caractéristique physique ne permet plus à coup sûr de l'identifier comme un homme de couleur, on pourrait croire que les distinctions s'arrêtent là, qu'on ne lui tient plus rigueur des quelques gouttes de sang noir coulant dans ses veines rouges aux côtés du sang blanc.

D'ailleurs, toujours il est question d'hommes et de femmes de couleur alors qu'il faudrait plutôt parler de gens de couleurs, tant les nuances de carnation en ce pays sont variées, allant de l'albâtre le plus pâle à l'ébène le plus profond en passant par toutes les teintes de café, de tabac, de pêche et de crème. C'est à ne plus s'y retrouver. Ainsi, un jour, le docteur McCoy, en visite chez un patient, s'était-il arrêté près d'un champ en compagnie du fils du malade et, voyant deux hommes d'un teint à peine plus foncé que le sien occupés à bêcher, il avait demandé :

« Est-ce que ce sont des Noirs ou des Blancs ? »

— Ce sont des esclaves », lui avait répondu le jeune homme le plus naturellement du monde.

Mais revenons à ce *musteefino* qui, s'il a un enfant avec une femme blanche (possibilité rarement évoquée — toujours l'on préfère parler d'enfants issus de l'union d'une femme

noire et d'un homme blanc, moins choquante parce que mieux accordée à l'ordre des choses, le maître ayant depuis toujours le droit de cuissage sur ses serves), se trouve être le père d'un quintron ou d'une quintronne. Le fruit de l'union de celle-ci avec un Blanc a pour nom « octoron ». Pourquoi s'arrêter en si bon chemin et ne pas instaurer de catégorie pour les descendants de cet octoron impur ? Des seizerons, des biseizerons ? Sans doute parce que même les plus convaincus des esclavagistes, qui se targuent de ne se préoccuper que d'impératifs économiques ou bien d'avoir uniquement à cœur le maintien de l'ordre social ou le respect de la parole divine, sans doute même les derniers de ceux-là ne souhaitent pas que l'on puisse nommer avec trop de précision le mélange de sangs qui coule dans leurs propres veines.

Quant au docteur McCoy, dont l'arrière-grand-père maternel avait signé la Déclaration d'indépendance, et dont les mains aussi douces que celles d'une femme n'avaient jamais tenu un fusil, il aimait à faire le bien, là n'était pas la question. Serait-il devenu médecin autrement ? Mais une fois le premier geste décisif posé, la suite des événements cessait vite de l'intéresser. L'idée d'avoir sauvé cette malheureuse enfant lui plaisait, mais il aurait préféré que, une fois rescapée, elle s'effaçât sans faire d'histoires, car tout ce qui s'ensuivait — où la loger ? pouvait-on la laisser indéfiniment dans la chambre de sa fille ? à quoi l'employer exactement ? comment l'habiller ?

aurait-il fallu, grands dieux, l'instruire? — lui paraissait monotone et fastidieux, pas du tout à la hauteur de la noble impulsion qui était à l'origine de sa bonne action.

Du reste, il n'avait pas une opinion très tranchée sur cette question de l'esclavage ; certes, il se plaisait à se considérer comme un libéral et un humaniste, mais aussi et peut-être même surtout comme un patriote. Il ne lui plaisait point de voir un esclave fouetté par son maître, comme il détournait les yeux quand dans la rue on donnait un coup de pied à un chien, mais, sans sa fille, jamais il ne lui serait venu à l'esprit de s'interposer dans un cas ni dans l'autre. Il était né et avait grandi en Louisiane, et il souffrait de voir le pays humilié, voire menacé de ruine, qui sait. Appuyant l'essentiel des revendications des États du Sud, il pouvait néanmoins comprendre certains aspects de la position du Nord. Bref, il lui semblait que tout aurait été beaucoup plus simple si l'on avait pu discuter de ces questions en gentlemen autour d'un bourbon plutôt que de menacer de joncher les champs de cadavres d'hommes jeunes et vigoureux.

Le soir venu, tout seul dans son bureau, il faisait glisser en silence le tiroir de son secrétaire, d'où il tirait une mince bouteille de whisky, enfilait les lampées brûlantes en plissant les yeux et, distrait, gardait le flacon à la main bien après qu'il fut vidé.

Le pays n'avait pas cent ans ; c'était un jeune géant.

Au fil des années, les treize colonies originales s'étaient augmentées de nouveaux territoires arrachés de haute lutte ou achetés au rabais à la France, à l'Espagne, à la Grande-Bretagne, au Mexique, et composant un territoire dont les pièces s'emboîtaient pour former un casse-tête de la taille d'un continent. C'était une époque d'avancées et de prodiges.

On venait de construire le tout premier pont enjambant le grand Mississippi.

Peu avant, un demi-millier de mormons étaient partis de l'Iowa, emportant toutes leurs possessions avec eux, et avaient mis le cap sur un État lointain où l'on racontait que se trouvait un lac aux eaux aussi salées que les larmes.

Un drôle de livre était publié à Brooklyn, constitué de quatre-vingt-quinze poèmes laissés sans titre. La couverture ne portait nul nom d'auteur, et les publicités ventant l'ouvrage le destinaient aux « amoureux de curiosités littéraires ». Il s'intitulait *Leaves of Grass*.

Au 488, avenue Broadway, dans la ville de New York, elle-même un joyau de la modernité, Elisha Graves Otis inaugurait une invention du dernier cri qui permettait, en grimpant dans une cabine conduite par un machiniste qualifié, d'atteindre tout en restant immobile

les étages supérieurs d'un immeuble puis d'en redescendre. Certains refusaient d'y mettre le pied, jurant qu'il s'agissait d'une invention du Malin, d'autres rétorquaient que les escaliers étaient désormais obsolètes et auraient bientôt disparu.

Ces États encore tout neufs qui avaient choisi de s'unir étaient pleins de promesses. On y comptait quelque trente-trois millions d'habitants. De ce nombre, dix ans plus tard, six cent mille seraient morts.

Trente-trois millions — en plus des quatre millions d'esclaves, mais ceux-là, vous vous en doutez déjà, ne comptaient pas tout à fait.

À peu près à cette époque survint une sécheresse telle qu'on n'en avait pas connu de mémoire d'homme : il ne plut pas pendant soixante-trois jours et soixante-trois nuits. Le sol était du même beige grisâtre qu'une écale d'arachide, comme si non seulement toute l'eau s'en était enfuie, mais avec elle le souvenir des récoltes passées et la promesse de celles à venir, ne laissant derrière elle qu'un champ de sel. Une fine poudre s'élevait au moindre souffle de vent, tourbillonnait et souillait le bleu du ciel. Chaque fois on avait l'impression que la terre était mise à nu, que, cette couche envolée, il ne devait plus rester que le roc aride et lisse comme de l'os. Mais la terre, après avoir inutilement battu de ses ailes de poussière, finissait par retomber tel un drap encore aminci. Il faillit bien pleuvoir une ou deux fois, des nuages noirs s'amoncelèrent dans le ciel, si lourds qu'ils semblaient appuyer leur masse gonflée contre l'horizon, mais ils disparaissaient sans avoir laissé tomber une goutte. Le sol craquait sous le pas à la façon du bois sec, et exhalait une odeur minérale. Les empreintes s'y comblaient aussitôt, la terre refusant de garder la moindre trace de l'homme. Ici et là, on voyait le squelette de petits animaux morts de soif et dont le soleil avait léché la carcasse, maintenant blanche et polie comme un morceau de bois lavé par la mer et abandonné sur le sable.

Une nuit, Ève fut réveillée par un son familier mais qu'elle mit un instant à reconnaître, un minuscule crépitement sur le toit, suivi quelques secondes plus tard d'un autre, puis d'un autre encore. On aurait dit que des dizaines de doigts s'étaient mis à pianoter ensemble sur la toiture et aux carreaux des fenêtres noires. Se retournant dans son lit, elle referma les paupières et écouta avec délice le chant cristallin de la pluie. Les gouttes cependant accélérèrent la cadence, se mirent à tomber de plus en plus fort, de plus en plus rapprochées, comme des petits cailloux jetés du ciel, et elle reconnut la grêle.

Elle avait le souvenir d'un orage particulièrement redoutable, survenu dans sa petite enfance, où des grêlons gros comme des œufs avaient mitraillé les champs, anéantissant en quelques minutes les récoltes d'un été, laissant les plants couchés sur le sol, feuilles lacérées, tiges rompues, fruits éclatés, graines inutilement répandues. Avant ce jour — avait-elle quatre ans? cinq ans? —, elle n'avait jamais vu de glace ailleurs que chez Mrs. Salinger, qui possédait un vaste entrepôt dont l'intérieur restait frais même en plein cœur de l'été et où l'on allait une fois la semaine chercher pour les chambres froides de la grande maison de lourds cubes translucides qui fumaient un peu dans l'air chaud quand on écartait la paille dont ils étaient recouverts. Ève était sortie stupéfaite, tout de suite après l'orage, pour ramasser par terre ces éclats de glace qui brûlaient dans la main et lever les yeux au ciel où plus rien ne paraissait.

On avait retrouvé, quelques heures après l'orage, cinq poules mortes au milieu de petites flaques d'eau, des plaies sanguinolentes à la tête et au corps, et Ève avait passé le reste de l'après-midi en compagnie de sa mère et d'une voisine à plumer les volailles, à les vider et à les nettoyer, puis à en mettre deux à bouillir et trois à rôtir sous la cendre, en prenant soin de garder les cœurs et les foies pour les mêler à une précieuse motte de beurre frais afin d'en faire une mousse rose. Elles avaient ensuite désossé les carcasses et jeté les fins os pointus dans une marmite d'eau bouillante où ils avaient donné un bouillon gélatineux. Elle se rappelait les doigts bruns de sa mère parmi les osselets blancs de poulet, le craquement léger des articulations. Elle n'avait jamais vu tant de viande à la fois. De temps à autre, elle levait le regard vers le pan de ciel bleu qu'elle apercevait par la fenêtre, immobile, innocent. Tout ce temps, les têtes des poulets auxquels on avait tranché le cou les regardaient de leurs yeux sans paupières.

Ève s'assoupit, bercée par le crépitement, et rêva de chaudrons fumants et de pattes griffues, puis fut réveillée quelque temps plus tard par un tambourinement décuplé. Des milliers, des millions de projectiles frappaient le toit au-dessus de sa tête. Assise dans son lit, les yeux agrandis, Eleanor écoutait, stupéfaite. Ève bondit sur ses pieds, descendit l'escalier quatre à quatre jusque dans le salon où se tenait Mrs. McCoy, paralysée et silencieuse, et elle sortit par la porte ouverte.

Le docteur était déjà dehors, apparemment indifférent à la pluie qui s'abattait sur lui. Il

régnait une obscurité presque complète, où Ève distinguait au loin des formes qui cou-raient en tentant de se protéger la tête de leurs bras. L'air était rempli d'une stridulation assourdissante. La pluie ne semblait plus uni-quement venir du ciel, mais aussi du sol : cha-que goutte était animée d'une volonté propre. Ensemble, elles formaient un essaim qu'on aurait dit tout droit sorti de l'enfer.

Il plut des sauterelles pendant trois jours et trois nuits.

La première journée, elles s'attaquèrent aux délicates fleurs de coton et aux derniers plants de courges qui portaient encore quelques légumes rabougris.

Le deuxième jour, elles s'en prirent aux feuilles des arbres et aux plants de coton eux-mêmes, pourtant indigestes.

Le troisième jour, elles pulvérisèrent l'écorce tendre des arbres, laissant à nu leur tronc fragile où commencèrent aussitôt à grimper les fourmis en longues files disciplinées.

Le quatrième jour, elles s'interrompirent, ayant épuisé tout ce qu'il y avait à manger et à détruire. Le silence avait quelque chose de surnaturel après ces heures passées à enten-dre le bruit de leur mastication incessante, le frottement de leurs pattes, leur vibration métallique. Écartant le rideau, Ève les voyait dans les champs, immobiles et luisantes, comme si elles attendaient quelque signal.

Et puis à l'aube du cinquième jour le nuage se leva d'un bloc et les sauterelles s'envolèrent, obscurcissant le soleil. Elles laissaient derrière elles un paysage désolé, effacé : une page blanche.

Quand Ève ne se croyait pas regardée, il lui arrivait de s'asseoir sur le sol et de saisir des poignées de terre sèche qu'elle portait à son nez puis laissait s'écouler entre ses doigts en psalmodiant des paroles incompréhensibles qui auraient pu appartenir à un chant, à une prière ou à un délire. La surprenant ainsi seule dans la cour, Eleanor s'en fut chercher son père, qui resta à observer avec elle l'enfant se balançant d'avant en arrière, les yeux mi-clos.

«Qu'est-ce qu'elle fait? demanda Eleanor.

— Je ne sais pas, avoua le médecin.

— C'est vrai qu'elle est possédée par le démon?»

Le docteur regarda sa fille avec étonnement.

«Je crois, dit-il, que par les temps qui courent le diable est partout.»

Eleanor n'était guère rassurée, mais elle ne le questionna pas davantage. Bientôt, Ève cessa ce manège, ou apprit à le mieux cacher.

Quelques semaines plus tard, lorsque le docteur fut d'avis que la fillette savait suffisamment se tenir en public pour ne pas les plonger dans l'embarras, il proposa qu'Ève accompagne la famille à l'église. Mrs. McCoy n'était pas convaincue.

« Je crains qu'elle ne soit... pas très bien accueillie », fit-elle valoir avec diplomatie.

Son mari haussa les épaules. « On n'a qu'à la faire asseoir derrière. Personne ne la remarquera. »

Or, on la remarqua. Des dizaines de curieux regardèrent la famille passer la porte, car si tout le monde était au courant que le docteur était revenu un jour de chez les Whitfield avec une petite négresse, personne n'avait encore aperçu la créature, et l'on avait du mal à croire qu'il pût oser lui faire franchir le seuil de la maison de Dieu. Des murmures s'élevèrent.

L'enfant les ignora. Elle pénétra dans l'église la tête presque renversée en arrière, les yeux grand ouverts, émerveillée de tant de splendeur. Il s'agissait pourtant d'une construction rectangulaire sans grand attrait, dont la nef était occupée par une double rangée de bancs de chêne, dotée d'un autel de bonne taille bien que dépourvu d'ornement notable, mais les hautes fenêtres en vitrail lui semblèrent irréelles à force de beauté, comme si quelque magicien avait réussi à emprisonner dans le verre le feu, le ciel, le soleil même pour en déverser la lumière multicolore sur le sol dallé, les bancs de bois clair et leurs occupants. Certains avaient une pommette rouge feu tandis que d'autres arboraient une chevelure doucement bleutée, ou une main verte. Devant pareille féerie, la fillette s'immobilisa, incapable de faire un pas de plus.

C'était aussi bien, car Mrs. McCoy, lui saisissant le bras, chuchota : « C'est ici que tu t'assois », en désignant les quelques dernières rangées de bancs, déjà remplis aux trois

quarts de bonnes, d'ouvriers et d'autres gens de peu, tous vêtus de leurs hardes les plus propres et qui se tassèrent de mauvaise grâce quand du geste Lina leur intima de faire de la place, car il est bien vrai que personne en ce monde n'aime à céder ce qu'il considère lui appartenir.

Une fois la fillette assise, tremblante, près de la cuisinière, le docteur, sa femme et Eleanor continuèrent leur chemin pour aller prendre place sur le long banc de la première rangée qui leur était réservé. Là, leur chevelure d'or brillait dans la lumière coulant à flots par les fenêtres rondes ménagées de chaque côté de l'autel. Le sermon fut long, et Ève, distraite par les merveilles qui l'entouraient, n'y comprit pas grand-chose. Il était question de rédemption, de charité, de miséricorde et, surtout, de péché, mot que le prêtre ne prononçait qu'en fronçant les sourcils et en brandissant l'index, comme s'il s'était agi d'une menace. Au bout d'un moment, Ève remarqua sur le mur blanc, avançant à pas prudents, une araignée dont l'ombre dessinait sous ses pattes une deuxième forme semblable à une main coupée. L'araignée traversa le rebord de la fenêtre et, arrivée à la vitre, tâta précautionneusement le verre d'une patte, puis d'une seconde, avant de s'aventurer sur la surface lisse comme la glace. Elle grimpa jusqu'au sommet de la fenêtre et se laissa glisser le long d'un fil invisible qu'elle remonta en s'aidant de ses pattes de devant. Elle resta un instant suspendue à mi-hauteur, comme pour contempler ce qui s'offrait à sa vue, après quoi elle entreprit avec méthode de tisser sa toile dont les soies luisaient brièvement dans

les rayons qui entraient par la fenêtre, dessinant une dentelle aérienne et flamboyante.

En chaire, le curé parlait enfin d'une chose qu'Ève connaissait : une échelle.

« Jacob quitta Bersabée, racontait-il, et s'en alla vers Haran. Il arriva en ce lieu et y resta pour la nuit car le soleil s'était couché. Prenant une des pierres de l'endroit, il la mit sous sa tête et s'allongea pour dormir. Et il rêva qu'il y avait une échelle reposant sur la terre et dont l'autre extrémité atteignait le ciel ; et il aperçut les anges de Dieu qui la montaient et la descendaient ! »

Ève avait déjà dormi avec une pierre pour oreiller. Et elle savait ce qu'était une échelle : elle imagina d'abord un de ces courts instruments en bois dont on se servait pour aller cueillir les fruits aux branches les plus hautes des arbres, puis se représenta un ouvrage de cordage lâche, comme ceux que gravissaient les matelots, dans les livres d'images d'Eleanor, pour grimper jusqu'au panier fiché en haut des mâts, sur des bateaux aux voiles semblables à des ailes. Une fois au sommet, on devait y voir plus loin que l'horizon. Mais pourquoi les anges arrivés au ciel, qui était leur maison, voulaient-ils en redescendre ? Le curé ne le disait pas.

« Jacob se réveilla alors de son sommeil, poursuivait le prêtre, et dit : "Sûrement Dieu est présent ici et je ne le sais pas." Et il était effrayé et dit : "Il n'y a rien que la maison de Dieu et ceci est la porte du ciel." »

Elle savait aussi ce qu'était une porte, bien sûr, mais n'aurait jamais songé que le ciel pût

en avoir une. Quant à la maison de Dieu, elle devait ressembler à celle de la famille McCoy, ou de Mrs. Whitfield : une grande demeure lisse et blanche où s'activaient quantité d'esclaves et de serviteurs.

Étirant le cou, elle vit, de son siège tout à l'arrière, les rangées de têtes attentives, qui se balançaient en signe d'approbation silencieuse. Depuis la pénombre où était plongé le fond de l'église, la lumière semblait progresser dans l'éclaboussement de couleurs des vitraux pour culminer dans les douces teintes de miel. Aussitôt, tout s'éclaircit : cette échelle menant de la terre au ciel, n'était-ce pas ce qu'elle voyait se déployer devant elle et qui, naissant dans l'ombre, prenait fin dans la blondeur dorée auréolant Eleanor et sa famille ? Sur les gravures, Jésus était pareillement nimbé de lumière et, de surcroît, il avait les yeux bleus. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'il ait voulu avoir à ses côtés les êtres qui lui ressemblaient le plus. Ce devaient être les autres qui redescendaient ; ceux qui n'étaient pas dignes de siéger à ses côtés. Ève baissa les yeux vers ses mains brunes, puis reporta son regard vers l'araignée.

La minuscule créature continuait de filer sa toile. À partir du centre rayonnaient une vingtaine de fils tendus, lesquels servaient d'armature à des segments concentriques. Le motif faisait un peu penser aux nervures d'un coquillage. De temps en temps, l'araignée s'interrompait un instant, pattes suspendues, comme pour contempler ce qu'elle avait fait et ce qu'il lui restait à faire. Doucement, Ève souffla sur la toile, qui oscilla tout entière.

L'araignée parut se cramponner puis, quand ses soies eurent repris leur immobilité, elle se remit à filer.

Le prêtre répétait à nouveau des mots comme « miséricorde » et « charité », dont Ève n'aurait su dire de quoi il s'agissait au juste, ni même s'il était question de deux choses ou d'une seule. Elle avait des fourmis dans les jambes, et il lui semblait que l'atmosphère devenait étouffante dans la petite église aux vitraux flamboyants. Dès que le curé eut prononcé *l'Ite missa est*, alors qu'à l'avant on commençait à peine à se lever, elle bondit sur ses pieds. D'une main ferme, Lina la força à se rasseoir.

« Pas tout de suite », chuchota-t-elle en s'éventant avec un mouchoir blanc rapiécé à l'aide d'un carré d'étoffe beige qui y faisait comme une tache.

Elles attendirent avec les autres, au fond, que ceux qui occupaient l'avant de l'église soient sortis en une longue file bruisante, le père Blake fermant la marche. Arrivé à la hauteur d'Ève, il traça dans l'air un signe de croix qui lui semblait particulièrement destiné, mais en évitant de la regarder. Une fois dehors, il se réunit en conciliabule avec le docteur et Mrs. McCoy, sous les regards intéressés du reste de ses ouailles. Quand enfin tout le monde se fut levé et qu'il ne resta plus qu'elle dans l'église, Ève prit dans le creux de sa main l'araignée au corps rond comme une hostie et sortit sous le soleil de juin.

Les dimanches suivants, on la laissa à la maison.

Eleanor passait parfois des matinées entières à se regarder dans la glace, faisant rêveusement tourner une boucle de cheveux autour de son index. Quand elle se lassait de contempler son reflet, elle appelait Ève. Les deux fillettes sortaient sur la galerie ou dans la cour, s'asseyaient sur le sol, et le jeu commençait.

De ses doigts fins aux ongles roses et durs, Eleanor fichait une plume dans l'épaisse chevelure noire. Ève grimaçait en sentant le bout de la penne lui érafler le crâne, mais elle ne bronchait pas. Eleanor inclinait la plume vers la gauche, la droite, reculait d'un pas pour admirer son œuvre, souriait et recommençait.

Ève portait dans ses cheveux crépus une vingtaine de plumes de coq, de dinde et de faisan disposées avec autant de soin que des fleurs dans un vase, et qui formaient au-dessus de son visage une coiffe multicolore et ébouriffée.

« Les peintures, maintenant », annonçait Eleanor en saisissant la tasse d'eau dans laquelle elle avait jeté un peu de pâte d'aquarelle rouge broyée et, pour faire bonne mesure, quelques généreuses cuillerées de terre. Le mélange avait la consistance de la mélasse et la couleur du sang séché. Elle y trempait le doigt et traçait sur les joues d'Ève deux séries de lignes qui partaient des pommettes pour descendre vers les narines et la bouche, puis un large trait traversant le front jusqu'au nez. Enveloppée dans un morceau de cuir que l'on

posait habituellement sous la selle des chevaux et qui gardait l'odeur de l'étable, Ève se raidissait.

Eleanor riait et tapait des mains, ravie de découvrir devant elle une sauvagesse comme sur les gravures du petit journal qu'elle recevait tous les mois. Elle tirait sur une plume avec laquelle venaient quelques cheveux, la replaçait un peu plus loin dans la toison crépue, finissait par être satisfaite de ce qu'elle voyait. À ce moment, elle se demandait si l'heure du goûter n'était pas venue et partait à la cuisine pour demander du lait et une part de gâteau. Ève restait assise dans l'herbe, le cuir autour de son corps devenu moite. Une à une, elle retirait les plumes plantées sur sa tête et les tenait rassemblées dans sa main, plongeait le nez dans leur duvet frémissant comme on respire une gerbe de fleurs.

Du bouquet de plumes, elle tirait la penne la plus longue, à la fois souple et solide, qu'elle prenait entre le pouce et l'index. Puis avec la plume elle dessinait dans le sable un oiseau.

Pendant ce temps, des tensions qui couvaient depuis des années menaçaient d'éclater. On venait, dans la lointaine ville de Washington, d'adopter une loi du nom de deux territoires ayant nouvellement rejoint l'Union : le Kansas et le Nebraska, à qui l'on permettait de décider s'ils souhaitaient ou non qu'il soit permis à l'intérieur de leurs frontières d'acheter et de vendre des hommes. Le Nord s'insurgeait, qui s'était toujours accommodé du compromis du Missouri. Il était question d'abolitionnisme, terme compliqué et absurde. Le Sud durcissait ses positions. Dans des États portant de jolis noms de femmes, la Virginie, la Caroline du Sud, des voix s'élevaient, de plus en plus fortes, demandant : puisque les États avaient choisi de s'unir pour leur bénéfice commun, chacun n'était-il pas aussi libre de quitter cette union quand et comme il l'entendait ?

Le docteur McCoy suivait l'évolution de la situation dans le *Louisiana Courier*, dont il lisait parfois de larges extraits à sa femme, qui, elle, avait du mal à voir dans ce conflit larvé autre chose qu'une dispute livrée au Congrès, dont l'importance était sans doute grandement exagérée par les journalistes. Quelqu'un quelque part songeait-il vraiment à libérer tous les esclaves ? Pour en faire quoi ? Cet avocat à la laideur repoussante qui avait jadis été représentant de l'Illinois et qui maintenant briguait la présidence, cet étrange Abraham Lincoln se proposait-il de les accueillir tous chez lui ?

Voilà ce à quoi elle songeait en beurrant sa rôtie tandis que son mari faisait les cent pas dans la salle à manger, son journal plié devant ses yeux.

« Très cher, assieds-toi, finit-elle par lui dire. Tu me donnes le tournis.

— Écoute ça, répondit-il, et elle soupira. *“ Cette guerre est appelée par les uns une lutte fratricide ; par les autres, un conflit inévitable entre la liberté et l’esclavage. Nous demandons la permission de repousser les deux opinions. Nous ne sommes pas les frères...” »*

Elle l’interrompit, agacée : « Ce monsieur ne souhaite pas être le frère de ceux qu’il a achetés pour qu’ils travaillent dans ses champs, fort bien. Qui saurait l’en blâmer ? »

Ignorant son intervention, il poursuivit, en détachant bien les syllabes : « *“ Nous ne sommes pas les frères des Yankees.” »*

Voilà qui était étonnant.



Une dizaine de jours plus tard, les notables se rassemblèrent dans la salle à manger du maire pour discuter de l’organisation de la prochaine foire du village, événement qui avait été jusqu’à l’année précédente le prétexte à de longues réunions bien arrosées. Comme l’aiguille d’une boussole irrésistiblement attirée vers le nord, une fois les questions pratiques expédiées, la conversation s’orienta vers la guerre annoncée. Il ne fut rapidement plus question que de droit au bonheur, d’en-

gagement, du Sud qu'il fallait défendre. La majorité des hommes attablés devant un café ou un verre de bourbon avaient la quarantaine avancée et un petit ventre rond.

« Je serais heureux de voir nos fils combattre pour la liberté, annonça d'une voix forte le maire qui, par un hasard comme il s'en trouve parfois, avait pour nom Mayer.

— Mais, objecta doucement John Hunter, propriétaire de la scierie et du magasin général, je croyais que vous n'aviez que des filles — charmantes, au demeurant...

— John, les fils de ce pays sont mes fils », répondit Mayer à son voisin, lequel songea un instant à lui demander où donc il se trouvait quand était venu le moment d'acheter un nouveau cheval au cadet ou de payer les études de l'aîné. « Ce sont les enfants nés en cette terre d'Amérique qui la protégeront, et nos droits, comme nos pères l'ont défendue jadis contre les Anglais.

— Si je ne m'abuse, intervint un troisième, Mr. Lincoln n'a pas dit qu'il avait l'intention d'abolir l'esclavage, mais simplement d'en encadrer la pratique dans les territoires de l'Ouest. Cela ne nous regarde que très indirectement. »

Ils se turent un instant, imaginant ces étendues sauvages où ils n'étaient jamais allés mais qu'on disait regorger de bisons. On racontait même que des prospecteurs avaient découvert, dans le lit sablonneux de rivières aux eaux claires, des pépites d'or grosses comme l'ongle.

« Ces Yankees qui prétendent nous dicter notre conduite n'ont jamais mis les pieds dans un champ, rétorqua Lancaster, lui-même propriétaire de la deuxième plantation de la région, laquelle n'était surpassée en importance que par celle du maire. Ils ont beau jeu, dans leurs bureaux et leurs études, de lever le nez sur nos cultures, mais pendant qu'ils discutent la question au coin du feu, sont-ils vêtus de laine anglaise, dites-moi ? Non. C'est notre coton qui les habille de pied en cap. »

À ces mots, « notre coton », une sorte de fierté gagna l'assemblée. Le docteur McCoy finit son bourbon, saisit la bouteille, se reversa à boire. Puis un petit homme effacé, James Bowman, le notaire du village, qui n'avait pas encore pris la parole, dit à voix basse : « Notre-Seigneur pourtant dit que tous les hommes sont nos frères, et condamne l'esclavage. »

Lancaster avait une réplique toute prête : « Dans l'Exode, il est écrit que les esclaves hébreux doivent servir six années et puis être libérés la septième. C'est dire, vous ne pouvez le nier, que le même traitement ne s'applique pas aux autres, qui doivent passer leur vie en servage. »

Comme Bowman ne semblait pas convaincu, Mayer demanda d'un ton railleur : « Et que feriez-vous de ces esclaves libérés, dites-moi ? Vous souhaiteriez peut-être les voir s'établir dans les villes et les villages, épouser vos filles ? »

Un frisson parcourut l'assistance à cette évocation. Le notaire, qui n'avait ni fille ni garçon et avait même perdu sa femme l'année

précédente, resta muettement sur ses positions, tandis que le maire poursuivait :

« Le Nègre bien sûr est fait pour travailler : il n'est besoin que de le regarder pour s'en convaincre. Qui peut dire qu'il n'est pas plus heureux ainsi que livré à une liberté dont il ne saurait que faire ? Rendez sa liberté à un mouton de votre troupeau, et il reviendra en bêlant à la bergerie, s'il ne va pas se casser le cou au bas d'une falaise. Dieu a voulu les brebis protégées par le berger et l'esclave protégé par son maître. Personne n'a le droit de nous empêcher d'exercer Sa volonté, et si le Nord prétend nous spolier de la sorte, nous le quitterons sans regret comme on doit savoir couper un membre gangrené pour éviter que la maladie ne gagne le reste de l'organisme ! »

Mayer s'était remis à parler au « nous », mais plus personne ne semblait songer à lui en faire le reproche, hormis le notaire, qui, d'une voix plus basse encore, demanda sans regarder personne : « Vos esclaves, d'où viennent-ils ? Êtes-vous donc allés les chercher en quelque pays d'Afrique ? »

Le maire le considéra avec mépris. L'autre ne pouvait-il voir qu'il avait perdu la partie ? Il répondit tout de même, sur le ton excédé qu'on emploie pour clouer le bec à un enfant : « La plupart sont nés sur la plantation, comme la plupart de mes vaches sont nées dans mon étable.

— Ce sont donc aussi, d'une certaine façon, des enfants de ce pays. »

Le planteur le regarda, sourcils levés, bouche ouverte, comme s'il soupçonnait que son

interlocuteur avait subitement perdu la raison. Enfin, il laissa tomber :

« Quand bien même ils le seraient, je les loge, je les nourris. J'ai acheté leurs parents en payant rubis sur l'ongle, je les ai fait soigner quand ils étaient malades et je les ai enterrés chrétiennement à leur mort. Ah, ça, prétendez-vous donc nier qu'ils m'appartiennent ?

— Non, vous avez raison. Ils sont bien à vous ; ce sont là vos fils. »

À ces paroles, Mayer s'empourpra tant que le docteur craignit qu'il ait une attaque. Il demanda qu'on apporte de l'eau, et il n'échappa à personne que la jeune servante couleur café au lait qui se présenta, un verre tremblant sur un petit plateau, ressemblait à son maître de manière saisissante.

« Ouille. »

Pour la troisième fois en moins de deux minutes, Eleanor porta à sa bouche son index où perlait une goutte de sang, tout en regardant d'un air mauvais l'ouvrage posé sur ses genoux. Sur l'étoffe blanche se lisait un début d'alphabet brodé en lettres capitales et qui s'interrompait au milieu d'un F d'où pendait un fil de soie sarcelle terminé par une aiguille brillante. Ève, assise à ses côtés, ravaudait un linge à vaisselle qui avait connu de meilleurs jours, mais Lina n'était pas femme à se débarrasser de quoi que ce soit qui fût susceptible de servir encore et, qui plus est, il ne déplaisait pas à Mrs. McCoy d'imposer à la fillette de semblables travaux d'aiguille, dont elle espérait que le caractère régulier, presque mécanique, pourrait exercer une influence bénéfique sur le tempérament impulsif qu'elle soupçonnait chez l'enfant.

Eleanor finit de suçoter son doigt et se remit au travail en soupirant avec une infinie lassitude : « Quel ennui ! » Du pouce, elle traça le A, le B, le C, le D et le E brodés sur le tissu avec une épuisante profusion d'arabesques et de jambages, puis passa la main sur le coton qui étendait son infinie blancheur devant cette moitié de F.

« Après, il faut faire les minuscules, expliqua-t-elle à Ève, qui ne répondit rien. Apparemment, reprit-elle en tirant si fort sur le fil que celui-ci faillit se rompre, ces

messieurs ne peuvent choisir une épouse en se fondant uniquement sur la façon dont elle trace les lettres capitales. » Nouveau soupir.

« En quoi cela est-il une indication de mes habiletés de maîtresse de maison ? Je l'ignore. » Mais cela n'était pas tout à fait vrai, car elle pressentait obscurément qu'il y avait dans le fait d'imposer cet ouvrage fastidieux à une jeune fille alors que dehors le soleil brillait, que la rivière roulait ses eaux fraîches et que le vent faisait bruissier le maïs en sa blondeur, qu'il y avait dans cette contrainte même quelque monstrueux entraînement à une résignation plus grande.

« Aïe ! »

Cette fois, Eleanor bondit sur ses pieds et jeta loin d'elle le carré de coton où se suivaient les lettres sans signification. Elle alla plaquer les mains sur la vitre tiède de la fenêtre, annonça : « Je sors. Tu viens ? »

Ève secoua la tête, et Eleanor disparut, faisant claquer la porte d'entrée dans sa hâte. Alors seulement Ève se leva, alla chercher le morceau de tissu laissé en boule sur le tapis, qu'elle lissa et examina soigneusement, passant et repassant les doigts sur le E qu'y avait brodé Eleanor quelques jours plus tôt. Et puis, dépliant un coin du linge à vaisselle qu'elle gardait dans son poing fermé, elle le compara avec ceux qu'elle-même y avait brodés avec son gros fil gris, d'abord maladroitement, puis avec une assurance croissante, enfilade de E différents mais pareillement penchés vers l'avant, comme si tous se pressaient pour s'échapper du linge afin de prendre leur envol.

Il ne vous a pas échappé, sans doute, qu'Ève avait un statut mal défini. On ne lui demandait pas de frotter les planchers, mais jamais il ne serait venu à l'esprit de quiconque de l'inviter à s'asseoir à table quand il y avait du monde à la maison. Elle prenait tous les jours le thé avec Eleanor, dont elle partageait les jeux, mais, après que son amie se fut tamponné les lèvres, Ève rapportait les tasses à la cuisine pour les laver.

Elle n'était pas asservie, certes non, le docteur et Mrs. McCoy n'auraient jamais accepté d'être propriétaires d'esclaves, bien que certains de leurs meilleurs amis le fussent (tandis que d'autres, il faut bien l'avouer, avaient plutôt des tendances abolitionnistes — ceux-là d'ailleurs se faisaient plus discrets depuis quelque temps), mais elle n'était certainement pas libre non plus. Qui donc aurait seulement pu dire de quelle couleur elle était ? Les Noirs n'étaient-ils pas censés avoir les lèvres épaisses et la peau couleur de charbon ? D'où tenait-elle donc son nez droit et sa bouche fine ?

Un jour, elle avait cherché à éclaircir sa position auprès d'Eleanor.

« D'où est-ce que je viens ? lui avait-elle demandé de but en blanc en l'aidant à se déshabiller.

— Mais... de chez Mrs. Whitfield ! avait répondu Eleanor en bataillant pour sortir un bras d'une manche. Tu le sais bien !

— Je sais. Mais avant ? Où suis-je née ?

— Attention ! » avait crié Eleanor, dont une mèche de cheveux s'était prise dans la

boutonnière de la chemise de nuit qu'elle passait par-dessus sa tête.

Ève s'excusa et libéra les cheveux dont elle ne put s'empêcher d'admirer la douceur sous ses doigts. On aurait dit des fils à broder de soie dorée. Doucement, elle tira sur l'un de ces brins, qui se détacha.

« Merci, dit Eleanor pour signifier qu'elle n'avait plus besoin de son aide.

— Mais avant ? persista Ève, qui ne s'en allait pas.

— Avant ? » répéta Eleanor. Elle avait tout à fait oublié de quoi il était question. Elle bâilla sans lever sa main pour couvrir sa bouche grande ouverte. Elle avait les dents petites et blanches, les canines pointues comme celles d'un chat.

« Avant Mrs. Whitfield. »

Eleanor haussa les épaules. « Mais je n'en sais rien. Est-ce que vous ne venez pas tous d'Afrique ? »

Ève se déshabilla à son tour tandis que son amie se glissait sous son édredon. Se pouvait-il qu'elle vienne d'un endroit dont elle ne gardait aucun souvenir, pas la moindre image, nulle parole ?

Elle s'allongea sur sa couchette au pied du lit d'Eleanor dont la respiration régulière laissait deviner qu'elle ne tarderait pas à s'endormir. Et si elle pouvait choisir d'où elle venait, que choisirait-elle ? Machinalement, elle enroulait autour de son doigt le cheveu d'or jusqu'à ce qu'il morde la peau sans se rompre. Qui

aurait cru qu'un seul cheveu puisse être si fort ? Elle passa en revue des fragments de la ville de La Nouvelle-Orléans, dont elle avait brièvement entrevu, jeune enfant, les maisons de briques aux ornements de fer forgé tarabiscotés ; elle revit la plate campagne entourant la plantation de Mrs. Whitfield où, de loin en loin, un orme solitaire faisait un vigile ; elle songea un instant au Mississippi, dont les eaux boueuses dissimulaient des poissons-chats grands comme la jambe et où naviguaient des bateaux aussi blancs que des oiseaux ; et puis elle chercha à se représenter l'Afrique, ses déserts, ses fleuves et ses savanes, ses animaux fabuleux, à trompe, à cornes ou à long cou, dont elle ne savait trop s'ils appartenaient à la légende ou à un passé oublié, et finit par s'endormir en voyant défiler sous ses paupières les nuages blancs dont le reflet glissait à la surface sombre du marais.



Dans les marécages, les arbres aux racines graciles semblables à un fin réseau de pattes et qu'on appelle « arbres-marcheurs » sont envahis par des lianes recouvertes de mousse. Les longs rubans pendent mollement entre les branches comme des guirlandes suspendues en prévision d'une fête qui n'aurait jamais eu lieu. L'eau est d'un vert opaque et trouble ; nulle part on n'en voit le fond, on dirait qu'elle n'est que surface épaisse, et cette surface est troublée parfois par l'émergence de deux bosses surélevées posées sur le cuir vert-brun tout au sommet d'une tête dont les

paupières s'ouvrent à demi pour révéler de minces fentes noires dans un iris gris caillou. Quelques grenouilles d'un vert plus clair ici et là laissent leurs grappes d'œufs gélatineux semblables à des centaines de petits yeux aveugles où bientôt s'agiteront des créatures translucides aux longues queues ondulantes. De partout monte une odeur qui est à la fois celle de la putréfaction et celle de la naissance. L'air grouille de moustiques et de libellules qui viennent un instant embrasser leur reflet à la surface de l'eau où flottent, paresseux, des nuages verts, avant de s'élever à nouveau, tremblantes demoiselles, inoffensives mouches-dragons aux ailes de vitrail.

Dans ce labyrinthe de vert, fait à parts égales d'eau, de terre et de mousse, rien ne semble rester bien longtemps ce qu'il est. Un tronc mort se transforme en alligator en un clin d'œil, tandis qu'une tortue insensiblement se change en pierre chauffée par le soleil. Seuls reviennent toujours le vent, parfois pailleté d'or, et les ténèbres qui à la fin de la journée se referment sur le marais comme on rabat un drap sur un visage. Dans ce pays d'oubli liquide, chaque nuit est la dernière ; chaque matin, l'aube du premier jour.



Douze carrés gris pâle, chacun enserrant deux carrés plus petits, posés sur un fond saumon, variation sur le motif de la cabane en rondins. Mais en réalité il n'est pas deux de ces carrés qui soient semblables ; l'un est souligné d'une bande grise qui ne se rattache à rien et semble flotter dessous comme une ombre ou un écho, deux autres sont séparés par une bande qui surplombe le premier et descend sous le second, telle une marche d'escalier. Un dernier, enfin, n'est pas du tout un carré : il est fait de deux longues bandes horizontales entre le sommet desquelles est posée une lisière verticale ne touchant ni à l'une ni à l'autre. La base est formée par une bande de même largeur, qui sert d'assise à un rectangle, le sommet duquel constitue la base d'un carré dans lequel est enchâssé un carré plus petit. Et ce qui paraît gris au premier coup d'œil est en fait un mélange ; bandes grises, blanches et lilas très pâles alternent pour former ces lignes dont aucune n'en rencontre une autre à angle droit, parfois plus longues qu'une main, parfois à peine plus grandes que le pouce, en un labyrinthe rose sans début ni fin.

June pouvait travailler des heures sans presque avoir besoin de baisser les yeux sur son ouvrage. Bien que de toute sa vie elle n'eût revêtu autre chose que le jute rêche des tuniques d'esclaves puis les grosses cotonnades de calicot qu'on réservait le plus souvent au recouvrement des fauteuils, elle savait au toucher le nombre de fils que comptait une étoffe, son âge et sa provenance. Elle qui avait passé son existence entière dans les limites de trois plantations (Hobson, Whitfield, Pettway) si semblables qu'elles auraient pu n'en former qu'une seule, elle dont l'univers avait pour frontières le bois, la clôture séparant la propriété de celle des Edward, le fleuve et le ciel, elle reconnaissait en y posant le doigt les tissus glanés ici et là et nommés en l'honneur de régions lointaines et mystérieuses : alépine, oxford, marengo, orléans, cambrai.

Son plus jeune fils dormait près d'elle d'un sommeil agité. Par la fenêtre sans vitre, elle voyait Nathan, quatre ans à peine, jouer dans la poussière qui recouvrait sa peau noire d'une mince pellicule translucide. L'aîné était parti chercher du bois. Mal assuré sur ses jambes courtes, le bambin poursuivait une poule qui le fuyait en caquetant dans un froissement de plumes rousses. Elle se dit pour la millième fois qu'il était petit pour son âge, plus petit que son frère et même sa sœur ne l'avaient été. Comme toutes les fois où elle pensait à sa fille, son cœur se serra. Le bambin toussa, trébucha, resta à genoux, et la poule

s'arrêta pour le regarder fixement. Un instant inquiète, June se demanda s'il était déjà arrivé qu'une poule charge un enfant. Elle savait les oies mauvaises, pour avoir vu de ces grands oiseaux à long cou chasser à coups de bec un cochon venu fouiller leur nid. L'enfant saisit une petite branche dont il balaya doucement le sol autour de lui pour en chasser les cailloux et les brindilles. L'oiseau se désintéressa de lui.

Elle recommença à juxtaposer les couleurs sans s'interroger, mystérieusement informée de la place que chacune devait prendre sur l'échiquier multicolore pour ressortir au milieu des autres tout en les donnant à voir. Elle cousait à petits points, chaque minuscule piqûre dénuée de sens en elle-même mais s'inscrivant dans une chaîne ininterrompue qui créait au fur et à mesure sa propre signification.

Elle ne savait jamais avant de commencer ce qu'elle allait fabriquer ; les motifs apparaissaient entre ses doigts non pas comme si elle les avait créés, mais comme s'ils avaient été de toute éternité contenus dans le tissu et n'avaient attendu pour en sortir que ce moment où, s'emparant des ciseaux rouillés, elle tranchait l'étoffe, qu'elle déchirait ensuite des deux mains, en écartant largement les bras, et dont les fibres cédaient avec un bruit sourd.

Nathan entra à ce moment. Il avait le souffle court. « J'ai faim », annonça-t-il pour la dixième fois depuis le matin. Il mit la main sur son ventre pour s'assurer qu'elle le comprenait. Soupirant, elle alla chercher une

patate douce cuite sous la braise la veille et qu'elle avait prévu de garder pour le souper, défit la chair orangée et farineuse, qu'elle tendit par bouchées à son fils. « Mâche bien », ordonna-t-elle à l'enfant qui avalait tout rond, comme un bébé oiseau, puis, quand il en eut mangé la moitié, elle alla remettre le reste de la patate dans un bol et lécha ses doigts. Nathan disparut dehors, et elle s'absorba à nouveau dans son ouvrage.

Chaque pièce de tissu constituait un morceau d'un casse-tête plus vaste, mais qui n'existait qu'à partir du moment où toutes avaient été rassemblées. Isolées, elles n'étaient que lambeaux de mouchoir ou de chemise, morceaux de drap, bouts de tenture, guenilles et haillons. Ensemble, elles formaient des cabanes et des paysages, des champs sous le soleil, des nuits étoilées, des arbres lourds de fruits, des rivières sinueuses. Là où June imaginait un chemin serpentant à flanc de montagne, elle savait bien qu'on ne verrait sans doute que des blocs et des masses plus ou moins régulièrement disposés, mais cela n'avait aucune importance. Le chemin était là : elle le sentait sous la pulpe de ses doigts, comme le sentirait le dormeur qui l'emprunterait en rêve et se réveillerait au matin avec comme le souvenir d'une ascension.

Après des jours, voire des semaines passées à découper, à assembler puis à piquer, elle avait en regardant la courtepointe l'impression étrange qu'elle avait toujours existé, ou du moins qu'elle était depuis la nuit des temps destinée à apparaître sous cette forme exactement, comme l'érable de la cour était depuis

toujours destiné à faire des feuilles en forme d'étoiles et des samares qui tombaient au sol en tournoyant, conviction accompagnée de la certitude, tout aussi forte, qu'il s'en était fallu de peu que ce qu'elle tenait entre ses mains ne voie jamais le jour. Si elle avait commencé par une journée ensoleillée plutôt que par temps de pluie, si Missy ne lui avait pas offert la semaine précédente un long lambeau de foulard indigo dont le bleu était devenu l'élément principal autour duquel tous les autres s'étaient sagement emboîtés... Si, simplement, il ne lui avait jamais été donné de saisir une aiguille autrement que pour reprendre ses hardes, comme c'était le cas de la majorité de celles de sa race et de sa condition ? L'objet fini, solide, aussi réel que le sol où était posée sa chaise, avait pourtant failli ne pas être, ou être tout différent, cela était déjà vertigineux, mais désormais il existait, et même si on s'avisait de le découdre pièce à pièce il continuerait d'exister, tout aussi réel, dans sa tête.

Aussitôt achevé, cependant, son ouvrage cessait de l'intéresser : elle s'en détournait et l'abandonnait sans regret, car elle n'avait plus besoin de lui ni lui d'elle, et chacun poursuivrait sa route comme deux voyageurs qui, après avoir fait un bout de chemin ensemble, se séparent en sachant qu'ils ne se reverront pas.

Elle prit le bébé dans ses bras, sortit de la pénombre de la cabane en plein soleil, arquant le dos pour délier ses muscles endoloris d'être restés trop longtemps immobiles, et plissa les yeux à cause de la lumière.

Nathan avait disparu derrière la cabane voisine, la poule ébouriffée grattait de la patte non loin, soulevant de petits nuages jaunes. Par terre, dans la poussière, son fils avait dessiné à l'aide d'une brindille un navire aux voiles éployées.

Un matin, Eleanor prit Ève par la main pour l'emmener dans le salon, où elles s'assirent de part et d'autre d'un plateau quadrillé de cases noires et blanches alternées, taillées respectivement dans l'ébène et le bois de rose. Sur les deux premières rangées, de chaque côté, étaient disposées des figurines finement sculptées, celles de la rangée du fond, plus hautes et différentes les unes des autres, protégées par celles de la première rangée, toutes semblables.

« C'est un jeu d'échecs, annonça Eleanor, avant de poursuivre, d'un ton efficace : Je vais te montrer à jouer. »

Ève s'assit sans mot dire.

« C'est un jeu très ancien, commença la jeune fille blonde, qui a été inventé très loin d'ici, à une époque où la machine à vapeur et le télégraphe n'existaient pas encore... ni même la charrette, peut-être. Voici. Il y a deux armées qui s'affrontent : les Noirs et les Blancs. »

Alors la guerre, elle, avait déjà été inventée, forcément, songea Ève, qui ne dit rien, se contentant d'étudier les pièces posées devant elle. La plus grande était coiffée d'une croix tandis que la seconde en taille culminait en une sorte de couronne.

« Je vais prendre les blancs », continua Eleanor. Puis, comme si elle s'en avisait tout juste : « Ce sont toujours eux qui commencent. »

Cela allait de soi.

Elle prit dans sa main l'une des pièces les plus petites, sagement alignées devant les grandes, et dit : « Ça, c'est un pion. Ils ne servent pas à grand-chose, à vrai dire. Ils avancent d'une case à la fois, mais mangent en diagonale. »

Ève leva vers elle un regard interrogateur.

« Ils mangent d'autres pions. Ou d'autres pièces. Mais uniquement des noirs. »

Cela aussi allait de soi.

Des pions, elle passa aux tours, puis aux fous, avant d'expliquer les déplacements des pièces les plus hautes, dont la première avait la capacité d'imiter les mouvements de toutes les autres tandis que la seconde ne pouvait bouger que d'une case à la fois.

« Comme un pion, tenta Ève.

— Oui. Sauf qu'il peut aussi aller de biais, ou bien reculer.

— Un pion qui recule », répéta Ève.

Montrant du doigt l'une des pièces restantes, elle demanda :

« Et le cheval ?

— En fait, précisa Eleanor, on l'appelle le cavalier. »

Ève chercha en vain la trace de la silhouette d'un homme sur la pièce stylisée qui ressemblait à une colonne légèrement renflée sur laquelle on aurait transplanté un masque chevalin. Elle caressa du bout du doigt le long nez.

« Le cavalier se déplace en L », poursuivit la jeune professeur.

Ève lui lança de nouveau un regard interrogateur. Pas plus que de cavalier il n'y avait de traces d'ailes sur le dos de la pièce. Eleanor saisit l'un de ses deux chevaux et le fit glisser sur deux cases puis bifurquer brusquement vers la droite.

« Il peut aussi aller à gauche, expliqua-t-elle, ou bien avancer d'abord d'une case et ensuite de deux. »

À gauche. Une case, et puis deux. Ève commençait à avoir la tête qui tournait.

« Ce serait sans doute plus simple si on jouait une vraie partie, suggéra Eleanor. Comme ça, on pourra revoir les déplacements au fur et à mesure. » D'un geste décidé, elle avança de deux cases le pion qui se trouvait directement devant son roi.

« Mais, objecta Ève, les pions n'avancent que d'une case à la fois.

— Oh, j'ai oublié, souffla Eleanor. La première fois qu'ils bougent, ils peuvent avancer de deux cases. Ou bien d'une seule. »

Finalement, ce jeu de l'échec n'était pas si différent de ceux dont Ève avait l'habitude si les règlements étaient susceptibles de changer à tout moment pour accommoder sa compagne. Cette constatation avait quelque chose de rassurant.

La partie fut brève, Ève refusant de sacrifier le moindre pion, allant jusqu'à offrir sa reine en pâture pour éviter qu'Eleanor ne lui ravisse

la première pièce sur laquelle elle avait posé la main et qu'elle continuait de distinguer parmi ses sept frères jumeaux. Les deux jeunes filles du reste se lassèrent bientôt des échecs et revinrent aux dames qu'elles avaient délaissées, où toutes les pièces étaient semblables à de gros dollars au rebord crénelé taillés dans du bois, et aux dominos, à l'aide desquels elles construisaient sur le plancher de la chambre d'Eleanor de longs labyrinthes d'ivoire moucheté de noir.

Les échecs avaient au moins permis à Ève d'apprendre une autre lettre, un L qu'elle gardait précieusement dans sa mémoire et s'exerçait à dessiner dans le sable de la cour ou dans la buée sur une fenêtre, tantôt debout, tantôt couché, orienté parfois vers la droite et parfois vers la gauche, car elle supposait que, comme le trajet du cavalier, il pouvait être tracé comme on l'entendait.

Il y avait quelques années déjà qu'Ève vivait chez les McCoy quand deux émissaires du gouvernement frappèrent à la porte ; regardant par la fenêtre, Eleanor reconnut l'un des deux hommes qu'elle avait quelquefois croisé à la messe et mit un instant à leur ouvrir, comme si elle avait quelque chose à se reprocher. Ils paraissaient toutefois plutôt inoffensifs, assez jeunes, tous les deux rasés de près, les cheveux lissés sur les tempes à l'aide d'une pommade dont elle perçut les effluves parfumés, vêtus proprement quoique d'habits fatigués.

« Mademoiselle, bonjour, dit celui qu'elle reconnaissait vaguement. Je m'appelle Charles Jackson, assistant marshal, et voici William Butler. Pourrions-nous parler au maître de la maisonnée, je vous prie ?

— Mon père n'est pas là », répondit Eleanor, se demandant pour la première fois qui donc pouvait bien être le maître de la maisonnée lorsque le docteur était absent. Entendant à l'étage le pas de sa mère, elle poursuivit : « Il sera de retour à la fin de la journée, si vous voulez revenir à ce moment-là. » Puis, le cœur battant, avec l'impression de commettre une imprudence, elle ajouta d'une voix qu'elle voulait assurée : « Ou bien je puis peut-être vous aider ? »

Les deux hommes se regardèrent, perplexes. Manifestement, ils n'avaient pas

d'instructions précises pour un cas pareil. Charles Jackson acquiesça.

Pendant qu'Eleanor s'occupait de faire préparer du café, il étendit soigneusement sur la table de la salle à manger le contenu d'une sacoche : larges cahiers protégés par des reliures en cuir souple, porte-plumes, feuilles manuscrites couvertes de notes, documents imprimés d'allure officielle portant le sceau des États-Unis d'Amérique et une bille de verre bleutée que William Butler glissa rapidement dans sa poche, l'air gêné, en marmonnant une phrase embarrassée où elle distingua les mots « mon fils ».

Jackson reprit la parole d'un ton officiel : « Chère demoiselle, nous avons pour mission de dénombrer les habitants de cette partie du comté dans le cadre du grand recensement national qui a lieu tous les dix ans. Sans doute êtes-vous trop jeune pour vous souvenir du dernier », ajouta-t-il d'un ton qu'il voulait galant. Eleanor rougit tandis qu'Ève entraînait dans la pièce, portant un plateau où étaient posés cafetière, sucrier, crémier, cuillères et fines tasses de porcelaine tintant faiblement. « Comme vous ne l'ignorez pas, le recensement est utilisé afin de déterminer le nombre de représentants que chaque État enverra à la Chambre, et sert en outre à calculer les subsides que recevra chacun... » Il s'arrêta, vérifia qu'elle le suivait. Butler avait ressorti la bille de sa poche et la faisait distraitemment tourner entre ses doigts.

« Si je vous comprends bien, dit Eleanor en s'efforçant de donner à sa voix le ton de la parfaite maîtresse de maison, vous souhaitez

savoir combien de personnes habitent sous ce toit.

— C'est cela même, répondit Jackson.

— Eh bien, laissez-moi voir... Cinq personnes. »

Sur la page du cahier ouvert devant lui, il nota d'un trait élégant le chiffre 5 dans la colonne à l'extrême droite.

« Très bien. Et comment, je vous prie, s'appelle le chef de la maisonnée ?

— George William McCoy.

— "MacCoy" avec un *a* ?

— McCoy. *M. c.* »

Elle avait eu tort de s'inquiéter. Il n'y avait rien là de plus terrible qu'un concours d'épellation, exercice où elle avait toujours brillé, et elle sentait même qu'elle pourrait prendre quelque plaisir à cette conversation, comme s'il s'était agi d'une visite de courtoisie.

« Crème ? » demanda-t-elle à William Butler, qui devisageait Ève, laquelle se tenait debout dans un coin de la pièce.

Un nuage laiteux bien net troubla la surface de l'épais café marron foncé, puis s'effilo-cha peu à peu, ses contours se brouillant, la frontière entre le blanc et le brun s'élargissant pour former un dégradé qui bientôt gagna la tasse entière, où un typhon minuscule créé par la cuillère agitée vigoureusement achevait d'effacer la distinction entre les deux teintes désormais fondues l'une dans l'autre. L'homme prit une gorgée, fit une moue qui

pouvait aussi bien être de satisfaction que de surprise en découvrant le café trop amer ou trop sucré. Inquiète, Eleanor humecta ses lèvres à sa tasse et, soulagée, trouva la boisson parfaite.

« Et je m'appelle Eleanor Aimée McCoy », poursuivit-elle, comme si elle se présentait dans un salon.

Jackson leva les yeux, étonné.

« Euh... enchanté, dit-il.

— “Aimée” avec un accent sur le premier e, continua-t-elle en constatant qu'il n'avait pas commencé à noter. C'est français.

— Euh..., répéta-t-il, plume toujours suspendue en l'air, tandis que l'autre prenait la parole :

— Nous n'avons pas besoin de votre nom à vous, mademoiselle, simplement de celui du chef de famille, et puis du nombre d'hommes, de femmes et d'enfants que compte la maisonnée. »

Eleanor rougit, prit une nouvelle gorgée de café pour se donner une contenance, la soucoupe cliquetant entre ses doigts avec un bruit de dents qui s'entrechoquent.

« Bien sûr, pardonnez-moi. Il y a donc un homme : mon père, et quatre femmes : ma mère, moi-même, Lina la cuisinière et Ève, conclut-elle en désignant du geste la servante qui les observait, toujours immobile et silencieuse telle une statue d'acajou dans sa robe écrue.

— Vous voulez dire que cette jeune fille fait partie des cinq personnes que compte la maisonnée? »

L'homme ne semblait pas tant poser la question à Eleanor qu'à son acolyte, à qui il lança une œillade perplexe. Butler haussa les épaules et Jackson, soupirant, ratura le plus proprement qu'il le put le chiffre 5 qu'il avait tracé pour le remplacer par un timide 4 un peu bancal sur la ligne bleue qu'il chevauchait. Eleanor le regardait faire sans comprendre ; Ève cessa de suivre des yeux les gestes des deux hommes pour observer par la fenêtre un carouge, dans le citronnier, battant fiévreusement ses ailes coiffées d'épaulettes orange vif.

« Et, hum, cette jeune femme est-elle la seule de son espèce chez vous ?

— De son espèce? » demanda Eleanor, éperdue, au moment où sa mère faisait son entrée dans la pièce.

Les deux hommes se levèrent, le second manquant renverser sa tasse dans sa hâte à la déposer sur la table.

« Mon mari ne possède pas d'esclave, si c'est ce que vous voulez savoir », dit Mrs. McCoy d'un ton gracieux. Elle s'assit, les invitant à faire de même, et lissa ses jupes.

« Cette jeune fille est donc libre? » demanda Jackson une fois qu'il fut réinstallé, inquiet à l'idée d'avoir à faire une nouvelle rature sur ce document qu'il aurait voulu sans tache.

Eleanor et sa mère échangèrent un regard. Comment se faisait-il qu'elles ne se soient

jamais posé la question tout à fait dans ces termes auparavant? Eleanor prit une gorgée prudente à sa tasse de café.

« Eh bien, pas exactement..., commença Mrs. McCoy, qui s'arrêta, ne sachant trop expliquer la position d'Ève dans la maisonnée. Elle était esclave quand mon mari l'a ramenée, mais maintenant elle vit avec nous, n'est-ce pas, mon cœur? »

Eleanor fit un signe d'assentiment. Les deux hommes se consultèrent du regard, haussèrent les épaules, puis Jackson traça, à côté du chiffre 3 indiquant le nombre de femmes blanches sans nom, 3/5.

« Qu'est-ce que ça veut dire? » demanda Eleanor d'une voix un peu trop aiguë. Sa mère posa doucement une main sur la sienne.

« Les esclaves comptent pour les trois cinquièmes d'un homme libre », répondit Jackson d'un ton efficace, en essuyant sa plume.

Quand ils eurent remballé leurs cahiers et furent repartis, Ève rapporta à la cuisine les tasses où le marc de café dessinait, sur le blanc et le rose de la porcelaine, des paysages aux contours imprécis. En plongeant la vaisselle dans l'eau savonneuse, tandis que de minuscules grains remontaient à la surface, elle se demandait comment on arrivait aux trois cinquièmes d'un homme, si c'était en lui arrachant les bras ou les jambes, ou si ce n'était pas plutôt en le privant de sa tête, de son cœur, ou de son âme.

Voyez maintenant ces trois têtes bouclées penchées au-dessus de leur ouvrage, du blond à l'auburn, comme une étude en châtain. Sur chacune des trois broderies, le motif est le même, un alphabet à divers degrés d'achèvement, mais d'une exécution bien différente : Eleanor commence chacune des lettres avec soin, puis ses points s'allongent et se font moins réguliers au fur et à mesure qu'elle progresse, aussi le D et le P ont-ils des dos bien droits mais des ventres tremblotants aux contours légèrement flous ; Budge travaille à points minuscules, si égaux qu'on dirait qu'ils ont été faits par un automate, et sur son étoffe voyelles et consonnes ont la netteté des caractères imprimés dans les livres ; Caroline est la plus brouillonne des trois, et s'en soucie comme d'une guigne : elle a déjà fini de dessiner l'alphabet et s'affaire maintenant à orner le pourtour de l'étoffe d'un motif de feuilles et de fleurs où de malheureux enchevêtrements de fils forment des insectes immobiles. Justement, elle cesse de coudre un instant.

« J'ai lu une drôle d'histoire dans un livre hier, dit-elle. Il était sur l'étagère du haut, celle où mère interdit qu'on prenne les volumes, mais ils étaient tous bien trop occupés pour s'en soucier... » Elle s'interrompt quelques secondes, réfléchissant, puis observa : « Au fait, je ne comprends pas pourquoi il était sur l'étagère du haut, celui-là. » Eleanor et Budge avaient levé les yeux de leur ouvrage et attendaient, mises en appétit par cette introduction.

Ève était assise dans un coin de la pièce plongé dans la pénombre, occupée à repriser une chemise. Il était impossible de savoir si elle écoutait la conversation ou était absorbée dans ses pensées, ni même si elle avait des pensées. Caroline fit un mouvement du menton dans sa direction, haussant les sourcils en guise d'interrogation. Eleanor la rassura d'un geste : Ève ne dirait rien.

« C'est l'histoire de Thésée, qui s'en va dans un labyrinthe avec sept jeunes gens...

— Comment ils s'appellent, les jeunes gens ? demanda Budge qui, dans les histoires, s'intéressait surtout aux détails factuels les plus minimes.

— Je ne sais pas, ils n'avaient pas de noms...

— Hum, fit Budge, l'air de celle qui se demande si cela vaut bien la peine de continuer à écouter.

— Enfin, non, ils avaient sûrement des noms, mais ce n'est pas important. L'important, c'est que Thésée les accompagnait parce qu'ils devaient être offerts en sacrifice au Minotaure.

— C'est qui, le Minotaure ?

— Une sorte de monstre énorme, si terrifiant qu'on avait construit un labyrinthe exprès pour lui...

— Une prison ? » suggéra Eleanor, qui presque aussitôt poussa un petit cri et porta son index à sa bouche. Elle avait déjà suffisamment de mal à se concentrer sur cet ouvrage

fastidieux ; si en plus on la distrayait avec des histoires de monstres, elle était sûre de se blesser.

« C'est ça. Et, pour l'apaiser, tous les ans on venait lui livrer sept jeunes gens. Mais un jour les habitants de la ville en ont eu assez, et Thésée a offert d'entrer avec eux dans le labyrinthe pour tuer le Minotaure. Or personne n'était encore ressorti vivant du labyrinthe. Et voilà que, la veille, il a rencontré Ariane, qui était la demi-sœur du Minotaure...

— Est-ce qu'elle était aussi un monstre ? » demanda Budge sans cesser de broder.

Caroline réfléchit un instant, puis avoua : « Je n'en sais rien. Je ne crois pas. L'important, c'est qu'Ariane est tombée éperdument amoureuse de Thésée, et qu'elle lui a remis une bobine de fil pour lui permettre de sortir du labyrinthe.

— C'était une bobine de fil magique ? » demanda Eleanor, qui n'avait pas cessé d'aimer les histoires fantastiques peuplées de fées et de créatures surnaturelles. Elle avait posé sa broderie sur ses genoux pour mieux écouter.

« Non, une bobine de fil normale. » Eleanor malgré elle regarda l'intérieur de son panier à ouvrage avec une sorte de déception.

« Alors, à quoi elle servait ? »

— Laisse-moi continuer : elle lui a remis une bobine de fil, en lui disant de commencer à la dérouler en entrant dans le labyrinthe. Une fois qu'il aurait tué le Minotaure, il n'aurait plus qu'à rembobiner le fil pour trouver la sortie.

— Jamais je n'y aurais pensé », admit Eleanor tandis que Budge plissait les lèvres en découvrant dans son ouvrage un point légèrement de travers là où il aurait dû être droit. Patiemment, elle entreprit de défaire tous ceux qui l'entouraient afin d'arriver à l'imparfait.

Les trois fillettes travaillèrent un instant en silence, puis Budge demanda :

« Ensuite ? »

— Ensuite ? répéta Caroline.

— Que s'est-il passé ensuite ? Il a tué le Minotaure, il est sorti du labyrinthe, et... ?

— Oh, je parie qu'ils se sont mariés et ont eu beaucoup d'enfants », avança Eleanor. Elle avait beau se creuser les méninges, elle était incapable de trouver une histoire qui ne finît pas ainsi.

« Oui, sûrement », confirma Caroline.

Mais Budge n'était pas convaincue. Arrivée au point problématique, elle le défit d'un petit geste précis puis lissa le tissu pour effacer toute trace de sa présence, avant de pousser un soupir de soulagement. « Mmm », se contenta-t-elle de commenter sur un ton dubitatif.

« Eh bien, il ne me reste plus qu'à lire la suite, proposa Caroline, et je vous dirai ce qui s'est passé ensuite la prochaine fois que nous nous verrons. »

Elles ne furent pas sitôt assises, la semaine suivante, que Budge demanda : « Alors ? »

Caroline joua l'innocente : « Alors quoi ? demanda-t-elle comme si vraiment elle n'avait aucune idée de ce que l'autre voulait dire.

— Alors, qu'est-il arrivé à Thésée une fois qu'il est sorti du labyrinthe grâce à la bobine de fil que lui avait donnée Ariane ? » martela Budge en se demandant si elle n'oubliait pas un détail important.

Caroline eut l'air à la fois malheureux et embarrassé. Sans lever les yeux de son ouvrage, où elle brodait une chose colorée qui aurait pu être une fleur avec des ailes ou un oiseau ceint de pétales, elle y alla d'une accumulation : « J'ai... j'ai oublié. Je n'ai pas eu le temps de regarder. Je ne sais pas. » Puis, dans un timide essai pour changer le sujet de la conversation, elle proposa, comme une offrande : « Maman et moi avons fait des confitures de prunes hier. Je vous en ai mis un pot de côté à chacune.

— Je ne te crois pas », dit Budge d'une voix calme tandis qu'Eleanor essayait pour la troisième fois d'enfiler une aiguille qui se dérobait sous ses doigts. Hors d'elle, elle finit par la tendre à Ève, qui la lui remit une fois le fil passé.

« Oh, mais c'est pourtant vrai ! Les bocaux sont à la cuisine ! Vous pouvez... »

— Tu sais très bien ce que je veux dire, reprit Budge, impitoyable. Il y a dix jours que nous nous sommes vues, tu as eu le temps de

regarder. Tu n'as pas oublié. Dis-nous ce qui s'est passé ensuite. »

Caroline se tordit les mains, puis céda. « Thésée et Ariane sont partis ensemble à bord du bateau de Thésée, et puis ils ont fait halte dans l'île de Naxos, et elle s'est endormie au pied d'un arbre... et puis...

— Et puis ? demanda Eleanor.

— Et puis il est parti, avoua Caroline.

— Quoi ? »

Sous le coup de l'émotion, elle avait planté son aiguille au milieu d'un papillon qu'on aurait dit cloué sur le tissu.

« Il est parti, répéta Caroline sur un ton désolé. Il l'a laissée toute seule dans l'île.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien, dit Caroline en levant enfin des yeux qui imploraient leur secours.

— Pour la punir, laissa tomber Budge d'un ton égal.

— La punir de quoi ? demandèrent les deux autres d'une même voix suppliante, comme s'il était possible de le faire changer d'idée.

— De sa trahison.

— Mais elle ne l'a pas trahi, s'objecta Eleanor : elle lui a permis de sortir du labyrinthe. Elle lui a sauvé la vie !

— Elle a trahi son frère, rappela Budge. Le monstre était son frère. » Et d'un petit coup de dents elle coupa le fil pervenche qui lui avait servi à broder l'œil d'un colibri.

June était assise au milieu des autres, à l'ombre d'un chêne, à quelque distance d'un chaudron d'où montait un mince ruban de fumée. Levée longtemps avant l'aube, elle avait l'impression d'avoir travaillé une journée entière bien qu'il ne fût que midi.

La voix de Wilson claqua comme un fouet :
« Joe ! Esther ! Steven ! »

L'homme était pressé d'en finir. L'odeur de bouillie de maïs émanant de la marmite lui levait le cœur en même temps qu'elle excitait curieusement son appétit. Il n'avait rien avalé depuis le matin, et le soleil était haut dans le ciel.

« Charlotte ! Tom ! »

Les appelés se levèrent, tremblants, et formèrent une file devant lui. Un jeune garçon d'une douzaine d'années s'ajouta au groupe. Ah bon, c'était lui, Tom ? Il aurait plutôt cru qu'il s'agissait du grand gaillard à l'air taciturne, assis au pied d'un arbre, qui n'avait pas cessé de manger depuis que Wilson avait commencé l'appel, portant méthodiquement à sa bouche de grosses pincées de bouillie épaisse qu'il saisissait en se servant de deux doigts comme d'une cuillère. Peu importe. Il n'avait pas de temps à perdre. Deux encore et il pourrait aller manger à son tour. Peut-être restait-il du vin d'hier. Mais voilà qu'une femme se leva en hurlant et se jeta sur le gamin, qu'elle serra dans ses bras comme si cela pouvait le protéger.

« Non ! s'écria-t-elle. Non, je vous en supplie ! Tom est le dernier qui me reste, laissez-le-moi ! »

Son visage ruisselait de larmes, trempait les joues de l'enfant qui attendait, muet, stoïque. Celui-là avait tôt appris qu'il valait mieux ne rien demander jamais car nul ne pouvait savoir ce que lui vaudrait sa requête : une ration supplémentaire, un poing au ventre, ou dix coups de fouet. June serrait les dents, regardait au loin la ligne où ciel et terre se rencontraient, s'efforçait de ne penser à rien le temps que ce soit fini. Le garçon ressemblait à Adam, qu'elle avait perdu il y avait dix ans peut-être.

Autour d'Indiana et de son fils, on commençait à s'agiter. Allons donc. Il fallait mettre promptement fin à cela, sans quoi ils allaient tous se mettre en tête d'implorer, de marchander. Dire qu'il ne voulait même pas de ce gamin. Wilson soupira. Dans son coin, celui qui ne s'appelait pas Tom mais — cela lui revenait maintenant — Jim, celui-là regardait la scène sans broncher, son écuelle vide sur ses genoux. Le contremaître lui fit un signe, désignant la mère à demi effondrée qui serrait dans ses bras les jambes de son fils, lequel fixait le ciel et se mordait les lèvres pour empêcher les larmes de couler.

« Écarte-la. »

Le géant se leva, la femme continua de pousser des hululements, imitée bientôt par les autres, qui avaient compris qu'elles ne reverraient plus ceux et celles qui attendaient debout en ligne sous le soleil.

« Prends-moi à la place, monsieur, proposa Jim d'une voix tranquille. Je suis fort. Ce n'est qu'un gamin. »

Wilson ne put s'empêcher de ricaner. C'était exactement ce qu'il aurait souhaité, mais maintenant que ce grand escogriffe l'avait suggéré, il n'avait plus d'autre choix que de refuser. Sur le rebord de la marmite momentanément abandonnée s'étaient posés deux gros corbeaux qui y plongeaient le bec avec appétit. Sur le coup d'une soudaine inspiration, Wilson sortit de sa poche un bout de papier et proclama d'une voix forte, comme s'il lisait ce qui y était écrit : « Monsieur Beaumont a décidé. James, Esther, Steven. » Comment s'appelait la quatrième, cette femme aux cheveux couverts d'un bandeau vert ? On s'était respectueusement reculé quand il avait sorti le bout de papier. De l'écrit, on ne connaissait guère que les minuscules caractères arrondis imprimés sur le papier presque diaphane de la bible à même laquelle le pasteur tous les dimanches lisait la parole de Dieu, aussi l'écriture et le divin en étaient-ils venus à s'amalgamer pour inspirer un même respect mêlé de crainte. Si c'était écrit, cela était la vérité et ne pouvait être ni changé ni discuté. « Charlotte, Tom. » Il regarda autour de lui, annonça : « Et John. »

Deux hommes se levèrent, l'un long et mince, l'autre légèrement voûté et grisonnant.

« Lequel, monsieur ? »

Son regard passa de l'un à l'autre. Les choses auraient été plus simples si ces gens-là avaient eu des noms de famille. Peut-être

en avaient-ils, au fait, il n'avait simplement jamais envisagé cette possibilité. Ces esclaves n'étaient pas destinés à un étranger, auquel cas il aurait tenté de lui refiler les plus malin-gres et apathiques, mais à la plantation sœur ; il lui fallait donc à la fois prendre garde de ne point dépouiller Mr. Beaumont de ses meilleurs travailleurs, tout en sélectionnant une main-d'œuvre de bonne qualité. Pointant du doigt le plus jeune des deux, il dit : « Toi. »

Jim pendant ce temps avait saisi la mère, qu'il avait réussi à détacher de son fils.

Wilson emmena aussitôt ceux qu'il avait choisis, en songeant que, tout bien considéré, il aimerait assez une côtelette ce midi, pour changer du poisson-chat. Le papier qu'il avait cru remettre dans sa poche était tombé par terre sans qu'il s'en rende compte. Indiana le ramassa et le porta à son nez comme si elle pouvait y sentir l'odeur de son fils qu'elle ne reverrait plus. Elle le replia et le glissa sous sa tunique. D'un geste, June chassa les corbeaux. Les deux femmes reprirent la distribution de la nourriture là où elle avait été interrompue, la mère de Tom sentant son cœur battre contre le bout de papier froid et lisse comme de l'os.

La Caroline du Sud annonça qu'elle renonçait à l'Union quelques jours avant la Noël de cette année-là, avant même l'inauguration de ce nouveau président qui semblait n'avoir fait que des mécontents. Elle fut bientôt suivie du Mississippi, de la Floride, de l'Alabama, de la Géorgie, de la Louisiane et du Texas, puis de la Virginie, de l'Arkansas, de la Caroline du Nord et du Tennessee. C'est ainsi que Jefferson Davis fut déclaré président de ces États confédérés d'Amérique avant qu'Abraham Lincoln ne soit intronisé en tant que président des États-Unis. Le pays qui avait été plusieurs avant que d'être un s'était disloqué, fracturé. Et puis, pendant des mois, rien — presque rien — ne se passa.

On prétend le plus souvent que le premier affrontement de ce qui deviendrait la guerre civile s'est déroulé sans effusion de sang ; comme presque toutes les histoires de guerre, celle-ci est à la fois vraie et fausse. Il est exact que l'assaut lancé contre fort Sumter, dans le port de Charleston, par les forces confédérées sous les ordres de Pierre Gustave Toutant de Beauregard ne fit point de victimes dans les rangs de l'ennemi, qui accepta de s'avouer vaincu quelque trente-six heures plus tard, mais à une condition : le major Anderson, qui tenait le fort depuis des mois, exigea que ses hommes puissent saluer d'une salve d'honneur de cent coups de feu le pavillon des

États-Unis qu'on abaissait en signe de reddition. C'est au cours de cette démonstration que le simple soldat Daniel Hough perdit la vie. On cessa de tirer après cinquante coups de feu, et le major emporta le drapeau avec lui, afin de ne jamais oublier que s'il est parfois plus dangereux de se rendre que de livrer bataille, il est encore moins indiqué de vouloir se comporter en vainqueur quand on a perdu la partie.

La guerre en ses premiers jours avait ainsi été spectacle. De bonne heure on s'affairait dans les cuisines à préparer des viandes froides et à trancher le pain cuit la veille. On emballait du fromage, on choisissait des fruits, on versait de la limonade dans des bouteilles pour les enfants et on descendait à la cave chercher de quoi désaltérer les adultes. On s'habillait comme pour une fête, les femmes de cotonnades fleuries aux couleurs gaies, les hommes d'un pantalon et d'une chemise légère. Les enfants piaillaient, qui attendaient depuis des jours ce plaisir qu'on leur avait promis.

Puis des processions se mettaient en branle, portant des paniers d'osier où l'on avait tassé victuailles et couvertures pour éviter d'avoir à s'asseoir dans l'herbe. Les parasols roses, bleus, jaunes sautillaient sous le soleil comme des bouchons à la surface de l'eau. Partout on criait, on pressait le pas, craignant de manquer quelque chose. Les plus jeunes portaient en éclaireurs, revenaient en courant, tout ce temps trépignaient d'impatience. Les longues files s'étiraient, hommes, femmes et enfants mêlés, parlant haut, riant fort. En masse on

allait, pique-nique au bras, assister à la bataille.

Dans certaines villes, les volontaires se pressaient pour rejoindre les rangs tant de l'Union que de la Confédération, s'étirant en deux longues files d'un côté et de l'autre d'une même rue, frères, cousins, voisins se saluant de la main avant de prendre les armes les uns contre les autres.

Puis, tandis que La Nouvelle-Orléans se rendait sans un coup de feu, toutes ses dentelles intactes, vinrent les sièges, et les campagnes où disparaissaient des compagnies entières en quelques jours.

Les habitants de Vicksburg assiégée se réfugièrent dans de vastes terriers creusés à flanc de colline. Certains, prévoyants, y avaient fait transporter par leurs esclaves tapis, fauteuils, tables et chaises ; ils lisaient tranquillement, le soir, à la lumière des lampes, la gazette de la ville — qu'on avait commencé à imprimer, faute de papier journal, au dos d'un assez vilain papier peint fleuri — en essayant d'ignorer les gargouillis de leur estomac.

Une nuit, tandis que les deux armées ennemies campaient à faible distance l'une de l'autre, les tentes pâles comme des spectres visibles entre les branches des arbres, la fanfare du Nord entonna *Marching Along*, à quoi la fanfare du Sud répondit par *Dixie's Land*. Pendant près d'une demi-heure, les deux orchestres se relancèrent ainsi, avec une sorte de gaieté bon enfant, jusqu'à ce que l'un d'eux entonne les premières mesures de *Home, Sweet Home*, aussitôt reprises par le

second. D'abord timides, puis de plus en plus fortes, les voix confondues des quelque cent mille hommes des deux camps s'élevèrent dans la nuit étoilée.

L'attaque eut lieu à l'aube le lendemain matin. Deux jours plus tard, le tiers des hommes n'étaient plus.

Il y avait eu des batailles, puis des massacres, il y aurait des hécatombes.

Bientôt, les morts furent si nombreux qu'ils avaient empli les cimetières, et l'on dut consacrer un nouveau terrain où seraient ensevelis les soldats de l'Union tombés au combat. Abraham Lincoln, à qui l'on avait demandé de prononcer une allocution à cette occasion, y alla d'un semblant de discours long de seulement dix phrases. Le lendemain, tous les journaux du Sud se gaussaient de ces quelques lignes ridicules prononcées à Gettysburg.

Dans les champs où l'on ne se battait point, pendant ce temps, on continuait de cueillir du lever du soleil à la tombée du soir, et même au-delà, les nuits de pleine lune, où l'on travaillait jusqu'à minuit passé parmi les ombres bleues et le bourdonnement des grillons. Mais le coton, plutôt que d'être acheminé vers la France et l'Angleterre, s'amoncelait dans les granges et les cours en lourds ballots inutiles. Des touffes partaient au vent, petits morceaux de nuages effilochés qui auraient tenté

vainement de regagner le ciel. La pluie venait mouiller ces montagnes blanches qui s'alourdissaient sous le poids de l'eau, puis bientôt se mettaient à fermenter, dégageant une curieuse odeur presque animale. Ailleurs, pour faire de la place et éviter la vermine, on y mettait le feu. Les bûchers s'embrasaient d'un coup et brûlaient jusqu'au sol, laissant par terre un cercle roussi, comme un rond de sorcière.

Dans le salon des McCoy, ce sont des jeunes femmes maintenant qui ne rêvent plus de princes et de héros mais de maris en chair et en os, même si près de la moitié des hommes — la moitié la plus jeune et la plus vigoureuse — a enfilé l'uniforme gris et est partie se battre. Un an, deux, puis trois ans ont passé.

Dans la pièce, rien n'a changé sauf elles. Le temps qui a continué de s'écouler dehors est sans effet entre les murs de la maison blanche. La même pendule égrène les secondes sur la cheminée dans l'âtre de laquelle les cendres ont depuis longtemps refroidi. Les touches du piano luisent du même ivoire que les dents jaunies des vieillards. Le même tableau représentant les ancêtres paternels au temps de leur arrivée en Amérique, visage long et sévère, yeux petits, domine la pièce. Peut-être un vase a-t-il été brisé et remplacé par un autre, mais cet autre est si semblable qu'on ne le remarque pas.

Les quatre jeunes filles travaillent en silence, le majeur recouvert de métal, tenant précautionneusement la fine aiguille entre le pouce et l'index. À leurs pieds, sur le tapis à fleurs, un panier d'osier rempli d'étoiles.

Peut-être avez-vous déjà vu le drapeau confédéré? Cette « bannière sans tache » est pour l'essentiel blanche. On y trouve deux

rubans bleus ourlés de blanc disposés en X sur un fond rouge, sur lesquels se découpent treize étoiles blanches comme le coton, comme la neige dont on raconte qu'au nord elle recouvre la terre pendant les longs mois d'hiver, comme le bois peint des vastes maisons posées au milieu des plantations et qui l'après-midi semblent s'assoupir derrière leurs volets clos, comme les nuages qui se font la course dans le ciel, blanches comme la lune qui de son œil impassible regarde le pays se déchirer.

Ces étoiles sont reléguées dans le coin supérieur gauche ; sagement alignées comme des médailles militaires épinglées sur la poitrine d'un mort, elles semblent mortes aussi. Le reste du pavillon n'est que blancheur, une page qui reste à écrire. Mais de peur qu'on puisse confondre, au plus fort des combats, ce pâle pavillon avec le drapeau blanc de la reddition, on le modifiera quelques années plus tard pour y ajouter, tout à droite, une large bande rouge, comme si on l'avait trempé dans du sang.

Ceux qui partent ne reviennent jamais, même quand ils reviennent. Le frère de Caroline, qui avait passé son enfance à monter à cheval, a maintenant une jambe aussi raide que le bois. Dans ses cauchemars, elle rêve que c'est une branche qu'il peut enlever pour la planter dans la terre comme un arbuste, lequel se met à faire des feuilles qui tombent aussitôt. Le fils Mercer a été horriblement défiguré, mais d'un côté du visage seulement, ce

qui fait qu'il ressemble maintenant à quelque horrible incarnation de Janus, et que ses plaies échappent à qui le regarde de profil jusqu'à ce qu'il se retourne pour faire face à son interlocuteur. Mais Eleanor a l'impression que les blessures les plus terribles sont invisibles et impalpables : son cousin Edmond pour un oui ou pour un non entre dans des colères noires, et tout aussi soudainement se met à rire tout seul, parfois jusqu'aux larmes. Mark Bartlet, le voisin, revenu il y a deux mois dans une charrette bringuebalante conduite par une ordonnance, comme un vulgaire ballot qu'on vient livrer, refuse toujours d'adresser la parole à qui que ce soit. On a d'abord soupçonné qu'il était simplement devenu sourd, mais on commence maintenant à croire qu'il est peut-être incapable de comprendre ce qu'on lui demande, ou alors que cela a cessé de l'intéresser. Il passe ses journées à la fenêtre, muet, le regard perdu dans le vide, parcouru de temps à autre par une sorte de tressaillement. Il a toujours été beau, et les traits de son visage sont restés inchangés : nul pli ne marque son front, il a les yeux toujours aussi clairs, les lèvres aussi roses et pleines. Simplement, Eleanor a eu l'impression, en le voyant, que ce qui couvrait jadis derrière ses prunelles s'était éteint pour ne plus se rallumer. Ainsi donc, on attend avec impatience le retour des maris, des frères et des amis, mais on le redoute avec autant de force, craignant de retrouver un étranger aux traits familiers à la place d'un père ou d'un fiancé.

Ève s'affaire à coudre l'ourlet d'une longue bande bleue qui sera découpée puis cousue en croix et où seront piquées les rangées d'étoiles ; le ruban sombre s'enroule à ses pieds tel un serpent.

« J'ai mal aux doigts », dit Eleanor en dépliant largement la main, faisant jouer ses jointures.

Budge lève les yeux, soupire.

Eleanor se lève et va à la fenêtre. Dehors, l'allée est éclaboussée de soleil ; l'éclat soudain lui fait mal aux yeux. Elle se retourne, examine le contenu du panier où les dizaines d'étoiles reposent pêle-mêle, comme des fruits blêmes cueillis trop tôt et lancés là sans ménagement.

« Et pourquoi faut-il tant de drapeaux ? »

On ne lui répond pas, mais elle continue, en levant le ton, d'une voix de plus en plus aiguë : « Est-ce bien nécessaire, ou n'est-ce pas qu'un moyen de nous faire nous sentir utiles ou de nous distraire ? Ne devrions-nous pas plutôt coudre des uniformes ? On raconte que nos soldats sont réduits à voler les vestes des Yankees morts sur les champs de bataille ! Et nous continuons à broder ces pavillons comme si de rien n'était. Il n'y a pourtant qu'un porte-étendard par régiment, non ? Les hommes ne s'en drapent tout de même pas pour dormir la nuit ? »

Une à une, les autres interrompent leur travail et la regardent, seule debout au milieu de la pièce plongée dans la pénombre où rien ne bouge.

Avec un air de reproche, Budge se signe.
Eleanor se mord la lèvre, se rassoit, passe le
fil blanc dans le chas de l'aiguille d'argent.
Dans le panier, les formes pointues ressem-
blent à des crabes.

De haut en bas, de gauche à droite, deux couleurs seulement : un blanc de coton et un bleu qui est entre celui du ciel et celui de la mer. À la base, les pièces bleues sont plus larges que les blanches, qui s'emboîtent avec une relative régularité, comme les moutons coiffent d'écume les vagues par les journées de grand vent. Puis peu à peu les carreaux blancs s'élargissent tandis que les bleus imperceptiblement se font plus étroits. Les pièces de tailles différentes ne sont pas disposées en quinconce, aussi arrive-t-il qu'un carré blanc s'insère exactement au-dessus d'un bleu, mais le plus souvent les pièces bleues se touchent, formant une sorte d'escalier aux marches irrégulières. En quelques endroits, deux carrés de même couleur se trouvent parfaitement alignés l'un au-dessus de l'autre et créent ainsi une sorte de rectangle qui semble à la fois accidentel et fugace, tant l'ensemble donne une impression de mouvement. Au sommet, les pièces blanches — pourtant de forme assez régulière, faite de quatre angles presque droits — dessinent, dans un ciel bleu, une série de nuages ou un vol d'oiseaux au-dessus de vagues changeantes.

Vous connaissez bien sûr le Mississippi, père des fleuves, qui draine le continent entier, puisque c'est la neige des cimes des Rocheuses et des Appalaches qui, après avoir traversé le pays, finit par se jeter dans le golfe du Mexique où nagent des poissons multicolores au milieu des restes d'un hiver qu'ils n'ont jamais vu. Du lac Itasca à La Balize, le fleuve est ainsi tour à tour glace et limon avant de se perdre dans l'océan. Il charrie en son sein, écrivait jadis un explorateur, une forêt d'arbres flottants qui emportent avec eux le souvenir de leurs forêts à l'odeur piquante. Les eaux de l'Ohio et de l'Arkansas viennent grossir son cours, puis celles du Missouri, mais les deux fleuves ne s'unissent pas avant un long moment, et coulent côte à côte, longeant des rives opposées : eaux vertes et cristallines d'un côté, eaux couleur café au lait de l'autre, proprement séparées au milieu par une frontière invisible, déferlant ensemble vers la mer.

Vous ignorez toutefois peut-être qu'on a pendant longtemps cru qu'il avait pour source le lac Cassina ? C'est Henry Schoolcraft, explorateur chevronné, qui établit en 1832 que le grand fleuve prenait en réalité naissance dans un autre lac glaciaire, plus au nord, qu'il baptisa lac Itasca. On pourrait croire qu'il s'inspira pour ce faire de la langue ojibwé, parlée par le peuple qui habitait la région depuis des millénaires. Il n'en est rien. Trop heureux de sa découverte, Schoolcraft résolut d'en inscrire à tout jamais l'exploit dans le nom même

du lac, formé de la contraction de deux termes latins écourtés et soudés : *Veritas caput*, « la vraie tête ». Ainsi en est-il des hommes ; même quand ils ne donnent pas aux choses leur propre nom, celui de leur chef ou de leur fiancée, ils ne peuvent s'empêcher de les baptiser en hommage à leur génie.

Ce fleuve où ne voguaient il y a quelques années que de tranquilles bateaux à aubes dont la grande roue blanche tournait avec la lenteur des pales d'un moulin était depuis peu envahi par des cohortes de navires non plus faits de bois, mais, chose prodigieuse, de métal. Ces cuirassés énormes et disgracieux ressemblaient à des scarabées géants qui auraient monstrueusement réussi à apprendre à nager. De leurs cheminées s'élevait une fumée noire, et leurs flancs s'ouvraient pour révéler les bouches rondes de rangées de canons. Les obus qu'on dirigeait contre l'armure dont ils étaient blindés rebondissaient comme de vulgaires ballons : ils étaient insubmersibles. On a vu deux de ces monstres de fer s'affronter du lever au coucher du soleil sans arriver à faire de vainqueur. Chacun a fini par repartir de son côté, invulnérable et impuissant.

En sortant de terre, l'eau sait-elle déjà où est la mer, comme le tournesol à peine ses pétales dépliés tourne sa lourde tête pour trouver le soleil ? Et comment le sait-elle ? C'est que la mer irrésistiblement attire même ceux qui ne la connaissent pas et qui ne l'ont vue qu'en rêve.

Le fleuve Alabama, quant à lui, est formé par la rencontre de la rivière Tallapoosa et de la Coosa, elle-même née de la jonction de l'Oostanaula, de l'Etowah et de la Conasauga. La Tallapoosa, qui prend sa source dans le sud des Appalaches de la Géorgie, à l'est, est formée par la rencontre de McClendon Creek et de Mud Creek.

Si ces deux derniers cours d'eau portent des noms compréhensibles par de bons chrétiens (bien qu'on ait oublié depuis des générations qui était au juste ce McClendon suffisamment important pour qu'on nomme une rivière en son honneur), il s'en trouve aujourd'hui encore pour regretter que le nom du fleuve principal et de l'État lui-même ait été emprunté aux langues sauvages.

Qu'à cela ne tienne, ceux-là peuvent se consoler en songeant que la moitié des idiomes desquels viennent les noms de ces affluents ne sont plus parlés ni compris par personne depuis belle lurette. C'est ainsi qu'on ignore si le mot cherokee *kahnasagah*, auquel la Conasauga doit son nom, veut dire « herbe », « eau scintillante » ou bien « cheval puissant ».

Pour vous représenter à quoi ressemble la rencontre successive de ces différents cours d'eau, imaginez un éclair fourchu, dont les différentes branches convergent en une seule ligne irrégulière pour enfin toucher terre en un point unique ; le point d'impact de cette terre est la baie de Mobile, en Alabama.

Un article publié dans le *Jacksonville Republican* le 27 juillet 1842 formule l'hypothèse, plus tard reprise par Alexander Beaufort Meek, voulant que le nom *Alabama* signifie : « Ici nous reposons ». Comme cette traduction semble due à une inspiration poétique plutôt que fondée sur quelque indice étymologique, la plupart des experts s'entendent pour dire que le mot, unissant *alba* (« plantes » ou « mauvaises herbes ») et *amo* (« couper »), signifierait simplement « cueilleurs d'herbes ». Aujourd'hui « déplacés » comme les autres peuples cris, les Alabamas ont depuis longtemps disparu des berges du fleuve qui porte leur nom et qui, à une soixantaine de miles de Montgomery, épouse la forme d'un S qu'on aurait retourné avant de le coucher. Gee's Bend occupe l'un des renflements, d'une superficie de trois miles carrés, bordé sur trois côtés par le fleuve aux eaux chocolat séparant le village du reste du monde. C'est là que vit June, mais elle serait bien incapable de trouver l'endroit sur une carte, n'ayant jamais appris à lire le paysage sur du papier. C'est là que, pendant plus de cent ans, une poignée d'anciens esclaves de la plantation Pettway puis leurs descendants ont vécu, oubliés de tous, dans une misère tranquille. Venez, quelques pas encore.

Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, quand les canons se seront tus, le temps va s'arrêter sur les berges du lent cours d'eau, il va s'allonger dans l'herbe, s'assoupir et faire le même rêve pendant des générations

au cours desquelles les femmes montreront en silence à coudre à leurs filles de curieuses courtepintes que personne ne verra, toutes différentes et toutes mystérieusement apparentées, uniques et sœurs. À même les restes de la vie quotidienne, elles tailleront des morceaux de ciel, échafauderont des maisons, dessineront des labyrinthes pour assembler des ouvrages dont chacun est un miracle.

Les cabanes de boue et de rondins n'ont pas changé depuis le dernier siècle et demi ; on a simplement planté à leurs côtés des maisonnettes de bois et des roulottes. Les cours poussiéreuses sont les mêmes où picorent des poules hirsutes et de temps en temps un coq à l'œil fou. Dans les jardins faméliques poussent, entre les pierres, des courges et des ignames, des fèves et des arachides, humbles cultures peu difficiles, qui savent se contenter de ce qu'elles reçoivent. Les hommes s'affairent toujours à soigner leur maigre potager, des femmes pauvrement vêtues sont assises très droites sur la galerie de leur maisonnette, à rapiécer des vêtements qu'on devine usés jusqu'à la corde. Il y a, bien sûr, l'électricité et l'eau courante, mais n'allez pas croire que la vie soit tellement différente pour autant.

Ruby, qui est aujourd'hui une vieille femme, a passé sa vie entière ici.

Elle cousait depuis des années aux côtés de sa grand-mère quand, à l'école où elle était la première de sa famille à terminer sa sixième année, on demanda aux élèves de

confectionner une courtepointe dans le cadre d'un cours d'arts ménagers. Si la plupart des fillettes avaient su tout de suite ce qu'elles souhaitaient réaliser, Ruby avait attendu près d'une semaine avant de faire connaître son projet.

Ce jour-là, Mrs. Lorrens vint s'asseoir auprès d'elle.

« As-tu décidé ce que tu feras ? » demanda-t-elle.

Ruby ne répondit pas, haussa à peine les épaules.

« Tu peux choisir ce que tu veux, essaya à nouveau l'institutrice, sans obtenir la moindre réaction. Des oiseaux, des arbres, des champs », énuméra-t-elle, décrivant ce qu'elles voyaient toutes les deux par la fenêtre et dans quoi Ruby semblait à ce point absorbée qu'elle était incapable de répondre.

« Le soleil au milieu des nuages, un étang avec des poissons, continua Mrs. Lorrens puis, décidant d'employer une autre tactique : Ou bien, si tu préfères ne pas dessiner quelque chose de concret... »

Elle fit ici une pause, se demandant s'il convenait d'expliquer la signification du mot, mais, devant l'air fermé de Ruby, qui du moins maintenant la regardait du coin de l'œil, elle renonça.

« ... tu peux reproduire l'un des motifs que nous avons vus ensemble : une maison en rondins, une échelle de Jacob, une chatte dans un coin. »

Ruby à ce moment fit un mouvement du menton presque imperceptible en direction du tableau à l'avant de la classe, que l'institutrice regarda sans comprendre.

« Le tableau ? Tu veux faire un abécédaire ? »

Un claquement de langue impatient accompagné d'un mouvement de tête lui fit comprendre qu'elle se fourvoyait. Des yeux, elle balaya les alentours du tableau : une horloge, quelques images en noir et blanc tirées d'un magazine et montrant les pyramides d'Égypte, une grande carte des États-Unis coloriée à l'aquarelle dans de douces teintes de rose, de jaune et de bleu pâle.

« Tu veux faire le pays ? » tenta-t-elle.

Un nouveau haussement d'épaules lui répondit, mais cette fois c'était un acquiescement.

Quelle merveilleuse idée, songeait Mrs. Lorens en s'éloignant tandis que Ruby se levait lentement pour aller explorer l'une des boîtes pleine de coupons de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Les jours suivants, quand d'aventure elle-même découvrait parmi ces étoffes un tissu dont le motif lui semblait particulièrement adapté au projet de son élève, elle s'en emparait à la dérobée et venait le déposer sans qu'il y paraisse sur un coin de la table où travaillait l'enfant. Elle y laissa ainsi, au cours des semaines, un carré de soie bleu outremer, un coton du vert profond des forêts humides de l'Oregon, un calicot du jaune doré des épis au soleil, un fin velours côtelé dont les douces boursoflures dessinaient dans l'étoffe autant de sillons couleur terre, et

jusqu'à des tissus de fantaisie aux motifs imprimés de fraises et d'étoiles de mer évocateurs de la côte Est du continent.

Enfin le jour arriva où Ruby se leva de sa table après avoir passé la dernière demi-heure à palper son ouvrage comme si elle avait voulu s'assurer que les coutures en étaient suffisamment solides pour résister à quelque choc d'importance, et vint annoncer d'une voix basse à l'institutrice : « J'ai fini. »

Celle-ci sentit son cœur se gonfler dans sa poitrine mais n'en laissa rien paraître. Elle suivit Ruby et attendit patiemment que la fillette tire sur le drap que Mrs. Lorrens aurait voulu arracher pour découvrir enfin ses États-Unis d'Amérique.

Tout d'abord l'institutrice ne vit rien et crut à une blague. Mais bientôt son œil perçut, sur l'étendue blanche, de subtiles nuances, et des coutures — blanches aussi — délimitant des contours familiers : l'Utah, la Californie, la Floride, tous uniformément blancs. D'un blanc insondable, monstrueux, dont les variations minimales (coquille d'œuf pelucheuse, soie beige, toile d'un blanc à peine teinté de gris) ne faisaient qu'affirmer le caractère inéluctable. Et au milieu de ces étoffes blanches comme linceul, un point noir, invisible au premier regard, mais qui dès lors qu'on l'avait aperçu prenait toute la place.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Mrs. Lorrens en mettant un doigt sur le point comme s'il s'était agi d'une tache.

— C'est moi », répondit Ruby, et elle posa son doigt noir à côté de la main blanche de

son institutrice. Côte à côte sur la dentelle qui avait jadis appartenu à un voile de mariée avant de devenir un tutu d'enfant puis une robe de poupée, leurs ongles étaient du même rose exactement.

Quelques dizaines d'années plus tard, au moment où un homme qu'on appelait Malcolm Little choisissait de remplacer son nom de famille par un X, arrivèrent à Gee's Bend des femmes, noires et blanches, parlant haut et fort, vêtues de tissus bariolés rappelant les motifs des étoffes traditionnelles africaines. Fraîchement émoulues de Wellesley ou de Berkeley, elles avaient appris l'art de la courtoisie à l'université, où on leur avait enseigné avec le plus grand sérieux, photos, diapositives, diagrammes et schémas à l'appui, que c'était un médium qui permettait à la femme de s'émanciper en transcendant le rôle traditionnel qui lui était échu. Dans cette définition, si les nouvelles venues s'étaient avisées de la leur soumettre, les habitantes de Gee's Bend n'auraient sans doute reconnu que le mot « femme » — et encore, il y a fort à parier qu'il évoquait, pour les unes et les autres, une idée bien différente.

Le *quilting bee* fut rapidement mis sur pied ; on trouva un hangar que l'on aménagea sommairement en y perçant des fenêtres où furent agrafées des moustiquaires et en y transportant des machines à coudre, puis on fit deux par deux le tour du voisinage en expliquant à chacune ce qu'était une coopérative et les divers avantages qu'il y avait à en être

membre. La première journée, une vingtaine de femmes se présentèrent, curieuses, un peu intimidées. Elles se virent assigner un poste de travail ; on distribua, reproduit sur une feuille de papier, un modèle différent à chacune, tous également simples, symétriques et faciles à réaliser, et une petite montagne de coupons de tissus déjà taillés qu'il ne restait plus qu'à assembler pour recréer l'image qu'elles avaient sous les yeux. Faisant fi du modèle comme des instructions, Nettie, Georgina, Missouri et leurs amies entreprirent aussitôt d'échanger entre elles les coupons afin d'obtenir des harmonies mieux accordées à leur inspiration. D'autres s'étaient déjà emparées des ciseaux que l'on avait placés sur les tables et s'affairaient à retailer à leur goût les triangles de grandeur et de forme identiques qu'on leur avait fournis. L'instructrice tenta un moment de les ramener à l'ordre mais, devant l'indifférence générale qui accueillait ses paroles, elle se résigna à attendre de voir les résultats de leur travail.

Ces résultats furent pour le moins déconcertants. Pour commencer, parmi les seize courtépointes créées cette semaine-là, aucune n'était exactement rectangulaire. Les rebords épousaient plutôt un tracé un peu sinueux, comme le lit d'un cours d'eau capricieux ; elles avaient en outre toutes un ou deux côtés plus longs ou plus courts qu'il ne l'aurait fallu, ce qui leur donnait l'air déséquilibré d'une table bancale ou d'un chien à qui il manque une patte. Quant aux motifs qu'elles représentaient, les organisatrices de la coopérative eurent beau se creuser les méninges et consulter tous les ouvrages qu'on leur avait présen-

tés comme des références, elles ne trouvaient nulle part d'exemples qui ressemblassent le moins du monde à ces curieux assemblages de longs traits auxquels succédaient, apparemment sans raison, de minuscules carrés, des triangles qui semblaient se renverser au petit bonheur, d'immenses rectangles traversés par des droites se croisant à des angles étranges. Nulle trace, où que ce soit, des traditionnelles échelles de Jacob, maisons en rondins et roues de chariot qui étaient pourtant censées être le b-a ba de la courtepointe. Quant aux couleurs utilisées, c'est leur choix et leur juxtaposition qui heurtaient d'abord l'œil, avant même que l'on songe à s'étonner de l'absence apparente de composition. Les règles d'alternance et de complémentarité, qui sont à la base même de l'art de la courtepointe, n'étaient pas exactement transgressées, ce qui aurait supposé au moins la reconnaissance de leur existence, mais purement ignorées. Certains ouvrages offraient des camaïeux de beiges ou de gris où éclataient, saugrenues, des taches rouges et mauves. D'autres présentaient une véritable cacophonie de teintes, de textures et de motifs. L'une des diplômées, Marie-Louise, avait toutefois, au cours de son passage à Brown, étudié non seulement les sciences politiques mais aussi, brièvement, l'histoire de l'art, et elle éprouvait à la vue de ces étranges compositions un souvenir, mais si vague qu'il aurait pu être simplement le fruit de son imagination. Il lui fallut deux heures à la bibliothèque publique de Mobile pour trouver une plaquette où étaient reproduites sur un mauvais papier quelques-unes des toiles de Paul Klee. Elle la montra

l'après-midi même à Nettie, qui était occupée à surpiquer une courtepointe qui ne ressemblait en rien au modèle que l'on avait épinglé devant elle.

« Ça ne vous rappelle pas quelque chose ? » demanda-t-elle à la vieille femme en lui tendant le livre ouvert à une page où l'on voyait une peinture formée de traits horizontaux de différentes longueurs et d'épaisseurs diverses, mauves, gris, magenta, noirs, cramoisis et lilas, entrecoupés de carrés orange. L'ensemble donnait une impression paradoxale d'immobilité en mouvement.

Nettie leva un instant les yeux, parcourut rapidement l'image du regard et laissa tomber, peu émue : « Ça ressemble à une courtepointe qu'a faite ma grand-mère Wally, il y a de cela au moins soixante ans, et sous laquelle dort encore mon petit-neveu. » Elle remonta ses lunettes sur son nez, examina de nouveau le tableau qu'on lui montrait et conclut : « Ouais, ça y ressemble, mais en moins réussi. »

La coopérative fit long feu et les universitaires-révolutionnaires eurent tôt fait de déménager leurs pénates, certaines pour livrer bataille ailleurs, d'autres pour prendre mari. Les femmes de Gee's Bend restèrent et continuèrent à coudre comme elles l'avaient toujours fait.

Le temps endormi près du fleuve aux eaux chocolat continua son rêve.

J'avais dans les mains un bouquet de roses blanches, mes préférées, et je portais pour la cérémonie une robe de soie bleu ciel presque neuve dont la teinte m'a toujours semblé avantager les blondes et dont on m'avait dit que la couleur faisait ressortir l'éclat de mes yeux. Le devant était orné de petits boutons en perle et d'une guipure blanche. Avant que nous ne descendions dans le salon, maman m'a soufflé que j'étais ravissante, mais comme elle réprimait ses larmes en prononçant ces paroles, je ne sais si je dois la croire. Michael n'a pas eu l'air trop mécontent, en tout cas, mais un peu impatient ; comme j'entrais dans la pièce, il faisait claquer le boîtier de sa montre avec un petit bruit sec. Je me suis demandé s'il avait pris des engagements plus tard dans la journée et craignait d'être retardé.

Nous avons été mariés le 15 mai 1864, trois semaines après mon dix-huitième anniversaire, alors que les magnolias embaumaient l'air dans le salon de la maison où j'avais grandi et que je laisserais moins d'une heure plus tard. J'avais du chagrin à l'idée de quitter la seule demeure que j'eusse jamais connue, mais on m'avait promis que je pourrais amener Ève avec moi, et que ma nouvelle maison serait plus grande et plus belle encore. Et puis, il me semblait qu'en passant le seuil ce jour-là, je deviendrais enfin adulte, et libre.

La veille, maman était montée dans ma chambre et, sans me regarder, m'avait entretenu sur un ton chuchoté de devoir conjugal,

de lit matrimonial, de draps blancs, de Dieu et de sang. Pendant tout ce temps, elle se tordait les mains comme si elle regrettait les paroles qui franchissaient ses lèvres. Je lui prêtais une oreille distraite, prise que j'étais par la revue des préparatifs, à la fois anxieuse et surexcitée à la pensée que ma vie allait changer du tout au tout. À l'aide d'épingles qui me raclaient le crâne, Ève pendant ce temps s'affairait à fixer dans mes cheveux un voile en dentelle afin de déterminer la meilleure façon d'en organiser les plis. Une fois son lāius conclu, maman m'a mis dans la main une médaille de sainte Véronique que je n'avais jamais vue mais dont elle m'a dit que sa propre mère la lui avait remise la veille de son mariage.

Je portais comme le veut la tradition quelque chose de vieux — cette médaille, que j'ai glissée dans ma poche comme une sorte de talisman —, quelque chose de neuf — ma robe, que je n'avais mise qu'une fois auparavant —, et quelque chose d'emprunté : un mouchoir brodé que m'avait prêté Ève. Pour ce qui est du bleu, je me suis dit que ma robe azur presque neuve pouvait faire double emploi.

Il n'y avait pour assister à la cérémonie que papa et maman, Mrs. Arlington et Ève. Le frère cadet de Michael, enrôlé près de deux ans auparavant, n'avait probablement pas encore été informé de la tenue du mariage — et, l'eût-il été, il n'aurait sans doute pas pu quitter le front pour une raison aussi frivole. Je n'osais pas lever les yeux vers celui qui serait mon époux quelques minutes plus tard et dont je n'ai vu, pendant tout le temps qu'a

parlé le prêtre, que les souliers noirs vernis à peine recouverts d'un voile de poussière. Avant ce jour-là, j'avais vu Michael une dizaine de fois tout au plus, d'abord à l'église, puis lors des quelques visites qu'il avait rendues à mes parents, et puis à moi seule. À la quatrième de ces visites, il m'avait offert un petit flacon de parfum en verre épais, rempli d'un liquide doré qui sentait à la fois les fleurs et le tabac blond. Quand j'en avais appliqué quelques gouttes derrière mes oreilles, l'odeur avait tourné pour devenir horriblement acide. J'avais jeté le parfum et gardé le flacon, qui brillait comme un diamant. Et puis il y avait eu cette unique promenade que nous avons faite ensemble sous les ormes de l'allée et au cours de laquelle il avait demandé ma main.

Il était près de midi, le soleil tapait dur, Michael s'était immobilisé au milieu de l'étroite route poussiéreuse et avait saisi mes doigts entre les siens. Nous avions tous les deux les mains moites. « Eleanor, m'a-t-il dit, vous savez sans doute ce que je m'appête à vous demander », et je jure par tous les saints qu'à cet instant précis je n'en savais rien. Plissant les yeux, j'avais du mal à distinguer les traits de son visage à demi plongé dans l'ombre verte du feuillage, sur lequel se jouaient des taches de lumière tressautant comme des lucioles. Puis, il avait mis un genou en terre et m'avait dit d'un trait, presque sans faire de pause entre les mots : « Eleanor, je-voudrais-que-vous-soyez-ma-femme. » Cela n'était pas drôle, bien sûr, mais j'avais tout de même failli éclater de rire, puis aussi vite fondre en sanglots, bien que ça n'ait pas été triste non plus. J'avais tout à coup du mal à déglutir, et je sentais aux

tempes une pulsation lancinante. La tête de Michael semblait énorme, tout près de ma poitrine, et j'avais dit oui parce qu'il me semblait que c'était le seul moyen pour qu'il se relève, parce que sans doute j'allais m'évanouir si nous restions une minute de plus immobiles dans la chaleur, et parce qu'il n'y avait rien d'autre à dire. Il m'avait embrassée très vite sur la joue, au coin des lèvres, et s'était éloigné, le visage empourpré, les mains dans les poches.

Il était bel homme, je le savais ; châtain, grand et élancé, il possédait des traits fermes, avait un nez droit, des lèvres minces. Et je me suis rendu compte tout à coup, alors que le curé officiait, tandis que je contemplais la large demi-lune des chaussures vernies à côté du bout pointu de mes bottines fauves, que j'ignorais encore de quelle couleur étaient les yeux de mon mari.

Dans ma main droite, je serrais machinalement les contours arrondis de la médaille de sainte Véronique. Quand j'ai enfin ouvert les doigts, une fois les alliances échangées, le profil de la sainte était gravé dans ma paume.

Sitôt la cérémonie finie, Michael et moi sommes partis en boghei pour la plantation Arlington, silencieux et bringuebalants. Un cahot a failli nous projeter l'un sur l'autre, et j'ai eu le réflexe de m'excuser poliment, comme si j'avais heurté par mégarde un étranger dans la rue. Le trajet a dû durer plus de deux heures, suffisamment longtemps pour que j'aie l'impression de changer de pays.

Je garde peu de souvenirs du repas de mes nocés. La vue de la chair rose de la viande d'agneau me soulevait le cœur ; je me suis forcée à avaler quelques bouchées d'un gâteau des anges qui m'a paru pâteux, et je me suis laissée aller à siffler deux coupes d'un vin rouge capiteux qui m'avait fait terriblement envie quand j'en avais vu étinceler la robe rubis dans les verres de cristal, mais qui m'a donné mal à la tête presque aussitôt que j'y eus trempé les lèvres.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, écoutant à côté de moi la respiration et les faibles ronflements, guettant le mouvement de cet homme que je ne connais pas et dont désormais on s'attend à ce que je partage la couche. Quant à lui, il s'est rapidement endormi après avoir accompli ce que j'ai reconnu comme son devoir d'époux, sacré et dicté par Dieu, si j'en crois les instructions de maman, auquel je devais me soumettre avec obéissance. Quelque confuses qu'aient été ses explications, la réalité était plus troublante encore. Mais Michael paraissait assez sûr de ce qu'il faisait, à quoi il a par ailleurs semblé prendre un certain plaisir, et du reste cela a duré si peu longtemps que je ne m'y suis pas objectée mais suis restée immobile, comme pétrifiée.

Le lendemain matin, j'étais un peu endolorie, mais surtout fatiguée par la nuit sans sommeil. Mrs. Arlington est venue de bon matin toquer à ma porte et, ouvrant les yeux, je me suis rendu compte que Michael était déjà levé

et parti. Elle a voulu emporter les draps mais, gênée en constatant qu'ils étaient souillés, je l'ai assurée que je me chargerais moi-même de les faire laver. Elle a refusé et j'ai dû la laisser arracher du lit les draps blancs sur lesquels se voyaient des taches rouges. Mortifiée, je n'osais pas la regarder, mais, quand j'ai enfin trouvé le courage de lever les yeux, j'ai vu qu'elle ne semblait ni dégoûtée ni irritée, mais qu'elle avait l'air satisfait.

Ainsi a commencé le premier jour de ma vie de femme mariée.

La plantation Arlington figurait encore parmi les plus prospères de la paroisse. Ses deux cents acres continuaient de produire des ballots du meilleur coton, expédié par des moyens de plus en plus compliqués à un acheteur demeuré fidèle, en plus d'une bonne quantité de tabac et des fruits, légumes, céréales, fèves et haricots nécessaires à l'alimentation des ouvriers. On y comptait une demi-douzaine de ruches d'où l'on tirait, à l'automne, des rayons dégoulinants de miel doré, un moulin à farine, des écuries où les chevaux disparus aux premiers temps de la guerre avaient été remplacés par trois mules au regard doux, une étable abritant deux vaches laitières et un bœuf qui servait aux travaux de la ferme, et quelques autres bâtiments de moindre importance disséminés sur la propriété, parmi lesquels une serre abandonnée dont la moitié des carreaux étaient brisés.

La maison, qu'à des miles à la ronde on n'appelait que la Grande Maison, était une vaste construction en bois de deux étages, aux volets noirs, au bout d'une allée d'ormes majestueux, et dont les volumes, même baignés par le soleil de la Louisiane, dégageaient une certaine austérité. Par chance ou grâce à des appuis politiques divers et influents, elle n'avait guère souffert au cours des premières années des conflits, et se dressait toujours en 1864, blanche et droite, intacte, aussi

impeccable qu'elle l'avait été cinq ans plus tôt, au milieu de ses champs.

La première matinée d'Eleanor fut consacrée à passer la demeure en revue en compagnie de sa belle-mère. Celle-ci commença par lui montrer, dans l'imposant buffet de la salle à manger, le service des « grandes occasions », dont elle comprit qu'il avait servi la dernière fois lors de la visite de la mère de Mrs. Arlington, décédée depuis — paix à son âme —, et que l'on consentirait peut-être à sortir si l'on recevait à dîner le gouverneur de l'État ou Mr. Davis, président des États confédérés d'Amérique. Quant à Abe Lincoln, elle n'eut pas besoin de poser la question ; connaissant les allégeances de la famille, elle se doutait que le président de l'Union devrait manger à la cuisine en compagnie des serviteurs, voire à l'étable, s'il lui prenait la fantaisie d'arrêter par la Grande Maison à l'heure du repas. Voulant bien faire et montrer qu'elle avait retenu ce qu'on lui avait expliqué, Eleanor reprit, d'une voix qu'elle voulait sérieuse et efficace, en désignant les assiettes de porcelaine blanche bordées d'or sagement alignées derrière le verre comme des soldats au garde-à-vous : « Très bien. C'est donc le service du dimanche. »

Mrs. Arlington la regarda froidement, eut un imperceptible mouvement du menton, puis répondit d'un ton sec :

« Si j'avais voulu dire que c'était le service du dimanche, ma fille, c'est ce que j'aurais dit.

T'imagines-tu par hasard que j'ai besoin de toi pour m'apprendre les jours de la semaine ou les règles de l'étiquette ? Ne présume jamais de ce que je veux dire, contente-toi de ce que je dis. Ce sera toujours bien assez. »

Puis, d'une voix quelque peu radoucie :

« Voici le service du dimanche. »

En prononçant ces paroles, elle avait ouvert les lourds battants de bois d'un deuxième meuble, plus bas, dans lequel étaient empilés des assiettes de trois tailles différentes, des bols, des plats à consommé, des tasses, des soucoupes. Aux yeux d'Eleanor, ce service était en tout point semblable au premier, à part le liséré, qui était d'argent plutôt que d'or. Les boîtes à ustensiles où l'on rangeait autrefois l'argenterie étaient vides, mais Mrs. Arlington les avait gardées, certaine qu'elle les remplirait à nouveau bientôt.

« Les couverts de tous les jours sont près de la cuisine, poursuivait-elle en se dirigeant à grandes enjambées, sa bru sur ses talons, vers l'arrière de la maison. C'est plus commode pour le service. »

Les deux Noires qui se trouvaient dans la pièce à leur arrivée, assises à la grande table en train d'écosser des pois, se levèrent d'un bond et firent une petite révérence. D'un geste de la tête, Mrs. Arlington leur indiqua de se rasseoir. Puis elle sortit d'une armoire une assiette de porcelaine moins fine, ornée de petites roses au milieu de fleurs vertes, où elles ressemblaient à des fraises écrasées au milieu d'insectes écrasés.

Ce n'est qu'après lui avoir dûment présenté vaisselle et verrerie qu'elle s'avisa de nommer à Eleanor les deux servantes, qui y allèrent d'une nouvelle révérence silencieuse. La plus âgée, Millie, potelée, aux joues rondes comme des pommes, portait un foulard jaune noué sur ses cheveux crépus. La plus jeune, Mary, devait avoir le même âge qu'Eleanor tout au plus. Elle avait de grands yeux fendus en amande, vert d'eau, de hautes pommettes et des lèvres pleines. Eleanor lui fit un sourire, qu'elle lui rendit ; il lui manquait les deux dents du devant.



C'est Mary qui guida Ève jusqu'à la chambre qu'elle partagerait avec Millie, une pièce exiguë et étouffante, sous les combles, avec pour toute ouverture une petite lucarne pointue. Il s'y trouvait deux lits en métal recouverts de courtépointes de coton aux couleurs délavées, chacun flanqué d'une table de chevet en bois blanc. Au pied de chacun des lits, un coffre cerclé de métal était posé sur un tapis tissé fait de retailles de tissu bigarrées. Face aux lits, deux chaises et deux pots de chambre complétaient l'ameublement. Les murs blanchis à la chaux s'écaillaient par endroits, laissant voir une couche grisâtre. Ève posa son bagage sur le lit près de la fenêtre et redescendit à la cuisine ainsi qu'on lui avait dit de le faire.

Quand elle remonta, le soir, portant une bougie dont la lueur projetait sur les murs son image tremblante et agrandie, elle découvrit

que ses affaires avaient été déplacées sur le lit près de la porte. Millie était allongée sur l'autre.

« Ça, c'est mon lit », dit-elle sans regarder Ève. Puis, se levant, elle traça du bout du pied, au milieu de la pièce, entre les deux couches, une ligne imaginaire.

« Ça, c'est ma moitié de la chambre, continua-t-elle avec un mouvement en direction de la fenêtre. Et ça, c'est ta moitié. » Elle montrait la porte. Ève était trop fatiguée pour répondre. Elle se déshabilla et rangea ses affaires dans le coffre au pied de son lit. Il régnait dans la pièce une chaleur d'étuve, et elle alla à la fenêtre, qu'elle voulut ouvrir pour laisser entrer l'air de la nuit. Millie l'en empêcha.

« Ma moitié, dit-elle en montrant le sol où elle avait tracé l'invisible frontière.

— Mais..., commença Ève.

— Ma moitié », répéta-t-elle d'un ton sans appel, et Ève s'allongea sur son lit, suant, en se demandant pourquoi elles devaient partager une chambre alors que plus de la moitié des pièces du troisième étage étaient vides derrière leurs portes closes. Peut-être Mrs. Arlington s'imaginait-elle ainsi qu'elles se surveilleraient mutuellement. Peut-être voulait-elle simplement qu'elles n'oublient jamais, fût-ce dans leur sommeil, qu'elles n'étaient pas ici chez elles.

Quand Millie se réveilla à l'aube, agrippa son pot de chambre et se dirigea vers la porte, elle trébucha au milieu de la pièce, en

renversant le contenu par terre. Une ficelle avait été tendue de la table de chevet à l'une des chaises, à l'endroit même où Millie avait tracé sa frontière la veille.

« Ma moitié », dit simplement Ève, souriant, en désignant la porte.

Les cabanes où logeaient les ouvriers étaient situées à l'extrémité ouest de la propriété, hors de vue de la Grande Maison. La plantation ne comptait pas d'esclaves, mais employait une vingtaine d'hommes et de femmes de couleur qui recevaient chaque mois un salaire ne suffisant pas tout à fait à couvrir les frais de logement et le coût des rares denrées — farine, thé, café — qu'on leur revendait avec profit après les avoir achetées au magasin du village. La plupart, loin de s'enrichir, voyaient chaque semaine grandir la dette qu'ils avaient contractée des années plus tôt auprès de feu Mr. Arlington sans espoir de jamais parvenir à l'éponger. Mais enfin, ils étaient libres. Eleanor n'avait aperçu ces travailleurs qu'au passage, minces silhouettes occupées à semer, à cueillir, ou bien agenouillées près du *cotton gin*, mais les masures noires et carrées d'où s'élevait parfois un filet de fumée avaient piqué sa curiosité et, un matin, elle entraîna Ève à sa suite afin d'y aller voir de plus près.

C'étaient des cabanes en rondins toutes semblables. Entre les billots de bois, on avait déposé en guise de mortier des poignées de boue d'où jaillissaient des touffes d'herbe

sèche semblables à des épis de cheveux. Les masures étaient plantées de part et d'autre d'un chemin de terre bordé, d'un côté, d'une sorte de grossier caniveau d'où s'élevait une odeur si nauséabonde que, même en pressant son mouchoir sur son nez, Eleanor en eut un haut-le-cœur. Elle leva lentement le loquet de la première maison ; la puanteur lui parut, si c'était possible, encore pire qu'à l'extérieur. Éblouie par le soleil qu'elle venait de quitter, elle ne vit d'abord rien qu'une pièce plongée dans l'ombre, puis les détails s'en révélèrent peu à peu. Des paillasses étaient posées par terre, où s'amoncelaient quelques couvertures. Dans le coin opposé, une table et deux chaises, un baril debout faisant office de troisième siège. Là s'arrêtait l'ameublement. Quelques ballots laissés çà et là pouvaient contenir des vêtements ou Dieu sait quoi. Au plafond étaient suspendues une lanterne et une poêle à frire en fonte noire qui ressemblait à un soleil aveugle autour duquel bourdonnaient les mouches.

Et puis elle aperçut les murs où se déployait une mosaïque d'images de toutes les tailles, la plupart tirées de journaux, certaines se chevauchant, d'autres se répétant deux, trois, quatre fois, juxtaposées, enchevêtrées, comme autant de fenêtres donnant sur l'intérieur et dont chacune aurait permis d'embrasser un pan différent de ce monde singulier, ou bien une même fenêtre qui aurait donné chaque fois sur un monde nouveau.

D'étonnement, Eleanor poussa un cri.

Un autre cri de surprise lui répondit, qui venait de sous l'un des tas de couvertures.

Une vieille femme se redressa, émergeant lentement des draps chiffonnés, pour les regarder d'un air plein de méfiance. Elle avait la peau si tirée sur les os saillants de son visage qu'on aurait dit un crâne recouvert d'un voile sombre. Bredouillant de vagues excuses, Eleanor recula vers la porte, trébucha, fut rattrapée par Ève, qui la tira dehors.

Elles marchèrent en silence vers la maison pendant un instant, puis Eleanor dit, d'une voix qui tremblait un peu : « Je ne savais pas. »

Et bien qu'elle n'ait pas su dire exactement de quoi Eleanor voulait parler, même si elle était presque sûre qu'elle l'ignorait elle-même, Ève avait la certitude qu'elle ne pouvait que mentir.



Le second dimanche suivant l'arrivée à la Grande Maison, Eleanor enfila sa robe de basin rose, se coiffa d'un coquet chapeau en paille orné d'un ruban pervenche et se prépara à accompagner son mari et sa belle-mère à l'église.

Apercevant Ève qui sortait de la maison en portant un panier de lessive, Mrs. Arlington murmura quelques mots à l'oreille de son fils, qui répéta à Eleanor : « Il y a chez les Winter une sorte de chapelle pour les gens de couleur. Millie lui montrera le chemin. » Occupée à ajuster ses gants neufs qui avaient une perle pour fermoir, Eleanor hocha distraitement la tête.

La manière du père Morgan différait assez largement de celle du père Blake, auquel Eleanor était habituée, lequel livrait d'une voix placide des homélies où il était toujours beaucoup question d'anges et de vertus. Dans le sermon de ce matin-là, Eleanor entendit résonner l'appel du clairon et le tambour du champ de bataille. Après avoir fustigé Lincoln et sa bande, par la faute de qui le pays s'était déchiré et menaçait de ne jamais guérir, le père Morgan enchaîna tout naturellement sur le grand dessein de Dieu qui avait fait certaines créatures seulement à Son image.

« Il ne viendrait à l'esprit de personne, tonnait-il, de vouloir accorder des droits aux vaches que nous élevons, ou aux chevaux que nous montons. Or nul ne saurait nier que les vaches, qui nous donnent leur lait et leur viande, soient utiles, et certes les chevaux sont fidèles et durs à l'ouvrage. Mais ils n'appartiennent pas uniquement à une *classe* différente, ils sont d'une autre *race*. Qu'ont besoin les poules, les canards et les oies d'une âme ? Ont-ils en tête de se mettre en quête du bonheur ? Non, ce serait absurde. Pareillement, l'esclave a été mis sur cette terre pour servir, afin que ce pays qui est le nôtre, et qu'on veut dénaturer et nous enlever, accomplisse son destin. Là est le dessein de l'esclave, tandis que le nôtre est de lui commander. Nos ancêtres arrivés ici à la recherche d'une terre de liberté ont défriché le sol de leurs mains, planté les champs, bâti les villes, enduré les sécheresses, les disettes, ils ont fait ce pays à l'image du royaume de notre Père dans les cieux, et l'on prétend aujourd'hui nous arracher à nous, leurs enfants, ce qu'ils ont gagné

à force de travail, nous dépouiller de nos droits? Honte. Il faut continuer de vous battre!» Il postillonnait en parlant, et ces petites gouttes de salive épaisse sortant de sa bouche semblaient autant de projectiles destinés à l'ennemi.

Dans l'assemblée, on hochait la tête en signe d'approbation. Une bonne partie des membres de l'assistance n'étaient guère riches, cela se voyait aux vêtements impeccablement lavés et repassés mais rapiécés aux coudes et aux genoux, aux robes des femmes qui n'étaient pas de la dernière mode, aux pieds nus des enfants. Ceux-ci, nombreux, avaient les cheveux blonds et raides, la mine morose. Les quelques rares hommes avaient tous l'air à la fois abattus et défiants. Non loin d'Eleanor, un jeune garçon avait replié la manche droite de sa chemise au coude, et fixé le bout de tissu pendant à l'aide d'une agrafe. Un autre à peine plus vieux à qui il manquait un pied était entré en s'appuyant sur deux béquilles en bois qui faisaient sur le sol un claquement d'os.

La pauvreté se lisait dans les cous, rouges comme s'ils avaient été longuement frottés au savon noir ; la majorité de ces gens passaient leurs journées en plein soleil, tête baissée vers la terre, à semer, herser et bêcher, puis à récolter les maigres fruits de leur labeur. De savoir qu'à tout le moins ils avaient une âme semblait les rasséréner. Les femmes entortillaient entre leurs mains calleuses les grains du chapelet tandis qu'Eleanor réfléchissait qu'il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle pût être sur terre pour se mettre en quête du bonheur.

Quant à Ève, plutôt que de rentrer à la maison ou de se presser de trouver la chapelle des Winter, elle passa la matinée seule, allongée à l'ombre d'un saule dans un petit vallon qu'elle avait découvert, non loin de la limite sud du domaine, et où coulait un ruisseau dont les eaux cristallines tintaient comme des clochettes.

Quelques-uns des ouvriers gardaient des poules dont les œufs agrémentaient leur ordinaire constitué de bouillie de maïs et de courge cuite sous la braise. Les plus fortunés possédaient en outre un ou deux coqs dont ils louaient les services en échange d'une partie de la production des pondeuses, qu'ils allaient vendre au marché. Ces oiseaux étaient pour la plupart malingres, mal nourris et osseux. Le plumage clairsemé et l'œil éteint, ils se déplaçaient à pas d'automates entre les cabanes, picorant fébrilement le sol, avalant de temps en temps, presque par hasard, un vermisseau distrait, gobant la moitié du temps des cailloux qu'ils recrachaient avec dédain. Leurs pattes jaunes laissaient dans le sable des traces en forme de fourche. On les entendait à toute heure du jour et de la nuit pousser des cocoricos enroués.

Quelques jours après son arrivée, Eleanor s'en était étonnée, faisant remarquer à Ève : « N'est-ce pas curieux ? Chez nous, le coq chantait tous les matins, avant l'aube, pour annoncer le lever du soleil, et puis on ne l'entendait plus avant le lendemain. »

Ève avait haussé les épaules. Eleanor avait fini par conclure que les bêtes se relançaient l'une l'autre et qu'il suffisait que l'un des oiseaux ouvre le bec pour que les autres immédiatement l'imitent, par désir d'unir leurs voix ou par volonté de ne point se laisser éclipser, qui sait, et ainsi les coqs sonnaient chaque heure de la journée comme ailleurs

les cloches annoncent l'angélus, les laudes et les vêpres.

Certains des oiseaux cependant étaient gardés à l'écart, dans des enclos de broche où ils tournaient en rond à longueur de journée, battant des ailes et gonflant le jabot quand on s'approchait d'eux. Ceux-là ne chantaient pas pour rien ; en vérité, on aurait pu les croire muets.

Ils ne l'étaient pas, ainsi que le découvrit par hasard Ève, un après-midi, tandis qu'elle allait récupérer un drap laissé sur la corde à linge. Près des cabanes, des hommes s'étaient rassemblés. Elle s'approcha prudemment sans que quiconque lui prête attention. Au milieu d'un cercle tracé dans le sable, on déposa un oiseau efflanqué et ébouriffé, qui n'en était manifestement pas à son premier combat. Sur le jabot, sur ses flancs maigres, sur ses ailes, des plaques de chair à vif apparaissaient entre les plumes clairsemées dont plusieurs étaient coupées ou pliées à angle droit, ce qui donnait presque au coq vivant l'air d'une coiffe indienne. Son plumage était de ce noir de goudron qui, au soleil, renvoie des reflets de toutes les couleurs, aussi l'oiseau maigrelet dans son nuage de poussière projetait-il des éclats de turquoise, d'émeraude et de grenat. Il avait le crâne recouvert d'une sorte de capuchon de jute semblable aux sacs qu'on passait sur la tête des épouvantails ou des condamnés à mort. Ève ne put s'empêcher de se demander qui avait confectionné ce bonnet minuscule, s'il s'agissait du même homme qui,

après avoir déposé l'oiseau, s'efforçait maintenant de l'exciter en frappant dans ses mains et en poussant des hululements stridents, ou si quelqu'un d'autre s'était assis un jour, avec à la main une aiguille et la grossière étoffe, comme elle-même cousait à la nuit tombée.

On déposa un second coq à l'intérieur du cercle et, au premier regard, Ève reconnut l'orgueil de la basse-cour, un oiseau bien en chair qui fit le tour de l'enceinte d'un pas sec et digne, comme pour permettre à chacun d'admirer ses plumes rousses et fournies, sa crête écarlate, ses ailes joliment ourlées de blanc, son jabot gonflé. Le coq semblait se nourrir des cris de la foule et se rengorger davantage chaque fois que quelqu'un tapait dans les mains. Après avoir jeté un bref coup d'œil au coquelet noir toujours aveuglé par son capuchon, il entreprit de gratter le sol où il avait aperçu un scarabée, mouvement qui permettait aux spectateurs de constater la puissance de sa cuisse.

L'homme qui avait posé le coq noir dans l'arène lui retira sa capuche d'un coup sec, du geste du magicien qui révèle tout à coup un lapin là où il n'y avait quelques secondes plus tôt qu'un tas de mouchoirs. Apparut une tête presque glabre, au cuir noirâtre, où brillait un seul œil, rond comme une bille, surmontée d'une crête violacée semblable à un morceau de chair arraché à une charogne. Le bec était presque décoloré, pointu, percé de narines minuscules et noires. L'animal aperçut immédiatement le coq gras, il déploya ses courtes ailes, se dressa sur ses ergots et fonça vers son rival occupé à se mirer dans une flaque d'eau.

Plumes noires et plumes rousses s'emmêlèrent dans un nuage de poussière tandis que les hommes et les quelques femmes rassemblés en cercle se poussaient du coude pour ne rien rater du spectacle. Il montait de la mêlée des cris stridents. Le coq noir, mieux rompu aux combats, avait l'avantage, cela était certain, mais l'autre se défendait avec une vigueur étonnante, distribuant coups de bec et griffures à son assaillant plus petit mais plus agile. Pendant un moment, on aurait dit que les deux combattants étaient de force presque égale, puis le coq roux, semblant avoir d'un coup épuisé toutes ses forces, parut se dégonfler comme une baudruche et n'être plus qu'un paquet de plumes que l'autre continuait de picorer furieusement. Des billets changèrent de main. Mise en joie, la petite foule applaudissait à tout rompre ce coq malingre qui avait eu raison de l'oiseau soigné et engraisé par le maître.

Au milieu de l'excitation, personne ne vit s'approcher le contremaître, un homme du nom de Richardson, apparu de nulle part, son fouet à la main, qu'il fit claquer pour éclaircir le cercle des spectateurs et avancer jusqu'à l'arène où reposait le vaincu, couché sur le côté, haletant dans une flaque de sang, tandis que le vainqueur, portant quelques plaies mais toujours debout, faisait le tour en toisant les spectateurs d'un air de défi. Bientôt on n'entendit plus que le souffle du vent et la respiration pantelante de l'oiseau mourant.

Richardson se pencha auprès du coq roux, qui sembla le reconnaître. Il souleva la tête de l'oiseau puis la laissa retomber dans le sable

et, d'un mouvement sec, écrasa du talon le crâne qui céda dans un craquement. Puis il étira le bras et saisit par le cou le coq noir, lequel battit inutilement des ailes pour échapper à sa poigne, il le tint au sol et lui broya pareillement la tête sous son pied, en regardant autour de lui. L'oiseau continua de battre des ailes pendant de longues secondes, comme s'il avait tenté une dernière fois de s'envoler, puis il cessa de bouger, et Richardson repartit sans rien dire tandis que dans le ciel, mystérieusement alertés, des urubus décrivaient de larges cercles autour des deux petits cadavres.

L'homme à qui appartenait le coq noir sortit de sa chemise un couteau, ouvrit d'un geste précis la poitrine de l'oiseau et en extirpa le minuscule cœur violet. Les spectateurs se dispersaient, déçus et comme gênés. Des chiens attirés par l'odeur du sang s'approchèrent, mine de rien, attendant que les hommes leur cèdent la place. Ève resta un long moment immobile, presque malgré elle, fascinée par le petit capuchon confectionné exprès pour s'ajuster parfaitement sur la tête de l'oiseau gisant, ensanglanté, et dont le plumage chatoyant, couvert de poussière, n'était désormais plus que grisâtre sous le soleil déclinant.

Vous l'ai-je dit ? Une partie du coude du grand fleuve où était situé Gee's Bend n'existe plus. Vue du ciel, la mince veine d'eau semble avoir éclaté et s'être vidée de son sang. La flaque ainsi formée est le réservoir William Dannelly, étendue d'eau parfaitement lisse, telle une plaque d'étain, où les familles viennent pêcher la fin de semaine.

Si la plantation Arlington n'est plus, il en est quelques autres — Panola, Belle View, Kilarney et Angola — qui ont survécu, sous une forme à la fois différente et étrangement semblable. Elles accueillent aujourd'hui le plus grand pénitencier des États-Unis, auquel on a donné le nom du pays d'où venaient les esclaves, ceux-là même dont les descendants continuent de travailler aux champs pour un salaire de trois cents l'heure, rentrant au coucher du soleil derrière les barbelés de la prison d'Angola. Venez, ce n'est pas loin, une heure à peine à vol d'oiseau.

Dans les sillons de chaque côté de la route en terre rousse, les hommes s'échinent, voûtés sous le soleil, la sueur coulant en ruisseaux sur leur peau noire. De temps en temps, l'un d'eux relève la tête, renifle avec étonnement un parfum de roses qui flotte dans l'air. Postés à intervalles réguliers, des Blancs dans l'ombre de leurs chapeaux s'assurent que personne ne tente de s'enfuir.

Est-ce l'an de grâce 1864 ou l'année 2011 de notre ère ? Qui saurait le dire.

Un prisonnier se réveille, au matin du dernier jour de sa vie, lève les yeux vers les barreaux qui découpent le ciel dans la minuscule fenêtre et constate que le temps est gris. Il en éprouve un coup au cœur comme il ne croyait plus jamais devoir en ressentir : il ne verra plus le soleil.

Quand il a été condamné à mort il y a vingt-trois ans par douze de ses pairs, c'est parce qu'il ne subsistait dans l'esprit de ces jurés — n° 1 : quarante-trois ans, infirmière célibataire inquiète de sa mère avec qui elle habite et qui ces derniers temps s'est mise non seulement à oublier des choses (ses clefs, où ranger le beurre, le courrier) mais à se perdre en tentant de rentrer à la maison ; n° 2 : trente et un ans, fiancé, camionneur, qui se demande pendant l'exposition de la preuve s'il aura encore son travail une fois qu'ils auront rendu leur verdict ; n° 3 : soixante-huit ans, veuf, qui a du mal à entendre mais refuse de porter un appareil auditif, et qui a donc pris l'habitude de hocher la tête d'un air pénétré dès qu'on parle dans sa direction ; n° 4 : trente-quatre ans, mariée et mère de trois enfants qu'elle a laissés avec leur père, lequel travaille de nuit dans un entrepôt de viande (le plus jeune a des problèmes à l'école tandis que l'aînée depuis quelques semaines se referme sur elle-même) ; n° 5 : soixante-deux ans, femme au foyer presque heureuse à la perspective de quitter quelque temps son

quartier depuis peu envahi par des immigrants dont elle ne comprend pas la langue et n'approuve pas la couleur ; n° 6 : quarante-sept ans, célibataire autrefois enseignante au primaire et qui maintenant qu'elle reçoit une pension d'invalidité passe ses journées à regarder des soap-opéras et ses soirées à absorber des séries judiciaires (elle est ravie de se retrouver en quelque sorte dans les coulisses de la chose et ne rate pas un des effets de manches des avocats, et en particulier du procureur de la Couronne, qui lui semble remarquablement imposant avec sa voix de baryton et son regard de braise) ; n° 7 : vingt-sept ans, chômeur qui, vivant depuis six mois dans le sous-sol de la maison de ses parents, accueille l'éventuel séjour à l'hôtel comme des vacances ; n° 8 : soixante ans, marié, comptable dans une société d'assurances, dont la fille aînée se marie le mois prochain et qui tient à avoir fini à temps pour pouvoir assister à la cérémonie, qui lui coûtera des dizaines de milliers de dollars ; n° 9 : quarante et un ans, devenue fleuriste après avoir travaillé comme ingénieure pendant près de quinze ans, vivant depuis quelques mois avec une pâtissière de dix ans sa cadette et qui, un matin quelques semaines plus tôt en prenant sa douche, a découvert sur son sein gauche, près de l'aiselle, une petite bosse dure qu'elle essaie d'oublier depuis mais à laquelle ses pensées ne cessent de revenir, surtout pendant les longs exposés de l'avocat de la défense, dont l'élocution lente la hérisse ; n° 10 : cinquante-neuf ans, chauffeur de taxi, immigrant reçu depuis quinze mois à peine, pour qui ce procès constitue le premier acte citoyen, puisqu'il

sert comme juré avant même d'avoir jamais pu voter ; n° 11 : trente-deux ans, mécanicien en aéronautique qui s'amuse, quand le temps s'étire, à deviner au son du moteur le modèle des avions qui survolent le palais de justice, lequel est en droite ligne avec la piste d'atterrissage principale de l'aéroport ; et n° 12 : trente-six ans, écrivain désargenté qui espère tirer de ce procès au moins la matière d'un nouveau roman —, il ne subsistait dans l'esprit de ces bonnes et honnêtes gens aucun doute *raisonnable*. Ah, j'oubliais : parmi ces jurés, un seul avait la peau noire. Lequel ? Cela n'a pas d'importance. Lui non plus n'avait pas de doute raisonnable.

Le crime, remarquez, aurait fort bien pu ne jamais être résolu.

Heureusement, il y avait un témoin.

Quand les policiers se présentèrent chez elle le lendemain du meurtre de sa voisine, Mrs. Geraldine Waterworth se fit un plaisir de leur raconter ce qu'elle avait vu, à savoir qu'un homme était sorti de la maison d'à côté vers les vingt et une heures. Il était vêtu d'un chandail rouge. Ou bleu. Elle n'avait pas bien vu son visage parce qu'elle n'avait pas ses lunettes, et aussi parce que, comme elle le formula avec un petit rire : « Ces gens-là, ils sont tous pareils », ajoutant : « On n'en avait pas dans le quartier avant, et il n'y avait pas tous ces crimes qu'on entend parler aujourd'hui. » Quand on lui eut expliqué que le suspect à vingt et une heures se trouvait encore au tra-

vail, elle avait eu tôt fait de se raviser : sans doute, c'était une heure plus tard, à vingt-deux heures, qu'elle avait vu l'homme se glisser par la porte. Il avait l'air, vous savez... méchant.

Cette précieuse dame avait accepté sur-le-champ quand on lui avait proposé de tenter d'identifier le coupable, pardon, le suspect, au poste de police. De l'autre côté de la vitre se trouvaient cinq hommes noirs — « Pouvez pas nier qu'ils se ressemblent tous », commenta-t-elle, heureuse de voir si vite les faits lui donner raison —, dont quatre étaient vêtus de tshirts blancs. Le cinquième portait un chandail rouge. En outre, il était le seul à être menotté. Le choix n'avait pas été difficile pour Mrs. Waterworth qui, ayant cette fois pris soin de chausser ses lunettes, était trop contente de pouvoir se montrer utile.

Bien sûr, trois des amis de l'accusé avaient prétendu que celui-ci était avec eux en train de boire une bière au bar du coin au moment du meurtre — ce que corrobora la serveuse du bar en question. Mais vous n'ignorez pas que ces gens-là se tiennent entre eux. Qui donc iriez-vous croire ?



Un garde est venu le voir la veille. Allongé sur sa couchette, le prisonnier n'a pas fait un geste quand le jeune geôlier est entré dans sa cellule. Il avait les yeux ouverts mais ne semblait rien regarder, ou alors, peut-être, au-delà du plafond où grésille le néon.

Martin, le jeune garde, s'est raclé la gorge, mal à l'aise.

« Alors, hum, es-tu prêt pour... demain? » a-t-il demandé aussi calmement qu'il en était capable.

Lentement, le condamné a tourné la tête vers lui, mais sans paraître le voir plus que le plafond, comme s'il était devenu aveugle. Il est resté longtemps sans rien dire puis, d'une voix où ne perçait ni colère, ni rancœur, ni même la moindre trace d'ironie, il a répondu :

« Ça change quelque chose? »

Décontenancé, Martin, gardien de prison depuis quelques mois seulement et qui à ce moment regrettait amèrement le jour où il avait décidé de répondre à cette petite annonce offrant un emploi bien rémunéré dans le domaine de la « sécurité », a soudain eu une conscience aiguë de l'atmosphère étouffante de la pièce, et de son propre corps : ses aisselles se sont couvertes de sueur, et ses mains lui semblaient tout à coup trop grandes et malcommodes, comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre. Il s'est de nouveau raclé la gorge et, se souvenant de la raison de sa présence, a sorti de sa chemise un bout de papier et un crayon de plomb. Puis, d'un ton qui rappelait celui de la serveuse du Friendly's où il avait l'habitude d'arrêter manger une assiette de poulet frit et boire une bière le vendredi soir, il a demandé : « Qu'est-ce que tu voudrais pour souper? »



« Qu'est-ce qu'il a demandé ? »

Martin a retiré sa casquette et s'est gratté le front, y laissant la marque rouge de son ongle.

« Une tasse de terre de Wakefield et un verre d'eau du Mississippi.

— Une tasse de terre. Pour son dernier repas. »

Ce n'étaient pas des questions ; le superviseur s'est borné à répéter, pour être sûr d'avoir bien compris. Puis il a haussé les épaules ; ce n'était pas la première fois qu'on lui présentait des requêtes étranges : un détenu avait déjà exigé cinquante Twinkies, un autre, trois livres de bacon de dos. Un jeune condamné à mort, des années plus tôt, avait demandé un papillon et, comme c'était lui qui possédait le moins d'ancienneté, l'homme qui était maintenant gardien-chef avait dû aller courir dans la cour armé d'un filet jusqu'à ce qu'il réussisse à attraper un malheureux insecte blanchâtre qui avait été apporté au prisonnier, voletant follement sous un verre retourné. L'homme avait soulevé le verre et le papillon était resté bien sagement où il était, ailes levées. On aurait dit que le prisonnier et l'insecte se dévisageaient, et puis doucement Simon Malory (c'était le nom du condamné à mort) avait effleuré les ailes duveteuses, qui avaient tressailli. Enfin, d'un geste vif, il les avait saisies entre le pouce et l'index, avait ouvert la bouche et avalé l'insecte tout rond.

Des heures plus tard, en voyant le corps sanglé parcouru de spasmes, la bouche s'ouvrir toute grande pour happer une dernière goulée d'air, malgré lui le garde s'était attendu à en voir ressortir le papillon, battant des ailes. Mais bien sûr cela n'était pas arrivé. La bouche s'était refermée : le papillon était mort, lui aussi.

« Qu'est-ce qu'ils demandent, d'habitude ? » s'est informé le jeune garde. Il cherchait à bien faire.

« De la crème glacée. Du poulet frit. Des pommes de terre en purée, a énuméré l'autre. Souvent de la pizza, et du homard, aussi. Ou bien un filet mignon.

— Je peux lui préparer un filet mignon sans problème. Le reste aussi. Je n'ai jamais fait cuire de homard, mais ça doit être comme une grosse écrevisse, non ? Qu'en penses-tu ? »

Le gardien-chef n'en pensait rien, si ce n'était qu'il commençait lui-même à avoir faim et que personne n'allait se fendre en quatre pour lui faire griller un steak ou bouillir des fruits de mer. Il est revenu à la charge : « Et puis, de la terre, ça ne doit pas être comestible. Ce serait trop bête qu'il s'empoisonne juste avant... Ou bien qu'il se tape une indigestion. »

À ces paroles, Martin a senti une inquiétude l'effleurer : il était déjà arrivé que l'on doive reporter une exécution parce que le prisonnier était blessé ou malade. Les raisons exactes de ces reports lui avaient toujours échappé, puisque, en toute logique, on aurait plutôt dû calculer qu'une partie du boulot

était faite, mais il n'a pas osé pas formuler la remarque.

« Pas de terre, a tranché le chef. Fais-lui préparer du poulet frit et une purée. S'il n'est pas content, tant pis.

— Et pour l'eau ?

— L'eau ?

— Il voulait un verre d'eau du Mississippi. »

L'homme a ricané, pris un verre qu'il a rempli à même le robinet de service.

« Tiens. D'où tu crois qu'elle vient, l'eau de la prison ? »



Quelques heures plus tard, alors que le condamné est toujours allongé, le prêtre entre. C'est un jeune à l'air doux, qui n'a pas au fond de l'œil cette étincelle tranchante qui fait que les autres aumôniers du pénitencier semblent toujours juger à l'aune d'une vérité toute-puissante qu'ils seraient les seuls à posséder.

« Aimeriez-vous prier, mon fils ? » demande-t-il, et c'est presque drôle de voir ce tout jeune homme aux joues roses et douces comme celles d'une femme appeler « mon fils » cet autre homme qui a presque deux fois son âge et le dépasse d'une tête. Ni l'un ni l'autre ne rit toutefois. Le soleil qui était resté caché toute la matinée sort à ce moment-là un rayon de derrière un nuage, et un éclair vient un

instant faire flamber la croix dorée embossée sur la bible que le père tient à la main.

« Si vous croyez que cela peut vous aider, mon père », répond simplement le prisonnier.

Ils se mettent tous deux à genoux sur le sol de ciment ; par terre, l'ombre du condamné à mort, couchée, remue à peine les lèvres.

Une modulation en turquoise, crème, kaki et brun-vert, couleurs de bayou sous le ciel, divisée en quatre cadrans. Se découpe dans chacun une croix centrale, turquoise dans ceux de gauche, crème dans le coin supérieur droit, mélange des deux couleurs dans le dernier, où la croix tend vers l'extérieur un unique bras pâle. Chacune de ces croix délimite à son tour quatre cadrans où, dans la moitié du bas, alternent les bandes horizontales kaki et brunes dont aucune n'est tout à fait droite. Les cadrans du haut obéissent à des règles plus complexes : ceux de l'extrême gauche sont faits de six bandes horizontales tandis que leurs voisins sont constitués de bandeaux verticaux. À gauche de ceux-ci, deux séries de lisières verticales, et deux séries imparfaites : dans le coin supérieur, à l'extrême gauche, il semble manquer une bande brune, qui a été remplacée par une kaki, laquelle forme, avec ses voisines, une masse unique dans la composition. Les lisières verticales du cadran voisin semblent quant à elles s'interrompre trop tôt, raison pour laquelle on y aurait cousu un long morceau de tissu couché. Tout au centre de la courtepointe, un carré beige qui semble arraché à l'une des croix dont il aurait pu former le centre. Et, en regardant bien, on découvre, dans le

cadran inférieur gauche, une unique bande grise. L'ensemble paraît avoir été assemblé presque au hasard, et pourtant l'on se dit que mille ans de travail ne suffiraient pas pour reproduire cette beauté irrégulière et absolue.

Si Eleanor avait cru que sa vie d'adulte commencerait une fois la maison de ses parents quittée, elle se trompait. Il était clair aux yeux de tous — domestiques, ouvriers, jusqu'à son mari — que la véritable maîtresse de maison demeurait Mrs. Arlington. La jeune épouse était traitée à moitié comme une enfant et à moitié comme une invitée, ce dont elle s'ouvrit un soir à Ève, tout en jouant avec un petit coffre à bijoux presque vide, s'amusant à entrebâiller puis à refermer le couvercle.

Le trousseau d'Eleanor était composé de peu de choses, Mrs. Arlington ayant pris soin de faire savoir aux McCoy que la demeure où elle s'apprêtait à accueillir leur fille était déjà parfaitement pourvue. Elle avait donc emporté avec elle une douzaine de mouchoirs brodés, sa garde-robe et quelques effets personnels : ses livres d'histoires préférés, un miroir à main et une brosse à cheveux en argent, et ce petit coffre où elle rangeait, outre les rares colifichets qu'elle possédait, une déclaration d'amour anonyme qu'elle avait un jour trouvée sous son banc à l'église et qu'elle relisait de temps à autre avec une sorte de nostalgie et un mélange d'orgueil et de honte, la missive étant semée de grossières fautes d'orthographe.

« Il me semble que je suis ici en visite, comme si on me tolérait mais que je n'étais pas chez moi », dit-elle d'un ton impatient en claquant le rabat, qu'elle remonta aussitôt pour le faire basculer sur ses minces pentures.

Ève ne répondit pas. Elle n'avait jamais eu d'autre impression que celle-là. Eleanor referma à nouveau le couvercle, et le claquement se confondit avec le craquement d'une latte, de l'autre côté de la porte de la chambre laissée entrouverte. Elle rouvrit le coffret, du reste pratiquement vide, car elle possédait peu de bijoux hormis l'alliance que Michael lui avait passée au doigt : une paire de boucles d'oreilles à pinces ornées de petites perles, un camée, et la médaille de sainte Véronique qu'elle y rangeait aussi, bien qu'il ne s'agît pas à proprement parler d'un bijou. Si elle se plaisait à regarder luire au soleil la surface doucement irisée des perles, cette médaille la mettait mal à l'aise ; il lui semblait que la sainte au long visage et aux yeux douloureux pouvait sonder son cœur et qu'elle posait sur elle un jugement défavorable. Par défi, Eleanor avait soin de la ranger face vers le bas sur la lettre illicite et bourrée de fautes.

« Ainsi donc, ma fille, lui demanda le lendemain après-midi Mrs. Arlington — et Eleanor eut à ce moment-là la certitude qu'aucune des conversations qui se tenaient dans la maison n'échappait à sa belle-mère —, tu as l'impression d'être une invitée ici ? »

Elle baissa les yeux sans oser répondre. Mrs. Arlington s'assit sur une causeuse et, du geste, invita sa bru à faire de même. Elle y prit place gauchement, raide comme une tringle à rideaux, ayant plus que jamais l'impression d'être en visite. Les deux femmes étaient côte à côte, chacune les mains croisées sur les

genoux, et Mrs. Arlington reprit la parole en regardant droit devant elle, de sorte qu'elle semblait s'adresser à une sorte de juge invisible qui aurait siégé devant le mur blanc du salon :

« Ma fille, continua-t-elle, le marchand de drap est passé ce matin, n'est-ce pas? »

Surprise, Eleanor tourna la tête vers sa belle-mère, qui continuait de fixer le mur aveugle.

« Oui, c'est exact.

— Et tu lui as payé ces huit verges de toile grise que je lui avais commandées, n'est-ce pas?

— En effet. »

La pendule battait la mesure à petits coups réguliers, comme une règle qu'on aurait fait claquer sur un pupitre. Eleanor s'exprimait d'une voix prudente, flairant le piège sans savoir où il s'ouvrirait. Avait-elle par mégarde accepté un tissu de la mauvaise couleur? L'étoffe présentait-elle un défaut? Avait-elle payé trop cher? Elle se reprit : « En fait, je ne les lui ai pas payées, pas exactement, mais je lui ai signé une reconnaissance de dette. »

Mrs. Arlington plongea la main dans la poche de sa jupe pour en sortir le document.

« C'est bien ce papier que tu as signé, ma fille? »

Eleanor aurait voulu qu'elle cesse de l'appeler « ma fille », les deux mots résonnant chaque fois comme une sorte de condamnation.

Elle examina la feuille attentivement avant de répondre :

« Oui, c'est bien celui-là.

— Et peux-tu me lire ce qui y est écrit ? »

Résignée, elle entreprit de lire à voix haute :

« Huit verges de...

— Non non non, l'interrompit Mrs. Arlington. Plus bas. »

Eleanor scruta le document, leva les yeux en signe d'incompréhension : plus bas, il n'y avait rien. Que sa signature, une série de lettres rondes, attachées, légèrement penchées vers la gauche. D'un mouvement du menton, sa belle-mère l'encouragea.

« Eleanor Arlington », murmura-t-elle.

L'autre se redressa, satisfaite.

« Eleanor *Arlington*, répéta-t-elle. Ma fille, tu n'es pas une invitée ici, mais cette maison ne t'appartient pas. C'est toi qui es à elle. Ne t'avise jamais de l'oublier. »

Elle replia la feuille et se leva sans un regard pour sa belle-fille. Sur le mur, dans leur cadre doré, les ancêtres en leur vieil âge se taisaient.



Un matin, en sortant de sa chambre, Ève remarqua que la porte de la pièce tout au bout du corridor était entrouverte. Elle s'y rendit sur la pointe des pieds, regarda par l'embrasure, vérifiant qu'il n'y avait personne, puis

poussa le battant. La grande chambre était plongée dans la pénombre à cause des volets fermés, mais elle devinait qu'il devait y faire plus frais que dans le cagibi qu'elle partageait avec Millie, puisque des lucarnes perçaient le toit sur deux côtés. La pièce, meublée simplement — un lit en bois roux de cerisier, aux ornements discrètes, une commode et un semainier de même facture, dont les poignées dorées luisaient faiblement —, semblait entretenue mais déserte. Nulle trace de poussière sur les meubles, pas une toile d'araignée aux volets, et pourtant il était évident en mettant le pied dans la pièce que personne n'avait dormi dans ces draps depuis longtemps. Au mur, une marine de grande taille montrant un voilier dans la tempête et une peinture plus petite où l'on voyait trois jeunes garçons, l'air figé, entourant un guéridon où était posée une fougère à l'air aussi pétrifié qu'eux. Tous trois étaient vêtus d'un même costume blanc et semblaient avoir la même chevelure dorée. L'aîné, qui pouvait avoir une dizaine d'années, se tenait sur la gauche, une expression sérieuse sur ses traits d'enfant, comme s'il était responsable des deux autres, et peut-être aussi de la plante verte. Une ombre de sourire flottait sous les joues roses des deux cadets. Malgré l'étrange composition, une sorte de grâce se dégageait de l'ensemble, et l'on avait l'impression que la personnalité de chacun transpirait à travers les coups de pinceaux, si légers qu'ils étaient presque imperceptibles. Le plus grand paraissait non seulement sérieux, mais rêveur et doux, tandis que le benjamin, à droite, affichait un air espiègle. Quant à celui du milieu, son visage était plus

difficile à déchiffrer, et semblait présenter un amalgame des deux autres. Celui-là avait quelque chose de fascinant, et de familier.

Ève fit quelques pas encore. Il régnait dans la chambre un curieux silence, comme si les bruits arrivaient du dehors non seulement assourdis, mais ralentis. Quant aux sons de la maisonnée, il n'en parvenait rien, alors que de sa chambrette à elle on entendait claquer les portes des armoires du rez-de-chaussée et grincer les lattes du parquet du premier étage même sous le pas léger du chat.

S'approchant de la table de chevet, Ève y découvrit, près d'une bible jaunie à la reliure usée, un cliché photographique où apparaissaient les trois frères, cette fois adultes. La fougère avait disparu, mais ils avaient gardé la même pose. Celui du milieu était Michael, vêtu d'une chemise blanche et d'un veston sombre. Les deux autres portaient l'uniforme de l'armée sudiste et regardaient l'objectif bien en face, le plus jeune toujours avec une expression moqueuse. Michael devait avoir bougé pendant la pose, car son visage était flou, ses yeux n'étaient que deux masses sombres, indéchiffrables.

Suivez-moi maintenant si vous le voulez bien jusqu'à l'extrémité nord de la plantation, au-delà de la colline. Il n'y a par là rien d'intéressant, vous dites ? Faites encore quelques pas. Vous voyez cet arbre, tout seul ? Un autre pêcher, croyez-vous ? Allons, regardez attentivement ces grappes de fleurs roses, humez

l'air. Voilà, c'est un cerisier, tout seul ; on se demande presque comment il est arrivé là, vous ne croyez pas ? S'il n'est pas parti de quelque terrain inhospitalier par une nuit sans lune pour marcher jusqu'à ce coin tranquille et y enfoncer ses racines. Il est jeune encore, à peine la taille d'un homme. Mais vous voyez maintenant que l'arbre n'est pas tout à fait seul : il a été planté devant une croix de bois blanche, toute simple, qu'il baigne de son ombre et sur laquelle tombent ses pétales en une pluie rose. Sur cette croix sont écrits deux mots : Nathanael Arlington, et deux dates : 1835-1863.

Mais vous n'aviez nul besoin de lire ce nom pour savoir qui reposait là, n'est-ce pas ? Tout comme il ne sert à rien que je vous explique pourquoi Mrs. Arlington vient parfois se recueillir ici, avant l'aube, alors que la maison dort encore, et repart presque en courant aux premières lueurs de l'aurore, comme chassée par le soleil.



La guerre avant de s'apaiser s'était démultipliée en luttes sans nombre. Partout le territoire était traversé de frontières où s'affrontaient le Nord et le Sud, larges déchirures dans le paysage où venaient s'engouffrer par dizaines de milliers des hommes dont certains étaient à peine sortis de l'enfance. Les tentes blanches des camps installés dans les prairies et les vallons traçaient un piqué fait d'innombrables points blancs. Par endroits, le front s'étirait sur des dizaines de miles. En

Géorgie, en Virginie et en Alabama, les combats faisaient rage sans discontinuer. Des villes avaient changé de mains trois, quatre, dix fois depuis le début de la guerre. La Louisiane avait été découpée, morcelée, et certaines régions formaient un État à l'intérieur de l'État, soumis à des lois changeantes. Ce n'était pas un pays en guerre, ni même deux pays dont l'un cherchait à se détacher de l'autre : c'étaient trente pays tenant ensemble par des liens plus ou moins lâches, qui tantôt se défaisaient et tantôt se renouaient, comme si les pièces d'une courteline tout à coup prenaient vie et s'avisait de changer de place ou de couleur, arrachant les coutures au passage, traînant derrière elles des bouts de fil inutiles.

« Bientôt, il ne restera plus dans ce pays que des vieillards, des femmes et des enfants », soupira un jour Mrs. Arlington en prenant connaissance de la plus récente déconfiture sudiste dans le journal.

Ève entra, portant le café chaud.

Et des esclaves, songea Eleanor, sans oser le dire.

Des plantations de l'État étaient en friche depuis des années, les champs de canne à sucre et de coton envahis par les mauvaises herbes, les maisons quittées à la hâte avaient l'air négligé des lieux où l'on a cessé de vivre.

Des planteurs avaient été chassés de chez eux par l'avancée des armées de l'Union, qui avaient pillé écuries, poulaillers, et jusqu'aux celliers où l'on gardait les marinades. D'autres avaient fui devant les Confédérés, horrifiés de les découvrir aussi affamés que les Yankees. La majorité des hommes avaient, tôt ou tard, fini par s'enrôler. Tous n'étaient pas partis, bien sûr ; certains avaient refusé de prendre les armes quand ils avaient encore le choix de le faire, puis avaient trouvé divers moyens d'y échapper une fois la conscription déclarée. Mais dans la plupart des familles il y avait au moins une place libre à table, dont on ne savait pas si elle serait jamais comblée à nouveau. Les nouvelles arrivaient pêle-mêle, mauvaises pour l'essentiel, et de pis en pis.

Certains soirs où le temps était lourd, il arrivait qu'on entende les canonnades des armées qui, à des miles de là, se disputaient un champ, une colline, un pont. Couchée dans son lit, Eleanor contemplait les lueurs orangées qui baignaient l'horizon et comptait comme on lui avait appris à le faire, enfant, pour savoir si l'orage approchait ou s'éloignait, l'intervalle séparant les éclairs des détonations.

À cette époque, il fut un temps question de quitter la plantation, perspective rapidement abandonnée.

« Nous sommes ici chez nous », avait simplement tranché Mrs. Arlington, mettant un terme à la question. Ils resteraient là, les armées de

Mower et de Taylor dussent-elles se rencontrer sur leur pelouse.

Des soldats de l'Union s'étaient déjà présentés à sa porte à deux reprises l'année précédente. La première fois, comme un régiment fort de quelques milliers d'hommes traversait la région, elle avait poliment offert l'hospitalité au commandant et aux lieutenants, pour peu qu'ils s'engageassent à ce que leurs soldats protègent ses terres. Ceux-ci avaient tranquillement planté leurs tentes en bordure des champs, presque à la manière d'une clôture, et elle avait sacrifié pour les hauts gradés attablés devant elle, vêtus de leur tunique bleue, un de ses poulets chaque soir qu'ils étaient rentrés dîner. Michael avait, cette semaine-là, pris ses repas dans sa chambre.

La seconde fois, Mrs. Arlington avait froidement exposé aux soldats qu'elle employait des ouvriers libres d'aller et de venir comme ils l'entendaient, à qui elle n'avait cessé de verser, depuis le début de la guerre, le salaire auquel ils avaient droit. Ces messieurs de l'Union qui prétendaient prendre possession du territoire pouvaient-ils faire mieux ? Non ? Fort bien, elle continuerait donc d'occuper la plantation qui avait appartenu à son mari et à ses parents avant lui jusqu'à ce qu'ils l'en expulsent de force. Sur ce, sans même leur offrir à boire, elle avait refermé la porte au nez des soldats, qui n'étaient pas revenus. Entretemps, il lui semblait bien que la paroisse était retournée au moins une fois sous le contrôle de l'État avant d'être reconquise par le Nord, et certains jours elle songeait que plus personne ne pouvait dire précisément ce qui

appartenait à qui et pour combien de temps dans ce pays de fous.



En ces temps troublés, Michael Arlington avait choisi de ne pas se battre et essayait de ne point le regretter. Il s'efforçait de vivre sa vie selon une série de préceptes simples : ne pas songer à hier sinon pour éclairer demain ; de manière générale, ne rien faire, dire ou même penser qui ne soit dirigé vers un but utile ; ne pas laisser son jugement être obscurci par des sentiments, des émotions ou toute autre chose trompeuse ou passagère ; ne croire ni le bien ni le mal qu'on pouvait dire de lui. Le fait que toutes ces injonctions aient été à la forme négative lui importait peu.

Il avait épousé Eleanor McCoy parce que sa mère et la plantation l'exigeaient. Il lui ferait un fils pour la même raison. Regardant sa femme assise près d'une lampe occupée à broder, il lui arrivait de se demander ce qu'il y avait derrière ce front lisse et ces yeux verts, mais cette interrogation ne durait jamais longtemps, et il montait dans son bureau où l'attendaient ses livres. Il avait brièvement tenté d'y intéresser sa jeune épouse à son arrivée à la plantation, mais celle-ci, déçue de ne découvrir nulle part de ces romans ou de ces récits d'aventures dont elle était friande, s'était vite détournée de la bibliothèque. Il avait cependant eu un soir la surprise d'y découvrir Ève, absorbée dans la contemplation d'un ouvrage présentant les diverses espèces d'oiseaux du continent. En apercevant la mince

silhouette penchée en avant comme si elle avait voulu plonger entre les pages, il avait été curieusement ému. Il avait tourné les talons et s'était éloigné à pas de loup, pour ne pas la déranger. Les semaines suivantes, en quittant son bureau, il faisait exprès de laisser sur sa table un almanach illustré ou quelques folios d'Audubon où les oiseaux morts semblaient crucifiés sur le papier.

Un jour qu'elle feuilletait l'un de ces ouvrages présentant la faune d'un continent inconnu situé de l'autre côté de la terre, elle découvrit un animal étrange, haut perché sur de longues et fortes pattes foncées, et dont le corps ressemblait à un ballon sur lequel on aurait posé un plumeau à l'envers. L'oiseau — mais s'agissait-il bien d'un oiseau s'il n'avait pas d'ailes? — possédait un long cou terminé par une petite tête où s'ouvrait un grand œil bordé de cils épais. Ève l'étudia distraitement, tourna la page et sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine.

Là étaient reproduits les œufs de l'émeu : trois ovales allongés, d'un noir de jais.

Étendu sur sa paillasse, yeux clos, bouche légèrement ouverte, Nathan semblait rêver. Mais sa poitrine avait cessé de se soulever et de redescendre doucement des heures plus tôt, au plus noir de la nuit. Il était mort pendant que June dormait.

Le petit corps fut déshabillé et enveloppé dans une toile écrue semblable à celles dans lesquelles on glissait les marins ayant péri en mer avant de les faire descendre silencieusement entre les vagues. Il pleuvait quand on le confia à la terre, des rigoles noires coulaient au fond de la fosse où luisait l'eau des nuages tombée sur le sol. Il n'y eut ni chants ni prières, que le bruit mat de la pelle.

Rentrée à la cabane, June serra contre elle les vêtements qu'avait portés son fils et dont elle l'avait dépouillé avant de le border dans son linceul. Il lui sembla un instant qu'un minuscule papillon blanc s'était échappé du paquet d'étoffes : petit pantalon bleu délavé, chemise blanc-gris et gilet blanc, lambeau d'écharpe qui avait déjà été rouge, tous encore pénétrés de l'odeur de l'enfant. Elle s'assit et lentement déplia les haillons devant elle, sur la table, où elle les lissa du plat de la main. Sentant sous ses doigts un objet dur, elle trouva dans une poche une vieille pièce de trois sous en argent. Sur le métal froid était gravée une étoile. Elle ferma la main sur la pièce, la réchauffant jusqu'à ce que le métal ait pris la température de sa peau.

Elle resta longtemps assise devant les vêtements vides de son fils. Le soleil tapa dur sur la cabane et déclina ; on entra et on sortit sans oser lui parler ; la pièce finit par s'emplir d'ombres. Quand il ne resta plus de la clarté du jour que le carré bleu de la porte ouverte par où se voyait la silhouette des grands pins, elle saisit la chemise blanche et tira lentement sur le coton dont les mailles minuscules s'élargirent et se dilatèrent avant que la plus faible ne cède dans un petit bruit sec. D'un geste elle déchira l'étoffe de l'épaule à la taille, ouvrant tout grand la chemise qui, ainsi éventrée, avait quelque chose d'indécent. Elle défit la couture grossière de l'autre côté, les points cédant un à un dans un crépitement à peine audible, et contempla les deux moitiés du vêtement écartelé sur la table. Puis elle saisit l'une des moitiés et entreprit de la lacérer pour en faire de longs lambeaux semblables à des bandages.

Dehors, les grillons stridulaient, leur chant résonnant telle une sonnette métallique. Quelqu'un alluma un feu, une odeur de nourriture montait des cabanes. Si elle avait regardé par le cadre de la porte, elle aurait pu voir au-dessus des arbres une moitié de lune. Aveugle à ce qui l'entourait, elle s'attaqua ensuite à la veste, puis au petit pantalon. Les coutures de ce dernier étaient plus solides, et elle dut se lever pour aller chercher une paire de ciseaux afin de taillader le lourd tissu, avec l'impression de trancher dans de la peau. Il lui sembla un instant apercevoir à nouveau le papillon blanc, qu'elle chercha des yeux dans la pièce sans le retrouver. Elle finit par l'écharpe, dont l'étoffe se fendit dans un soupir.

Une à une, comme s'allumaient les étoiles dans le ciel, elle commença à assembler les pièces de tissu pour en faire la plus triste des courtepointes, bleu, blanc et rouge.

Treize bandes horizontales multicolores qui, à l'exception des deuxième, troisième et quatrième, font la largeur de la courtepointe. Vert sauterelle, jaune beurre, framboise, jaune à nouveau, cerise, moutarde, roux, vert, cerise, sarcelle, roux, tomate, sauterelle. Dans le coin supérieur gauche, sous la première lisière, trois bandes verticales de même largeur forment un carré roux, bleu, vert. Le dessin est familier : c'est celui du drapeau des États-Unis d'Amérique, dont les États fondateurs et les étoiles représentant ceux qui s'y joignirent par la suite ont été remplacés par les couleurs du paysage tel qu'on l'aperçoit en regardant par la fenêtre.

À une demi-journée à cheval du village près duquel se déployait la plantation Arlington, il y avait une assez vaste étendue humide dont s'élevaient des remugles et des nuages de moustiques porteurs de fièvre, mélange d'eau et de vase où ne poussaient que de curieux arbres couverts de mousses et de champignons, labyrinthe marécageux que l'on appelait bayou et dans lequel on n'entrait pas de peur d'y laisser son ombre. Ces terres n'avaient jamais appartenu à personne et, dans les archives, les actes de propriété des territoires adjacents en traçaient le contour comme en creux, en les évitant soigneusement. Même les armées les avaient évitées, craignant de s'y embourber. Très bien, songea le père Louis, ce territoire dont pas un homme ne veut sera à Dieu, et c'est là, au milieu d'une pauvre clairière, sur un semblant de butte herbue, qu'il traça sur le sol la croix marquant l'endroit où s'élèverait son église.

À cette époque où l'on ne comptait plus les départs et les disparitions, il ne fallut pas longtemps pour que dans les environs la nouvelle de l'arrivée d'un nouveau prêtre se répandît. D'où il venait exactement, personne ne le savait, mais l'on répétait qu'il était originaire de « quelque part dans l'Est », sans préciser s'il s'agissait de l'est du comté, de l'État ou du continent.

Personne au village ne l'avait encore vu, mais on chuchotait qu'il s'était glissé à la nuit tombée dans les cabanes des esclaves chez

Moody pour leur administrer quelque sacrement, à moins qu'il ne s'agît d'un médicament. Non content de leur promettre la vie éternelle, le père Louis cherchait apparemment aussi à adoucir les conditions de leur existence ici-bas. Il ne fomentait toutefois ni révoltes ni rébellions, mais on suspectait qu'il était derrière une série de revendications formulées au cours des derniers mois, ceux de chez Compton ayant demandé à ce que l'on cesse de séparer les familles et de loger hommes, femmes et enfants dans des baraquements différentes, jurant que l'on verrait ainsi diminuer le nombre de bagarres et, conséquemment, de travailleurs éclopés. On racontait surtout qu'il souhaitait bâtir un temple au milieu de la tourbière.

« C'est là une très noble initiative, et qui vous honore, répondit tout sec Mrs. Arlington quand il apparut à la porte de la Grande Maison, chapeau à la main, pour se présenter et solliciter son aide. Mais figurez-vous que nous avons déjà une église.

— Grâce à Dieu », répondit-il en souriant candidement.

Il avait les cheveux blonds et raides comme de la paille, l'œil bleu, l'air à la fois gamin et résolu. « Mais sans doute ignorez-vous que de pauvres gens n'ont pas votre chance.

— Notre *chance*, mon père ? » répéta-t-elle pour souligner l'absurdité du terme.

Le père Louis fit marche arrière sans cesser de sourire.

« Je me suis mal exprimé, bien sûr. Pardonnez-moi. Je vis seul et retiré depuis des semaines, avec une bâche pour tout abri, et peut-être suis-je devenu un peu sauvage à force de n'avoir pour compagnons que les chiens de prairie et, de temps en temps, un alligator. »

Elle le considéra avec inquiétude, comme si elle le soupçonnait d'avoir traîné avec lui l'une ou l'autre de ces créatures, mais finit par l'inviter à entrer de mauvaise grâce. Il essuya soigneusement ses souliers sur le paillason, poursuivant : « Remarquez, si les oiseaux du ciel et les créatures des champs étaient une compagnie suffisante pour saint François d'Assise, je devrais sans doute m'en contenter aussi. »

Ignorant le geste de Mrs. Arlington qui le priait de s'asseoir, il alla se poster devant une petite table où était disposé un jeu d'échecs, qu'il observa un long moment en silence.

« Ainsi donc, vous voulez de l'argent, exposa Mrs. Arlington de but en blanc.

— Je veux infiniment plus, madame. Que les hommes vivent prospères et en bonne entente. Qu'ils ne souffrent point inutilement. Qu'ils ne soient pas tentés à leur tour d'infliger la souffrance. Je veux pouvoir célébrer la parole de Dieu dans une maison qui certes ne sera jamais digne de lui, mais qui à tout le moins ait un toit et des murs solides. Et j'ai bien peur que pour ce faire il faille de l'argent.

— Vous ignorez peut-être qu'en attendant que les hommes vivent en bonne entente, la

guerre fait rage, mon père? Et que les honnêtes gens n'ont pas d'argent de trop. Surtout, comme je vous le disais à l'instant, que nous avons déjà une église. Peut-être votre entreprise récolterait-elle plus de succès ailleurs, ajouta-t-elle d'un ton faussement bienveillant. Je me suis laissé dire qu'il n'y avait point de ministre du culte au village de Richmond. »

Il ne répondit pas mais se remit à observer les pièces du jeu d'échecs. Délicatement, il prit dans sa main droite le roi blanc et dans la gauche le roi noir, qu'il examina sous tous les angles avant de refermer les poings. Il déplaça les doigts et contempla à nouveau les pièces.

« Voilà qui est étonnant, fit-il.

— Que voulez-vous dire? demanda Mrs. Arlington, qui commençait à s'impatienter. Je ne goûte point les devinettes. Et je ne joue pas aux échecs, ajouta-t-elle comme si elle avait craint qu'il ne lui propose d'entamer une partie.

— Fermez les yeux un instant, et tendez les mains.

— Mais...

— Un instant seulement. »

Les yeux fixés sur le col romain — qui, elle s'en avisait à l'instant, n'était pas absolument propre —, elle s'exécuta.

Elle reçut dans la main gauche une pièce qu'elle devina être l'un des deux rois, puis, presque aussitôt, dans l'autre main, un objet de taille et de forme semblables, mais deux fois plus lourd. Prise de court, elle ouvrit les paupières.

«Curieux, n'est-ce pas, que deux choses à ce point semblables puissent en réalité être si différentes?»

Le père Louis reprit promptement les deux pièces, qu'il reposa sur l'échiquier tandis qu'elle se dirigeait vers la salle à manger, où elle gardait toujours une certaine quantité d'argent dans une boîte fermée à clef. Elle voulait maintenant que ce jeune homme s'en aille, dût-elle le payer pour qu'il le fasse.

«Bien sûr, il me fera plaisir de contribuer à la mesure de mes modestes moyens à la construction de cette nouvelle maison de Dieu, annonça-t-elle en prenant une petite liasse de billets de la Confédération, qu'elle lui fourra dans la main sans les compter.

— J'espère que nous aurons aussi le plaisir de vous y voir», répondit-il gracieusement tandis qu'elle le reconduisait à la porte.

Il s'éloigna dans le soleil, ses cheveux blonds nimbant sa tête d'un halo doré.

Quand elle revint dans le salon, Mrs. Arlington sut immédiatement que quelque chose n'était pas à sa place, même s'il lui fallut plusieurs secondes pour trouver ce dont il s'agissait : le père Louis avait, par mégarde ou par calcul, reposé le roi blanc au milieu des pièces noires et le roi noir aux côtés de la reine blanche. En découvrant cela, elle fut parcourue d'un frisson semblable à celui qu'elle éprouvait en entendant des ongles grinçant sur une vitre, et dut se faire violence pour saisir les deux pièces et les remettre chacune à leur place.



Malheureusement, les bonnes gens du comté ne se laissèrent pas tous émouvoir aussi facilement que Mrs. Arlington. En deux mois, le père Louis n'avait réussi à amasser que trente-trois dollars et quarante-huit cents pour financer la construction de son église, les notables du village lui ayant fait savoir que la Cause avait besoin de leur argent pour des choses sérieuses et que leur temple existant les satisfaisait en tous points, d'autant plus qu'il était situé en terrain non inondable et non pas au milieu d'une espèce de jungle comme cette folie qu'il se proposait d'édifier. Un matin, cependant, après avoir essuyé une nouvelle déconvenue, alors qu'il observait quatre esclaves qui démantelaient une vieille grange bancale sous les ordres d'un contremaître maussade, il lui vint une idée.

« Que comptez-vous faire du bois ? demanda-t-il à l'homme assis dans l'ombre de son chariot.

— Ce tas de planches à moitié pourries ? On va y mettre le feu, voilà ce qu'on va en faire. »

Le père Louis contempla la pile de lattes grisonnantes, pêle-mêle, dont certaines assurément pouvaient être récupérées.

« Donnez-les-moi, dit-il.

— Mmm, répondit le contremaître, soudain moins enclin à abandonner ce dont il ne voulait plus maintenant que quelqu'un d'autre y voyait un intérêt. Il va falloir que j'en parle au

patron », finit-il par laisser tomber de mauvaise grâce.

Le patron n'y vit pas d'objection.

Après les planches de la grange, le père Louis hérita de rondins grossièrement dépouillés de leur écorce qui restaient après la construction de deux soues à cochons chez les Newton puis, la nouvelle se répandant qu'il suffisait d'apporter quelques bouts de bois à cet original en son marais pour entrer dans ses bonnes grâces — et, qui sait, les voies de Dieu étant impénétrables, dans celles du Seigneur —, les contributions se mirent à affluer, certaines étonnantes : bardeaux usés provenant du revêtement de l'hôtel que l'on s'affairait à remplacer, planches résineuses, irrégulières et pleines de nœuds dont les clients de la scierie ne voulaient pas, pupitres démantibulés où se voyaient encore les coups de canifs donnés par des écoliers impatients, restes noircis d'une ferme ayant brûlé quelques mois plus tôt et qui dégageaient encore une forte odeur de fumée. Un matin, le père Louis découvrit dans sa petite clairière les reliefs vermoulus et piquetés de coquilles d'huîtres d'un bateau ayant fait naufrage sur un haut-fond dans un méandre de la rivière voisine quelque vingt ans auparavant, et dont la carcasse était restée tout ce temps sur le flanc, à moitié immergée, telle une baleine échouée. On avait hissé l'épave hors de l'eau le matin même pour la lui apporter et, en l'inspectant, il y découvrit de petits poissons dorés se tortillant dans des flaques qui achevaient de sécher au soleil.

Les hommes se présentèrent en grappes, pour la plupart des éclopés ou des tire-au-flanc des environs qui avaient réussi à éviter la conscription et s'étaient laissé attirer par la promesse de repas chauds que le curé faisait servir midi et soir sur le chantier, rassemblement changeant et hétéroclite qu'il appelait, sans qu'on puisse savoir ce qu'il entendait exactement par là, sa « cour des miracles », et dont certains savaient à peu près se servir d'un marteau, voire d'une scie. Quelques planteurs allèrent jusqu'à lui prêter pour un jour ou deux certains de leurs esclaves les plus vieux ou les moins travaillants, qui lui arrivaient affamés et apeurés et n'osaient pas manger en même temps que les autres ouvriers.

Michael Arlington vint un jour voir les travaux et repartit en branlant la tête, car l'édifice biscornu et multicolore qui s'élevait malgré tout lentement vers le ciel ne ressemblait en rien aux églises dont il avait l'habitude. Après son départ, le père Louis découvrit dans son sac une enveloppe contenant une somme suffisante pour nourrir ses ouvriers pendant une semaine. Regardant son ouvrage dans les derniers rayons du soleil couchant qui entraient par les fenêtres encore vides, il trouva pour sa part tout indiqué que la maison qu'il bâtissait à Dieu et à ses brebis fût à la fois école, navire, hôtel et soue à cochons.

Un après-midi, alors que la construction arrivait à son terme, il sentit qu'on le tirait par la manche et baissa la tête. Un enfant de cinq

ou six ans, tout au plus, les yeux grands dans un visage hâve, se tenait près de lui, serrant contre sa poitrine un fagot de brindilles qui auraient à peine suffi à allumer un feu. L'enfant avait les bras aussi maigres que les pauvres branches qu'il tenait, et d'un brun à peine plus foncé.

« Je vous ai apporté du bois, moi aussi », dit-il.

Autour d'eux, on s'esclaffa. Les hommes s'arrêtèrent un instant de travailler pour s'essuyer le front et échanger des regards amusés. Des larmes de honte et d'impuissance montèrent aux yeux du petit garçon, qui serrait toujours précieusement son offrande.

« Ah, fit le père Louis. Voilà justement ce qu'il me fallait. »

Pointant du doigt le clocher chauve de l'église, il demanda :

« Tu sais ce qui manque là ? »

Le gamin ferma les yeux, chercha dans ses souvenirs, resta muet.

Le père Louis reprit, d'un ton sérieux :

« Une croix. Une croix qui se verra de loin, qui guidera les hommes en leur disant qu'ici se trouve une maison où chacun peut entrer. »

Les rieurs s'étaient tus, ne sachant trop s'il fallait croire ce qu'il racontait. Le père Louis s'agenouilla aux côtés de l'enfant et tressa habilement une croix de branches emmêlées qui ressemblait mi à un crucifix, mi à une couronne d'épines.

« Elle ira tout en haut de l'église, annonçait-il au gamin quand il eut fini. Et en la regardant, tu sauras que sans toi la maison de Dieu n'aurait pas été complète. »

Quand l'enfant fut reparti avec un morceau de pain, un homme vint s'asseoir auprès du père Louis, occupé à noter quelque chose dans un petit calepin. Jadis apprenti d'un maréchal-ferrant, il savait encore travailler le métal. Il ôta son chapeau, qu'il tritura un moment avant d'offrir : « Si vous voulez, dit-il, je peux vous faire un coq, pour votre église. »

Le père leva les yeux.

L'homme précisa : « Enfin, une girouette, vous savez bien. »

Le père Louis sourit : « Une girouette, ce serait parfait. Ne la faites pas trop lourde, nous la fixerons tout en haut du clocher, au sommet de la croix. »

Les deux hommes regardèrent ensemble un bout de ciel vide au-dessus du toit.

« Savez-vous, demanda le père Louis, d'où vient cette coutume consistant à installer une girouette sur la croix des églises ? »

L'homme ne le savait pas.

« De la Gaule, où le seul moyen qu'on avait trouvé pour convaincre les populations du coin d'entrer dans une église était de la placer sous la domination du coq gaulois. »

L'homme ne suivait pas complètement, pas tout à fait sûr de savoir où se trouvait la Gaule, dont il aurait plutôt cru que c'était un pays imaginaire.

« C'est sans doute vrai, poursuivit le père Louis comme pour lui-même, mais ce coq est bien davantage le coq de saint Pierre, qui trois fois avant l'aube a trahi Notre-Seigneur. Cet oiseau est ainsi à l'image des hommes : inconstants, lâches, menteurs. »

L'homme cette fois comprenait ; il était inquiet. Il avait eu tort, sans doute, de proposer ce cadeau. Hésitant, il demanda : « Mais pourquoi alors clouer cela sur un clocher ? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux y planter quelque chose qui montre les hommes comme ils devraient être plutôt que d'y afficher leurs pires défauts ? »

Le père Louis soupira, le regard toujours perdu dans le lointain.

« Mais qui donc a dit que c'étaient là leurs pires défauts ? »

Le coq fut dûment livré trois semaines plus tard, et fixé au clocher le mois suivant. Quant à la cloche qu'il aurait dû abriter, elle ne vit jamais le jour. N'ayant pas les moyens d'en commander une, le curé avait entrepris une collecte semblable à celle qui lui avait fourni le bois nécessaire pour élever les murs de son église, et prié tout un chacun de lui apporter vieux ustensiles, outils rouillés, bouts de tuyau et tout autre objet de métal susceptible d'être fondu. Malheureusement, l'État au même moment formulait semblable requête, et les vieux boutons, les ferrures, les instruments

gauchis et les fers à cheval usés furent plutôt jetés dans le creuset où l'on forgeait les munitions.

Un fermier des environs dont un frère avait longtemps navigué sur les mers du monde apporta cependant un matin, sens dessus dessous dans une charrette, l'étrange butin que ce dernier avait rassemblé et légué à sa mort à sa famille, qui depuis se demandait qu'en faire et n'avait donc été que trop heureuse d'en débarrasser la grange. Parmi le fouillis de jupes en paille, de masques de bois, d'hippocampes séchés, de carrés de soie fleuris, de branches de corail et d'autres curiosités se trouvait une gracieuse statue de bois clair représentant un ange à la chevelure bouclée, ailes à demi repliées, paumes levées vers le ciel. De la taille d'un homme, la sculpture était étonnamment légère. Le fermier la souleva seul et la posa dans l'herbe, comme s'il se fût agi d'un enfant.

Le curé s'approcha, se pencha sur la silhouette allongée.

« Qui c'est ? » demanda le fermier.

Le père Louis le regarda sans comprendre.

« Vous devez bien tous les connaître, les anges, non ? C'est lequel, celui-là ? »

Le curé rit : « J'arrive à peine à distinguer saint Pierre de saint Jacques sur un chemin de croix, alors je crains que vous ne présumiez de mes habiletés en la matière... » Il s'agenouilla comme au chevet d'un blessé, passa

doucement la main sous les ailes. « On dirait qu'il a été arraché à quelque chose. Une autre église ? » Inquiet, il leva les yeux vers le fermier, qui haussa les épaules. Puis, se penchant vers le visage immobile qui semblait de ses yeux vides sonder le ciel, il renifla un bon coup. Des relents de sel et d'iode se mêlaient à l'odeur du bois. « Ou à un bateau », conclut-il.

Le jour même, l'ange fut hissé au-dessus de la porte de l'église, où il semblait faire office de figure de proue. Avant de pouvoir le fixer définitivement, on l'appuya sur des étais et on passa des cordes autour de ses épaules et de sa taille, qu'on attacha au toit. Dans la lumière du soleil couchant, le bois pâle prit une teinte à peine rose, comme une joue humaine.

Deux enfants déguenillés qui achevaient de traîner un lourd fagot de bois s'arrêtèrent dessous. Le curé reconnut le plus petit : c'était le garçonnet qui avait donné sa croix à son église.

« Tu as vu ? demanda le plus grand. Il est arrivé aujourd'hui. »

Le plus petit avait vu, mais semblait trop saisi pour répondre. Visage levé vers l'ange, il semblait attendre quelque prodige. Il porta machinalement la main à sa poitrine.

« Ils vont le fixer demain, poursuivait l'autre d'un ton important. C'est pour ça qu'ils ont mis les cordes, en attendant, pour ne pas qu'il tombe pendant la nuit. »

Le petit se retourna vers lui avec un air qui ressemblait à de la pitié, et souffla comme

pour lui-même : « Mais non, s'ils ont mis les cordes, c'est pour ne pas qu'il s'envole. »

La première messe fut célébrée quelques jours plus tard, devant une audience clairsemée et multicolore où Noirs, mulâtres et quelques Blancs se coudoyaient avec une sorte de surprise heureuse et incrédule comme ils s'étaient côtoyés sur le chantier de la petite église.

Il restait encore un peu de travail à faire : les murs de bois laissés tels quels devaient être recouverts de crépi, il fallait mettre la dernière main aux fenêtres et à la porte toujours béants. Le bénitier était une énorme conque trouvée dans le trésor du marin, remplie d'eau de marais qui, même dûment bénite, continuait d'exhaler un parfum de terre humide et laissait sur les fronts une trace un peu visqueuse, comme si l'on s'était badigeonné à l'aide d'une algue.

L'homélie se déroula au son des merles et des moineaux qui voletaient parmi les poutres du toit et entonnaient à tout propos des répons échevelés, allant même jusqu'à lâcher à contretemps quelques fientes qu'on faisait semblant de ne pas avoir vues et qu'on balayait d'un geste discret en se signant.

À la fin de l'automne, alors qu'Eleanor et Ève étaient occupées à cueillir les derniers poivrons du potager, une colombe fonça droit sur elles dans un grand froissement de plumes et ne les évita qu'à la dernière seconde. Eleanor mit les mains sur sa tête pour se protéger, lâchant du coup son panier à moitié plein de légumes, qui allèrent rouler par terre. Ève aussitôt s'agenouilla et entreprit de ramasser les poivrons dont quelques-uns montraient déjà des meurtrissures sur leur peau fragile. La colombe cependant s'était posée dans l'arbre voisin et continuait de battre des ailes d'un air qu'Eleanor jugeait menaçant.

« Ma foi, cet oiseau a perdu la tête », dit-elle en se forçant à rire et en remettant de l'ordre dans sa coiffure.

« Rou-rou », fit la colombe comme pour lui répondre et, se campant sur ses pattes roses, elle bomba le poitrail et battit à nouveau des ailes. Apercevant à sa cheville un éclair d'argent, Ève s'approcha doucement. La fine patte de l'oiseau était cerclée d'une bague de métal. C'est ainsi qu'Eleanor découvrit, la même journée, l'existence du pigeonnier, et que son beau-frère qu'elle n'avait jamais vu s'apprêtait à rentrer à la maison.

Deux semaines plus tard apparut une seconde colombe, blanche tachetée de roux, celle-là, qu'Eleanor trouva perchée sur un poteau de la galerie alors qu'elle sortait pour une visite. Elle appela aussitôt Ève, qui prit délicatement l'oiseau et étira la petite patte où était fixé le mince cylindre. Mrs. Arlington, alertée, arriva sur ces entrefaites et tendit la main pour qu'on y dépose le tube, qu'elle dévissa, les doigts tremblants. Elle lut quelques mots qu'elle prononça silencieusement, comme si la voix lui avait été enlevée, puis, portant une main à sa gorge, elle laissa tomber le papier et le cylindre qui toucha le sol avec un petit bruit mat et alla rouler entre les lattes de la galerie, où il disparut. Eleanor ramassa le papier, lut à son tour :

Blessé à la tête. Départ reporté.

Baisers.

Suivait une initiale tarabiscotée qui aurait pu être un R ou un S. Eleanor voulut soutenir sa belle-mère, qui se dégagea d'un mouvement des épaules.

La colombe cependant alla d'un coup d'aile languide se poser dans un magnolia tout proche, où elle se mit à roucouler avec entrain. Entre les branches lourdes, Ève vit que l'oiseau se serrait contre un autre légèrement plus petit, au plumage un peu grisâtre, et dont la chair autour de l'œil était lilas. Celui-là ressemblait presque en tout point au pigeon arrivé deux semaines plus tôt, et portait aussi un tube à la patte. Ève s'approcha doucement, écarta de la main les feuilles et empoigna l'oiseau, qui laissa échapper un bref cri de

surprise. Eleanor et sa belle-mère la regardaient sans comprendre, puis Mrs. Arlington aperçut la bague argent et, sans y penser, serra les mains d'Eleanor, qui en resta saisie.

Ève pendant ce temps déroulait le message où se lisait :

Départ prévu dans 10 jours. Tout va bien.

Samuel

On ne sut jamais à qui appartenait la première de ces deux colombes qui, s'étant manifestement entichée de la seconde, l'avait escortée du champ de bataille jusqu'à la Grande Maison. Les deux oiseaux s'installèrent tranquillement dans le pigeonnier, où ils passaient leurs journées lovés l'un contre l'autre, comme s'ils avaient été seuls au monde. Et puis un matin, on trouva le pigeon blanc et roux raide mort sur le sol du colombier, et l'on se dit que l'autre ne tarderait pas à mourir aussi. Mais il vint plutôt se poser à côté de sa compagne morte et entreprit de lui becqueter un œil.

Mrs. Arlington gardait précieusement dans une ancienne boîte à thé l'argent nécessaire pour régler les fournisseurs et voir aux affaires courantes de la maison. C'était un écrin de la taille d'un coffre à bijoux, élégamment bombé, en marqueterie d'acajou et de noyer, qui se verrouillait grâce à une serrure de laiton dont elle portait en tout temps la clef autour du cou, pendue à une fine chaîne en or. La boîte était rangée dans le vaisselier de la salle à manger où nul n'avait le droit d'y toucher, fût-ce pour l'épousseter. On aurait pu croire qu'elle recelait non pas une liasse de billets et de pièces d'argent, mais l'autorité même dont Mrs. Arlington était investie et qu'elle exerçait sur l'ensemble de la plantation.

Il n'était pas rare que des ouvriers circulent dans la Grande Maison, où ils étaient appelés à effectuer diverses tâches de réparation et d'entretien. Ils se déplaçaient alors comme des ombres, longeant les murs, s'efforçant de faire le moins de bruit possible, tant et si bien qu'il arrivait à Eleanor de ne pas remarquer tout de suite leur présence et de sursauter quand, plusieurs minutes après qu'elle était entrée dans une pièce, l'un d'eux toussait poliment pour signaler qu'il était là. Elle avait fini par s'habituer au fait de ne jamais pouvoir être absolument certaine d'être seule, et considérait que la maison était en tout temps habitée d'un certain nombre de présences, certaines visibles, d'autres non, susceptibles de se révéler à leur convenance.

Ce matin-là, toutefois, à l'aube, alors que la maison dormait encore et que le ciel se teintait de jaune à l'est, elle aperçut en descendant les marches une silhouette qui se glissait hors de la salle à manger, bras repliés contre la poitrine comme pour protéger ou cacher quelque chose. L'homme disparu dans le couloir, elle entendit claquer la porte de la cuisine avant d'avoir pu distinguer ses traits et ne chercha ni à le retenir ni à le suivre des yeux par la fenêtre, préoccupée qu'elle était par le choix de la robe qu'elle devait porter pour assister à un thé sur l'herbe à la plantation voisine, question qui l'avait tenue réveillée une partie de la nuit.

Ce n'est que quelques heures plus tard, après le petit-déjeuner, en entendant Mrs. Arlington pousser les hauts cris, qu'elle regretta de n'avoir pas davantage prêté attention à la mystérieuse silhouette. Debout devant la vitrine où le précieux coffre avait disparu, sa belle-mère était blanche de colère. Près d'elle, Millie et Mary, yeux baissés, attendaient que l'orage passe.

« Comment est-il possible que vous n'ayez rien vu ! tonnait Mrs. Arlington. Alors que vous avez traîné au rez-de-chaussée pendant toute la matinée ! Vous avez forcément dû entendre quelque chose... À moins que vous n'ayez fait *exprès* de ne rien entendre ? »

Les deux servantes courbèrent encore la tête, murmurant d'une même voix : « Non, madame. »

Eleanor s'éclaircit la gorge.

« Je pense que j'ai vu le voleur. Même si je n'ai pas compris sur le coup de quoi il s'agissait. »

Mrs. Arlington la dévisagea d'un air où la surprise le disputait à une sorte de satisfaction de trouver une coupable ou, à tout le moins, une complice.

« On me dévalise dans ma propre maison sous les yeux de ma propre bru qui ne lève pas le petit doigt. Vous pouvez être fière de vous, ma fille. Eh bien, vous ne serez au moins pas tout à fait inutile, puisque vous avez vu le cambrioleur. Décrivez-le-moi. »

On réunit devant la maison les treize ouvriers masculins adultes de la plantation, du jeune Abel, qui ne devait pas être âgé de plus de douze ou treize ans mais avait déjà la taille d'un homme, au vieux Robert, qui avait perdu un œil et se tenait voûté comme sous le poids d'un invisible bagage.

Eleanor, le cœur battant, les passa en revue. Il était certains visages qu'elle reconnaissait : un jeune homme l'avait aidée la semaine précédente à ramasser un panier de lessive qui s'était renversé alors qu'elle tentait de le soulever ; un autre nettoyait chaque mois les vitres de la Grande Maison avec du vinaigre, les faisant ensuite briller en les frottant de papier journal ; un plus vieux s'occupait du potager. Mais elle avait l'impression de voir la plupart de ces hommes pour la première fois, même si elle vivait sur la même terre qu'eux depuis bientôt un an et qu'elle avait dû les

croiser chacun des dizaines de fois en traversant les champs où ils travaillaient tout le jour. Sous son éternel chapeau, le contremaître la dévisageait. Il tenait à la main son fouet en nerf de bœuf.

« Alors ? » demanda Mrs. Arlington.

Eleanor se força à regarder ces visages qu'on lui présentait et dont la plupart exprimaient non pas la peur, mais une sorte de tranquille résignation.

« Je ne sais pas », avoua-t-elle.

Mrs. Arlington hocha imperceptiblement la tête.

« Si le coupable ne se dénonce pas immédiatement, vous serez tous punis », dit le contremaître d'une voix forte.

À ces mots, Eleanor vit tressaillir le vieux Robert, qui se tassa encore plus sur lui-même. Elle inspira profondément, ferma un instant les yeux et, choisissant au hasard une silhouette qui lui semblait grande et forte, elle dit d'une voix qui tremblait à peine : « Ce ne sera pas nécessaire. C'est lui. » Puis elle tourna les talons.

Certains jours, June ne savait plus lesquels de ses enfants lui avaient été enlevés par la mort et lesquels par les hommes et la guerre. Il lui semblait qu'elle avait passé sa vie à coudre des linceuls. Où étaient-ils donc tous, dans quel pays ou sous quelle terre ? Étaient-ils dans les chaînes, ou étaient-ce des hommes libres ? Cela était-il si différent ?

Dans son sommeil, elle sentit qu'on la tirait par le bras. Elle voulut se retourner, mais on persistait. Elle ouvrit les yeux et découvrit le visage de son fils aîné tout près du sien.

« Je m'en vais », dit-il.

Il avait les yeux écarquillés, d'un blanc spectral dans l'obscurité, quatorze ans environ, le corps d'un homme mais encore son visage d'enfant. Il sembla à June que son cœur s'était d'un coup changé en pierre et qu'il était tombé par terre. Elle ne répondit pas ; il n'y avait rien à dire.

« Il le faut », continua-t-il, et elle comprit qu'il avait besoin d'expliquer. Elle se redressa à demi, regarda autour d'eux ; les autres dormaient, Indiana non loin ronflant à chaque inspiration pour émettre une sorte de grognement toutes les fois qu'elle expirait.

« Je vais rejoindre les rangs de l'Union. Je ne pars pas juste parce que je suis fatigué

d'avoir faim. Je le fais parce que sinon on ne sera jamais libres. »

Il avait haussé le ton sans s'en rendre compte. Mettant un doigt devant sa bouche, elle lui fit signe de parler plus bas. Il était préférable de ne pas alerter les autres.

« La liberté, mon fils, ce n'est peut-être pas aussi important qu'on le dit. Regarde ce que les Blancs, qui l'ont depuis toujours, ont trouvé à en faire. » Mais elle savait bien qu'elle ne le ferait pas changer d'idée.

« Par où iras-tu ? demanda-t-elle.

— On m'a parlé d'un chemin de fer souterrain. »

En esprit, elle vit le monstre de métal crachant la fumée, elle voulut imaginer l'immense machine sous terre, et dit doucement :

« On t'a menti, mon enfant.

— Ce sont des fermes et des postes où l'on accueille ceux qui se sont enfuis. On leur donne à manger, et un abri. On les aide à passer au Nord.

— Des fermes de Noirs ?

— De Noirs et de Blancs.

— Comment sauras-tu alors que tu as affaire à des amis ?

— On m'a dit qu'ils suspendaient à leur fenêtre des courtepointes. Ce sont les motifs qui servent de messages.

— Mon pauvre enfant, reprit-elle en secouant la tête.

— Que puis-je faire d'autre, maman? »

Elle ne sut que répondre.

Ils se levèrent tous deux, elle prit dans une double couture de sa poche les deux pièces d'argent qui constituaient tout son trésor, les lui mit dans la paume de la main et referma ses doigts dessus sans lui laisser le temps de refuser, puis sortit de sous sa paillasse une chemise usée mais propre, qu'elle fourra dans son baluchon.

Il partit sans se retourner, disparaissant rapidement dans le bosquet entourant les cabanes. Elle savait qu'elle ne le reverrait pas.

Celui-là lui avait été pris par la liberté.

Ce mot de « liberté » et ses frères — « égalité », « émancipation », « union » — étaient des osselets qu'on secoue dans sa main avant de les jeter par terre, où ils forment des amoncellements précaires. La bouche qui y mordait n'était point rassasiée ; ils ne protégeaient ni de la pluie, ni du soleil, ni à plus forte raison du fouet ou de la guerre.

Des hommes à Philadelphie s'étaient rassemblés pour déclarer leur indépendance, ils avaient couché sur le papier ces mots disant que les hommes avaient été créés égaux et que chacun avait le droit de chercher le bonheur, et puis ils étaient rentrés chez eux, où il faisait bon auprès de leurs femmes et de leurs enfants. Les mots étaient restés là.

Dans un champ non loin de la plantation Arlington, au bord de la route, à demi caché dans les herbes hautes, Ève trouva un jour le cadavre d'un soldat de l'Union, près de son cheval mort. Elle n'avait encore jamais vu de Yankee. Le soldat était jeune et semblait presque dormir sur la terre tiède. Il avait le visage et les mains bleuis par la poudre à canon, une longue moustache soyeuse. Sa main droite était posée sur le drap de son uniforme. Il ne portait pas de blessure visible, et tout était calme dans les environs. Il était seul. Peut-être s'agissait-il d'un messager, ou bien d'un déserteur.

Le cheval était couché à quelque distance de son cavalier, les pattes repliées sous lui, comme s'il avait trouvé un endroit confortable où se reposer et avait simplement oublié de se relever. La selle avait glissé de côté, les rênes pendaient dans l'herbe. La longue tête de la bête était posée par terre, naseaux largement ouverts, paupières baissées. Sa crinière se soulevait sous l'effet de la brise et flottait un instant dans l'air chaud. Entre ses deux grosses cuisses, sous la queue légèrement redressée, il y avait un tas de crottin où bourdonnaient les mouches.

Elle savait qu'elle aurait probablement dû rentrer à la Grande Maison, prévenir de sa découverte. Mais elle s'accroupit à côté du cheval, appuya la tête contre son front, et resta là à l'imaginer au galop dans un champ, crinière au vent.

Dites-moi : la guerre change-t-elle vraiment les hommes ou bien, les dépouillant de leur vernis d'éducation, des bonnes manières, de la civilité et de l'hypocrisie qui facilitent les rapports sociaux, ne fait-elle que révéler leur nature profonde ? Parti espiègle et assez facilement impressionnable, Samuel Arlington revint fantasque et sûr de lui. Il avait toujours la poitrine aussi mince, mais il avait appris à se tenir droit, et à marcher seul, la compagnie à laquelle il appartenait ayant au fil des batailles successives été décimée, à l'exception d'un unique soldat, qui malheureusement peinait à se rappeler son propre nom et qui répondait aux questions par un rire strident accompagné d'un brusque mouvement de la tête et des épaules en avant, geste qui pouvait passer pour un acquiescement.

Le lieutenant Arlington avait-il bravement combattu afin de sauver la vie des hommes de son peloton ?

Hennissement.

Avait-il, au mépris de sa propre sécurité, essuyé les tirs ennemis afin d'aller porter secours à un camarade tombé ?

Violent mouvement du menton en direction de l'interrogateur et, au-delà, du plateau de déjeuner où était posée, bien en évidence, une part de gâteau au café.

Samuel, qui avait toujours vécu dans une certaine opulence, sans grande contrainte ni

obligation, s'était vite acclimaté non seulement à la discipline de l'armée mais aussi au chaos des combats. La première fois qu'il avait aperçu à quelque distance un camarade blessé qu'on ramenait sur un brancard, il avait failli tourner de l'œil et avait rendu son déjeuner derrière un bosquet. La deuxième fois déjà, il avait pu contempler avec une froide curiosité l'homme qui tenait d'une main son ventre où grandissait une tache rouge. Enfin, quand son tour était venu d'achever l'ennemi à demi mort qui rampait devant lui, il avait éprouvé à plonger sa baïonnette dans les entrailles de l'agonisant un sentiment de toute-puissance accompagné d'une sorte de frisson semblable à celui qu'il éprouvait lorsque, enfant, par les chaudes journées d'été, il croquait un morceau de glace.

En apercevant pour la première fois ce nouveau beau-frère, Eleanor eut l'impression de se trouver devant une version plus jeune de son mari tant les deux hommes se ressemblaient : même chevelure blonde, mêmes yeux bleus, même fine moustache, même taille élancée. Mais là où l'aîné, jusque dans sa posture légèrement voûtée, paraissait toujours peiner sous quelque fardeau, le cadet cambrait un peu le dos d'une manière qui mettait en valeur l'uniforme tendu sur son torse mais élimé aux coudes. Il avait aux pieds deux bottes de couleurs différentes, dont l'une était percée, et portait un havresac qui semblait à moitié vide. Il avait l'air aussi gai que Michael

était sérieux, et Eleanor accueillit son arrivée avec joie, comme une bouffée d'air frais.

En le voyant monter l'allée, seul, d'un pas rapide et à peine claudiquant, son bagage sur l'épaule, elle sentit les battements de son cœur s'accélérer. Mrs. Arlington versa une larme en serrant son fils dans ses bras, les deux frères se firent une brève accolade, après quoi le nouveau venu tourna les yeux vers Eleanor qui, mains sagement croisées sur le devant de sa jupe, paupières baissées, n'avait cessé de le dévisager entre ses cils.

« Mais voilà sans doute ma petite belle-sœur ! s'écria-t-il en la saisissant par les épaules. Je te félicite, elle est ravissante », dit-il à son frère en plaquant un baiser sonore sur les joues de la jeune femme, qui rougit comme une pivoine. Éloignant son visage, il la tint un instant pour mieux l'observer et répéta, mais cette fois en plantant son regard dans celui d'Ève, debout quelques pas derrière : « Ravissante. »

« Comment as-tu été blessé ? » demanda Mrs. Arlington dès qu'ils furent tous attablés autour du jambon et des marinades que la cuisinière avait disposés sur la nappe en catastrophe, car habituellement on ne mangeait pas ainsi à quatre heures de l'après-midi.

« Oh, ce n'est rien, une égratignure », répondit Samuel en s'empressant de défaire sa chemise pour faire voir une longue balafre qui courait du milieu de son dos jusqu'à son

épaule. Eleanor détourna les yeux tandis que Mrs. Arlington poussait un cri de surprise.

« Mon Dieu ! Mais je voulais parler de ta jambe ! Es-tu donc couvert de cicatrices des pieds à la tête ? »

— Eh bien, répondit-il en faisant un clin d'œil à Michael, j'en ai quelques autres, mais la décence m'interdit de les exhiber en présence de dames. »

Son frère, occupé à trancher un morceau de pain, ne le regardait pas. Eleanor baissa de nouveau pudiquement les paupières pendant qu'Ève faisait le tour de la table pour servir de l'eau.

« Ces légumes sont délicieux ! » fit Samuel comme si c'était la première nourriture qu'il lui était donné de manger depuis des mois. Pendant un instant, ils se contentèrent tous de croquer les petits oignons blancs et les tranches de betteraves qui laissaient sur la porcelaine des assiettes des fleurs liquides et magenta.

« Mais votre jambe..., finit par oser Eleanor, soupçonnant qu'entretenir la conversation devait faire partie de ses devoirs de maîtresse de maison.

— Oui, ma jambe, reprit Samuel, qui expliqua d'un air désinvolte : C'est un bête accident, au fond. Cela s'est passé il y a plus d'un an maintenant, non loin de Mansura, de triste mémoire... Nous avions pour mission de ralentir l'avance des troupes de Banks, même si l'ennemi était de loin supérieur en nombre. La bataille a commencé aux premières lueurs

de l'aube, dans un brouillard tel qu'on avait du mal à distinguer sa main devant soi, et s'est poursuivie jusque tard dans la matinée. À midi, nous luttons à dix contre un.»

Eleanor l'écoutait, fourchette suspendue dans les airs, en oubliant de manger.

«On a fini par sonner la retraite quelques heures plus tard. Au lieu de prendre leurs jambes à leur cou, les hommes se sont resserrés afin de ne pas laisser l'un des leurs derrière. Bien peu se sont rendus, mais beaucoup ont été faits prisonniers...

— Et c'est alors, l'interrompit Michael, brisant le charme, que tu as aperçu, à tes pieds, un blessé qu'il te fallait secourir. Ou bien non, attends, n'était-il pas aux prises avec trois ou quatre Yankees qui menaçaient de lui régler son compte si tu ne t'en mêlais pas?»

Il attendait la réponse, souriant légèrement, triturant une boule de mie de pain. Mrs. Arlington pinça les lèvres mais ne dit rien. Ève, avant de sortir de la salle à manger, se risqua à jeter un dernier coup d'œil ; les deux frères se toisaient de part et d'autre de la table tandis que le regard d'Eleanor allait de l'aîné au cadet.

Celui-ci éclata de rire. «Eh bien non, pas du tout. À ce moment, j'ai vu sur le sol, froissé, à quelques pieds devant moi, notre drapeau qu'avait laissé tomber l'enseigne, et qui portait comme autant de cicatrices le nom de toutes les batailles auxquelles nous avons pris part. Sans réfléchir, je me suis précipité pour le ramasser, et je me suis tordu la cheville. La

blesse se réveille de temps en temps, voilà tout. »

Eleanor riait aussi, tout comme Mrs. Arlington, et même Michael esquissait un mince sourire, tandis que Samuel continuait : « C'est idiot, mais ces drapeaux nous étaient plus précieux que la prune de nos yeux : ils avaient été brodés par les mères, les sœurs et les femmes de nos soldats. Je ne pouvais pas le laisser là, je ne voyais que cette poignée d'étoiles blanches dans la boue. »

Ève reparut, portant une salade de pommes de terre que venait de préparer la cuisinière. Elle posa le plat au milieu de la table tandis qu'Eleanor, toujours les yeux baissés, soufflait : « J'ai brodé plusieurs de ces drapeaux, avant de me marier, avec mes amies. Nous nous demandions toujours s'ils arrivaient à bon port, ou s'ils ne restaient pas bêtement sur les tablettes de quelque entrepôt.

— Ah ! s'exclama Samuel. Qui sait, chère belle-sœur ? C'est donc peut-être par votre faute si je boite aujourd'hui ! »

Sur ces paroles, il se servit une généreuse portion de salade tandis que Michael levait les yeux au ciel.

Cette nuit-là, Eleanor rêva d'un jeune soldat blond traversant en habit d'apparat un champ de bataille noyé de brume, une colombe au bras. Ève revit en songe des pommes de terre et des oignons, comme au temps de son enfance.

On entrait dans le pigeonnier comme dans une grotte tapissée de plumes. Eleanor ne s'y intéressait guère, et comme autrefois il revenait à Ève d'aller chaque matin cueillir les œufs au poulailler, elle laissait à d'autres le soin de s'occuper des pigeons qui, maintenant qu'ils étaient tous rentrés à la maison plutôt qu'occupés à livrer des messages à travers le continent, lui semblaient assez quelconques.

Pourquoi donc, me demandez-vous, cet après-midi-là avait-elle insisté pour qu'elles poussent la promenade jusqu'au secteur écarté où l'on gardait les oiseaux ? Sans doute sa balade habituelle dans l'allée lui était-elle soudainement apparue terriblement ennuyeuse et elle avait laissé ses pas la mener jusqu'à la structure de bois ronde qui ressemblait un peu à un corps de garde. Et puis, curieuse, elle était entrée, laissant Ève sur le seuil.

Des stries de lumière filtrant entre les planches du toit dessinaient des lignes presque blanches dans la paille qui recouvrait le sol. Partout, des pigeons perchés ou voletant, le plumage de toutes les teintes de l'ardoise, l'œil rond et les pattes roses. Eleanor avait le nez levé au ciel quand une voix derrière elle dit, d'un ton goguenard :

« Attention, ce n'est pas très prudent, avec cette quantité d'oiseaux. »

Elle baissa aussitôt les yeux avant de se retourner. Fusil sur l'épaule, gibecière vide, Samuel revenait de la chasse, apparemment

bredouille. Elle chercha quelque chose à dire à ce jeune beau-frère qui lui était apparu depuis peu, ne trouva rien, et rougit.

Il semblait imperméable à son malaise. Déposant son fusil par terre, il entreprit de soulever un sac dont s'éleva une fine poussière.

« Elles ont un appétit féroce, ces bestioles, expliqua-t-il en versant sur le sol des poignées de graines sur lesquelles les oiseaux se précipitèrent dans une tempête de plumes. Puis, s'adressant à toutes les deux : J'ignorais que vous vous intéressiez aux pigeons.

— Eh bien, pas vraiment », avoua Eleanor, déçue de n'avoir pas songé elle-même à cette amorce de conversation.

Décidément, il lui restait beaucoup de choses à apprendre. Ève n'entrait toujours pas ; bras croisés, elle attendait.

« Lesquels aviez-vous emmenés avec vous ? demanda Eleanor en regardant la masse de créatures luttant dans un froissement de velours.

— Celui-ci, celui-là, le petit, là, et puis le gris avec un collier blanc. »

Il pointait ça et là dans la mêlée des oiseaux tous, aux yeux d'Eleanor, passablement semblables.

« Mm mm, acquiesça-t-elle en se demandant s'il convenait d'ajouter quelque chose.

— Et puis quelques autres, aussi, qui ne sont pas revenus. »

Mains sur les hanches, il examinait le pigeonnier sombre avec la même fierté que s'il avait contemplé son domaine du haut d'une colline.

« Oh ! » s'exclama Eleanor. Ces petits animaux qui n'avaient pas survécu à la guerre lui apparaissaient tout à coup un peu comme des héros, et conséquemment ce jeune homme à ses côtés aussi.

« Les Yankees tirent donc sur les pigeons ? » demanda-t-elle.

Cela ne l'étonnait guère. Elle avait entendu bien pire à leur sujet.

Samuel parut étonné par sa question. « Sans doute, répondit-il, même s'ils sont difficiles à atteindre en raison de leur petite taille, et de leur plumage, qui se confond avec le gris des nuages. Mais ils sont délicieux avec des petits pois. »

Eleanor le regarda, interloquée ; il plaisantait, sans doute. Il lui sourit justement, une paillette de soleil dans l'œil. Elle remarqua à ce moment qu'il avait à la joue gauche une fossette comme on en voit aux enfants. Mais il continuait : « Vous savez ce que l'on dit : Faute de grives... »

Il se pencha et, du bout du doigt, flatta doucement le pigeon gris qui, confiant, leva la tête vers lui pour poursuivre la caresse.



Il y avait dans le ruisseau coulant non loin du colombier de fins poissons argentés qui filaient comme des éclairs sous les reflets que jetait le soleil dans l'eau. Étendues sur le ventre dans l'herbe, Eleanor et Ève s'amusaient parfois à y laisser tremper les mains, restant le plus immobiles possible, pour sentir glisser les créatures souples et froides. Cet après-midi-là, Ève plongea profondément ses doigts dans la boue tiède qui recouvrait le fond du ruisseau et les ressortit bruns et doux. Eleanor la regarda faire un instant avant de l'imiter. Elle creusa d'abord la vase du bout des ongles puis, voyant briller l'or de son alliance sous l'eau, ressortit la main et entreprit de se défaire du jonc. Elle eut pour ce faire un geste un peu brusque qui fit voler la bague dans l'eau. Ève d'instinct se pencha pour l'attraper, mais Eleanor l'en empêcha, et regarda le cercle d'or couler lentement, dérivant à peine sous le faible courant, puis s'enfoncer dans la vase où il continua de luire un instant avant d'être recouvert par un nuage qui se déposa par-dessus. Autour de son doigt la bague avait laissé un cercle rose.

La guerre depuis des mois tirait à sa fin, elle s'effilochait comme un linge usé qui montre sa trame et commence à laisser passer le jour. Il n'y avait plus depuis longtemps suffisamment d'hommes pour venir regarnir les rangs de l'armée confédérée, pleine de trous, dont les soldats amaigris, souvent pieds nus, dérobaient aux ennemis morts sur les champs de bataille leur tunique bleue pour se garder au chaud la nuit. On refusait d'accepter la défaite tout en la sachant inéluctable, choisissant d'ignorer la réalité pour se réfugier dans des souvenirs de la grandeur sudiste dont plus personne n'aurait su dire s'ils n'étaient pas pure fabrication, tissus de mensonges.

Même les villages et les comtés épargnés par les combats avaient été traversés par des régiments fiers et belliqueux, puis retraversés des semaines ou des mois plus tard par les mêmes bataillons, clairsemés, faméliques, qui avaient pour se nourrir tiré des champs des patates pas plus grosses que des billes, laissant derrière eux des sillons éventrés. La plupart des demeures avaient accueilli au moins pendant quelques nuits des officiers ou des malades qui s'y étaient comportés avec plus ou moins de civisme. Des ventres ronds chez les servantes ou les filles de la maison témoigneraient quelques mois plus tard de leur bref passage.

Pendant deux jours, des files d'hommes déguenillés avaient franchi en titubant les champs de la plantation Arlington. Le premier matin, Mrs. Arlington debout à sa fenêtre les avait regardés traverser sa propriété, certains clopinant, d'autres s'appuyant aux bras de leurs camarades. Dans le crépuscule de l'aube, on aurait dit une armée de fantômes prenant d'assaut le verger pour arracher aux branches jusqu'aux derniers fruits, verts encore, et qui donnaient mal au ventre. Elle était descendue ordonner à la cuisinière de cuire autant de pains qu'elle le pouvait, et d'envoyer deux des ouvriers les porter aux soldats. Mary, qui avait aussi observé le lugubre défilé, avait objecté faiblement :

« Mais, madame, ce sont des déserteurs. »

Mrs. Arlington l'avait regardée un instant en silence avant de répondre d'un ton sans appel :

« Comme si cela changeait quoi que ce soit. Ils ont faim. Et ils pillent nos vergers. »

Les maisons toujours debout avaient elles aussi été altérées par les quatre années de lutte, on le voyait à mille détails ; leurs blanches façades s'écaillaient par endroits, laissant transparaître le gris du bois. Les volets et les portes n'avaient pas été repeints, on avait cessé d'huiler les charnières. Les grandes demeures au milieu de leurs plantations semblaient non pas abandonnées, mais vieilles, affaiblies, comme si cette guerre avait révélé chez elles une maladie qui couvait depuis

longtemps et dont elles avaient réussi pendant des décennies à cacher les signes.

C'est le pays tout entier qui avait été malade, et l'était encore. Atlanta, rasée, fumait en ses braises. De longues files de chariots s'étiraient sur les routes : les habitants qui jusque-là avaient tenu bon quittaient les demeures qu'ils craignaient de voir incendiées par l'armée de l'Union remontant triomphante vers le Nord.

Peu à peu, souvent faute de combattants, on cessait toutefois de se battre dans les champs, qu'on recommençait à cultiver.

On n'était encore qu'au printemps, mais la journée avait été étouffante, et même le coucher du soleil n'avait pas apporté la fraîcheur dont se languissaient les hommes et les bêtes. Vêtue de sa chemise de nuit de baptiste la plus légère, étendue sur son lit, bras écartés, par-dessus le drap et l'édredon de coton, Eleanor n'arrivait pas à trouver le sommeil. Elle cherchait malgré elle le souffle d'Ève, qui avait dormi non loin pendant si longtemps que sa respiration la berçait comme le son de la mer ou le bruissement du vent dans les arbres. De vent, il n'y avait pas le moindre souffle dans le poirier de l'autre côté de la fenêtre, dont l'ombre dessinait sur le mur de la chambre une silhouette boursouflée. Elle avait les cheveux qui lui collaient au front et la robe de nuit qui lui collait à la peau. Elle chercha un instant distraitement à se représenter Michael, couché sur le dos dans son lit, aussi raide qu'un cadavre en son cercueil, ses vêtements du lendemain impeccablement disposés sur une chaise, sa carabine inclinée près de sa table de chevet où il y avait John Locke et le dictionnaire de la langue anglaise de Samuel Johnson, dont il lisait chaque soir une page avant de s'endormir.

« Où êtes-vous rendu ? » lui avait-elle demandé une fois, faisant un effort pour s'intéresser à ce curieux mari que la vie lui avait donné.

Il l'avait dévisagée sans comprendre.

« À quel mot, à quelle lettre êtes-vous rendu ? »

Et il lui avait expliqué ne pouvoir lui répondre car il ouvrait tous les soirs le livre au hasard. Voilà ce qui était déroutant chez cet homme : chaque fois qu'elle pensait avoir réussi à percer un pan de mystère, il l'épaississait en lui donnant à voir quelque nouvelle part minuscule et imprévisible de son être.

À ce moment, Eleanor entendit sur le palier un craquement si léger qu'elle crut que le chat de la cuisinière était entré dans la maison et profitait du couvert de la nuit pour explorer. Mais presque aussitôt la poignée de sa porte tourna lentement, sans bruit. Michael, qui toujours gardait un compte méticuleux des jours du mois, devait pourtant savoir que l'heure de son devoir conjugal n'avait pas sonné.

Eleanor ne quittait pas des yeux le battant, qui s'entrouvrit pour livrer passage à son mari dont la silhouette se dessina lentement. Il semblait toutefois plus mince, et ses gestes étaient moins assurés, comme si Michael avait oublié où se trouvaient les meubles dans la chambre et craignait de s'y heurter. On aurait dit, étrangement, qu'il avait perdu un peu de substance.

Eleanor réprima un cri, s'assit dans son lit. L'ombre vint la rejoindre et s'assit aussi, presque dos à elle, face à la fenêtre. Il avait dans la lueur de la lune un visage d'argent.

« Qu'est-ce que vous faites là ? » demanda Eleanor de sa voix la plus froide et la plus

autoritaire, en regrettant de n'avoir pas trouvé de paroles plus terribles.

Samuel se tourna à demi vers elle. «Je rends visite à ma belle-sœur préférée», répondit-il avec ce sourire qu'elle avait appris à lui connaître, et qui semblait tantôt un avertissement et tantôt un reproche. Il sentait le whisky et le tabac.

«Si vous ne sortez pas immédiatement de ma chambre, je vais hurler, chuchota-t-elle.

— Je ne crois pas», dit-il en tendant les doigts pour écarter une mèche de cheveux tombée devant son visage.

Elle leva la main pour l'en empêcher et leurs doigts se frôlèrent une seconde. Un souffle de vent fit danser les feuilles du poirier sur le mur.

«Voyez-vous, je pense que si vous vouliez crier, vous l'auriez déjà fait», expliqua-t-il en tendant à nouveau la main. Inexplicablement cette fois elle ne chercha pas à se soustraire à son contact. Sa chemise de nuit avait glissé, découvrant une épaule ronde sur laquelle il posa les doigts, puis la main entière. L'odeur de tabac n'était pas désagréable, à la fois sucrée et piquante. Il avait la paume chaude, beaucoup plus chaude que celle de son frère.

De penser à Michael la força à faire une nouvelle tentative pour le repousser, même si elle ne pouvait nier qu'elle n'avait plus tellement envie de crier. En fait, il était difficile de songer à quoi que ce soit hormis cette main sur son épaule, si près de sa poitrine.

« Il ne faut pas », réussit-elle à dire faiblement.

Comme si ses yeux s'étaient habitués à la pénombre depuis qu'il était entré dans la chambre, elle discernait maintenant les traits de son profil, le nez droit, les lèvres minces, le menton légèrement fuyant.

« Bien sûr qu'il ne faut pas, dit-il. Et pourtant, Eleanor, je passe mes journées à te voir t'ennuyer à mort entre les quatre murs de cette maison, à regarder par la fenêtre comme si tu regrettais de n'être pas un oiseau, pour t'envoler d'un coup d'aile... »

Elle remarqua à peine qu'il avait pour la première fois utilisé son prénom, car maintenant ses doigts dessinaient le contour d'un sein sur le tissu d'une minceur exaspérante. Il interrompit son geste, la regarda en face :

« Dis-moi, tu voudrais être un oiseau ? »

Interdite, elle resta sans répondre, son cœur battant la chamade.

Il éclata d'un rire bas qui faisait briller ses dents, saisit entre deux doigts la dentelle de sa chemise de nuit qui avait glissé et la remonta tout près de son cou. Puis il se leva, se pencha un instant pour lui poser un baiser sur le front et s'en fut. Dès qu'il eut disparu, elle ne sut plus si elle avait rêvé tout cela ou si elle avait véritablement eu envie d'être embrassée — plus qu'embrassée, bien pis qu'embrassée — par le frère de son mari.

Jusqu'à cette nuit-là, Samuel avait éveillé chez elle une certaine émotion qui avait à voir à la fois avec sa jeunesse, la joliesse de ses

traits et l'uniforme qu'il avait porté ; à partir de ce moment, en l'apercevant ou en pensant à lui, elle sentirait brûler un feu dont elle voudrait se convaincre sans y réussir que c'était de la haine.

Quelques jours plus tard, Mrs. Arlington s'aperçut de la disparition du jonc de sa bru.

« Qu'as-tu donc fait de ton alliance, ma fille ? » demanda-t-elle à Eleanor à l'heure du souper, alors qu'ils étaient tous réunis à table.

Michael tressaillit. Lui non plus n'avait pas remarqué l'absence de l'anneau. Malgré elle, Eleanor leva les yeux vers Samuel et sentit ses joues s'empourprer. Il la considérait avec curiosité.

« Je l'ai perdue », répondit-elle. Puis elle prit une gorgée d'eau pour se donner une contenance.

« Tu l'as perdue ? répéta Mrs. Arlington. Comment cela est-il possible ? Tu n'as pourtant pas perdu ton doigt, n'est-ce pas ? Tu l'as donc enlevée ? »

— Elle a glissé. Dans le ruisseau. »

Mrs. Arlington pinça les lèvres.

« Ce n'est pas grave, dit Michael, nous en ferons faire une autre.

— En attendant, il faut toujours une bague, elle ne peut pas se promener comme ça, répondit Mrs. Arlington comme si Eleanor

n'était plus dans la pièce et qu'il eût été question de la laisser sortir nue.

— J'ai celle-ci, si ça peut vous être utile », intervint Samuel en riant. Il fit glisser de son auriculaire un anneau en or, qu'il déposa sur la table avec un bruit mat, et dont on aurait dit qu'il le proposait en paiement pour conclure quelque marché. C'était une lourde bague gravée, qui ne ressemblait en rien à un anneau de mariage. Soudain, on ne voyait plus qu'elle entre le bœuf salé et les carottes.

« Je ne crois pas que nous en soyons là », répondit Michael d'un ton sec en repoussant la bague tandis qu'Eleanor, frémissante, cherchait à en imaginer la masse et le poids à son doigt.

Coup sur coup, les deux camps ennemis perdirent ce printemps-là leurs deux figures mythiques : Robert Lee rendit les armes à Appomattox, Lincoln rendit l'âme à quelques coins de rue du théâtre Ford de Washington où il assistait à une pièce, assassiné par un comédien célèbre qui s'était — force de l'habitude ? — jeté sur la scène après avoir tiré le coup fatidique, se laissant glisser le long d'un drapeau des États-Unis pour venir se briser la cheville en atterrissant sur les planches. John Wilkes Booth avait réussi son attentat, mais il avait raté sa sortie.

Le fuyard fut découvert douze jours plus tard dans une grange où il avait trouvé refuge en compagnie d'un complice. Celui-ci se rendit immédiatement, et fut, comme deux autres de ses conspirateurs, pendu haut et court. Trois autres acolytes furent emprisonnés au fort Jefferson, dans l'archipel des Dry Tortugas (ainsi nommé parce qu'on n'y trouve pas d'eau douce : îles sèches au milieu de la mer), à quelque soixante miles au large de Key West, une vaste prison de briques rouges posée sur les vagues du golfe du Mexique. Ceux-là obtiendraient leur pardon quatre ans plus tard.

Bien sûr, leur culpabilité était moins flagrante que celle de l'homme qui avait appuyé sur la gâchette — l'un d'entre eux s'était pour l'essentiel borné à s'occuper quelques minutes d'un cheval, un autre, à réparer la jambe cassée du blessé qui s'était présenté chez lui en

pleine nuit. Il arrive aussi, remarquez, que l'on pardonne les condamnés à mort. Simplement, la plupart du temps, il est trop tard.

Quant à Booth, il refusa de sortir de la grange, même quand les soldats qui le cernaient y eurent mis le feu. Il continuait à y faire les cent pas, répétant les premiers mots d'une réplique de *Macbeth* qu'il récitait comme une incantation, « tous les parfums de l'Arabie, tous les parfums de l'Arabie », palpant dans ses poches trois choses dont il avait sans doute cru qu'elles pourraient éclairer son chemin : un bout de chandelle, une boussole et une photographie de sa fiancée, lorsqu'il fut abattu d'une balle dans le cou.

Depuis des semaines Eleanor soupirait, trouvait le temps interminable. Elle se sentait habitée par une sorte de frénésie qui n'avait point d'exutoire et ne faisait que vibrer en elle comme un grelot. Pendant des journées entières, elle se jurait de ne pas adresser la parole à Samuel, ni même de le regarder, mais elle finissait toujours par céder et couler une œillade à un moment où elle était sûre qu'on ne la voyait pas. Immédiatement après, elle s'en voulait, non seulement d'avoir brisé la promesse qu'elle s'était faite à elle-même, mais surtout parce qu'elle se rendait compte qu'il ne lui avait pas rendu son regard, trop occupé à consulter avec Michael quelque document, ou bien à taquiner Ève, qui accueillait ses badinages avec une apparente impassibilité.

Le soir, il sortait, et elle restait seule au salon avec Mrs. Arlington à faire semblant de lire un roman ennuyeux comme la pluie où il était question d'un frère et d'une sœur vivant dans un petit village non loin d'une rivière au nom ridicule.

Ce jour-là, Michael avait filé droit à son bureau aussitôt après le souper ; Ève s'était assise un moment aux côtés d'Eleanor pour l'aider à démêler ses derniers bouts de fil à broderie, qui avaient formé une masse inextricable dans son panier, puis elle avait disparu à son tour. On n'entendait dans la pièce que la plume de Mrs. Arlington grattant sur le papier et parfois une branche bruissant à la

fenêtre. Eleanor imaginait les lumières de la petite ville, à quelques miles de là, et les lumières de toutes les autres villes que Samuel avait traversées, certaines dévastées, d'autres florissantes, dans lesquelles il avait, sans doute, connu des femmes. Par le carreau, elle ne voyait rien que des arbres noirs et une herbe grise sous la pâleur de la lune.

Secouant sa torpeur, elle se leva, annonça qu'elle allait dormir et gravit l'escalier. La porte du bureau de Michael était entrebâillée et de la lumière filtrait par l'ouverture. Elle poussa doucement le battant. Michael était assis à son secrétaire, sur lequel s'étaient étalées une dizaine de grands livres ouverts. Il leva les yeux vers elle.

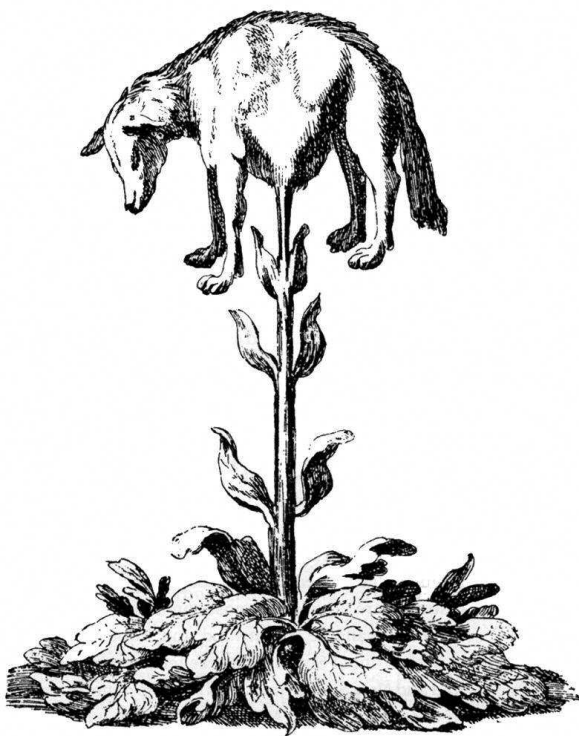
« J'allais me coucher », dit-elle comme s'il lui fallait s'expliquer.

Il fit mine de se lever, mais elle avança jusqu'au bureau afin de voir ce qu'il y regardait. Les volumes ouverts, tous de la même taille, possédaient la même reliure de cuir marron où se découpaient des lettres dorées. Elle reconnut l'*Encyclopédie*, qui était le trésor le plus précieux de son mari. Certaines des pages montraient des alphabets anciens, d'autres, des machines compliquées accompagnées d'incompréhensibles listes de pièces, d'autres encore, des ruches de différentes configurations ou des formes de cordonniers.

Dans le tome le plus proche se voyait un animal monstrueux, mi-chien mi-mouton, qui, perché dans les airs au bout d'une tige rigide, semblait sur le point d'être avalé par une plante aussi grande que lui.

«Qu'est-ce que c'est? demanda Eleanor, fascinée malgré elle.

— L'agneau végétal de Tartarie, répondit Michael. On a cru au Moyen Âge que c'est de là que venait le coton.»



On aurait dit que la tige de la plante formait un long ombilic qui venait se ficher tout droit dans le ventre de l'animal, lequel, ses quatre pattes pendant dans le vide, avait l'air un peu étonné. Le dessin cependant paraissait exact, effectué avec une minutie et un souci

du détail tels qu'on en voit dans les ouvrages scientifiques les plus sérieux.

L'intérêt d'Eleanor toutefois s'était immédiatement émoussé. Comment avait-on pu être assez bête pour croire que le coton venait d'un animal? Comment, surtout, avait-on pu imaginer d'assembler des choses aussi dissemblables en une union contre nature? En posant la question tout haut, elle se surprit à penser au père Morgan, dont il lui semblait presque entendre la voix. Des races différentes.

« Il n'y a pas de limite à ce que l'esprit humain peut inventer, continua Michael, mais d'une voix si basse qu'on aurait dit qu'il se parlait à lui-même. Pour le meilleur ou pour le pire. »

Il se recala dans son fauteuil. Eleanor attendit un instant qu'il poursuive puis finit par se pencher au-dessus de lui afin qu'il puisse lui baiser la joue, et elle alla se coucher. Il resta longtemps au milieu de ses livres ouverts dont les pages faisaient des flaques pâles à la lumière de la lampe.

C'était l'après-midi. Le ciel s'était graduellement couvert de nuages pommelés blancs, puis argent. Le vent s'était levé et coulait comme une eau fraîche sur le visage des cueilleurs voûtés qui levaient parfois la tête pour en boire la caresse avant de se courber à nouveau vers le sol. Il fallait se hâter avant la pluie.

Dans un tonnerre de sabots, deux hommes à cheval apparurent, l'un hurlant quelque chose d'incompréhensible. June se releva péniblement, les mains sur les reins. L'homme vêtu d'un uniforme aux boutons brillants s'arrêta au milieu du champ, à quelque distance d'elle, son cheval piétinant sur place. Il avait foulé de ses sabots plusieurs sillons, exposant les dernières racines qui pointaient, obscènes, hors de terre. Les deux cavaliers semblaient trop excités pour sentir la chaleur comme la fatigue. Le plus jeune des deux se remit bientôt à crier, ses mains en porte-voix : « En date d'aujourd'hui, vous êtes libres, vous m'entendez ? Vous n'êtes plus des esclaves désormais, mais des hommes libres. Vive les États-Unis d'Amérique ! » Plus il parlait et plus il s'emballait, les syllabes se bousculant sur ses lèvres.

L'homme était tellement énervé qu'il semblait sur le point d'avoir une attaque. On aurait dit qu'il venait lui-même d'être libéré de quelque sort horrible. Mais ses bottes étaient d'un cuir fin sous la poussière, sa moustache hérissée par l'émotion était soigneusement

taillée et sans doute parfumée tous les jours, il n'avait, c'était évident, d'autre rapport avec le coton que celui consistant à enfiler chaque matin une chemise fraîche que d'autres avaient lavée pour lui. Sans compter, bien sûr, que sa peau était blanche dans l'ombre de son chapeau.

Son cheval piaffant sous lui, il repartit bientôt, toujours criant, escorté par son acolyte. June les suivit des yeux quelques instants tandis qu'ils disparaissaient et que faiblissait le bruit des sabots sur le sol, comme un tambour qui s'éloigne. Puis elle haussa les épaules, s'étira et se remit à bêcher la terre.



Assis à une petite table, plume à la main, l'homme avait le visage levé vers June, debout devant lui.

« La plupart ont choisi "Pettway", dit-il.

— Comme le maître, fit June.

— Oui.

— Alors nous appartiendrons tous à la famille du maître désormais ? » demanda-t-elle, n'en croyant rien.

L'homme la dévisagea un instant, avant de répondre d'une voix étranglée : « Oui. À partir de maintenant, les hommes appartiendront tous à une même famille.

— Les femmes aussi ? insista June qui jusque-là n'avait jamais songé qu'il puisse être question d'elle quand on parlait des hommes.

— Aussi », confirma l'homme.

Elle resta debout devant lui en silence, méditant sur ces paroles. Derrière, on s'impatientait. Du geste, elle invita celui qui la suivait à passer devant elle. Il se pencha vers l'homme avec un air de conspirateur pour lui souffler à l'oreille quelque chose que l'autre transcrivit, et s'en fut au soleil en bombant le torse. Elle laissa passer trois, puis quatre autres personnes, avant de s'approcher à nouveau de la table.

« Je sais maintenant, dit-elle. Je m'appelle June.

— Pettway ? demanda l'homme en s'apprêtant déjà à noter le nom sous six autres semblables.

— On peut prendre celui qu'on veut ? Le nom qu'on veut ?

— Celui que vous voulez, répondit-il.

— Freeman », dit-elle, et il hocha la tête.

Ce soir-là, elle soupa dans sa cabane au sol en terre battue en compagnie de quatre tout nouveaux Pettway mangeant avec leurs mains un brouet de maïs dans des écuelles de bois. Elle les regardait avec attention, cherchant à voir ce qu'ils avaient de différent : le vieux Joe était toujours à moitié aveugle, ses prunelles recouvertes d'une pellicule laiteuse ; la petite Soba n'avait pas grandi ; Indiana était en tout point identique à ce qu'elle était le matin même. Surtout, ils étaient aussi noirs qu'ils l'avaient toujours été. Elle aurait aimé comprendre. Voulaien-ils, en prenant le nom de celui qui avait été leur maître, signifier qu'ils

étaient maintenant ses égaux? Ou bien, par une sorte de calcul naïf ou clairvoyant, souhaitaient-ils plutôt s'assurer ainsi que l'on pourrait reconnaître, dans cent ou deux cents ans, quand ils seraient tous morts, ceux qui avaient possédé des esclaves, et dont le nom seul suffirait à révéler à chacun le péché?

Pour leurs noces de coton, Eleanor avait longtemps cherché ce qu'il fallait offrir à son mari, avant de se décider à réaliser au petit point un ouvrage montrant la Grande Maison entourée de son verger de pêcheurs et de ses champs. Elle avait hésité à y faire figurer des personnages, se demandant si elle devait s'efforcer de se représenter, elle, en compagnie de Michael, voire, le cas échéant, broder des effigies de Samuel, de Mrs. Arlington, d'Ève et des servantes. Et qu'en était-il des ouvriers ? Elle choisit plutôt de placer, non loin des arbres à fruits, deux chevaux bais dont le dessin lui donna quelques difficultés.

Michael, après le souper ce soir-là, l'emmena derrière le verger, où depuis le matin s'affairaient quelques ouvriers dans le plus grand mystère. Il lui noua d'abord un bandeau sur les yeux et la guida en la tenant par le coude sur le sentier inégal, puis elle passa un seuil et se rendit compte qu'elle devait être à l'intérieur d'une construction. L'air sentait la rose.

« Voilà », dit Michael en retirant le bandeau, et Eleanor réprima un cri de surprise. Ils se trouvaient dans la petite serre rectangulaire, miraculeusement réparée. Près des parois de verre, sur de longues tables en bois blanc, avaient été déposés des rosiers en pots de toutes les couleurs, certains portant des fleurs crème et charnues, d'autres d'un rouge profond, et jusqu'à des jaunes aux pétales délicatement incurvés.

« C'est magnifique ! s'écria Eleanor, sincère, regrettant de n'avoir pas au moins brodé un petit personnage figurant son mari sur sa tapisserie.

— En fait, c'est une idée de Samuel », dit Michael, un peu gêné.

Eleanor s'était approchée d'un plant portant des boutons carmin fermés serré comme des poings d'enfant. Elle enfouit son nez parmi les bourgeons, huma profondément.

« Et, poursuivit-il, j'ai demandé à Ève quelles variétés vous préféreriez, et mère les a trouvées sans trop de mal. »

C'est donc la maisonnée au grand complet qu'il aurait fallu broder ; ç'avait tout de même été moins compliqué de s'en tenir aux chevaux.

« Il a eu l'idée quand un photographe de sa connaissance est passé en ville, reprit Michael ; il cherchait à se défaire de ses images de la guerre... »

Mais elle n'écoutait plus que distraitement, occupée qu'elle était à aller d'une rose à l'autre, caressant les pétales qui avaient sous ses doigts le velouté délicat de la soie, tout en prenant garde aux rangées d'épines entourant les fleurs.

Ce n'est que le lendemain, quand elle retourna à la serre en plein jour, qu'elle comprit ce qu'avait voulu dire Michael : les nouveaux panneaux en étaient faits non pas de carreaux translucides, mais de plaques de verre grisonnantes, certaines presque charbonneuses, où se découpaient des silhouettes

fantomatiques. S'approchant, elle découvrit, pêle-mêle, des soldats de la Confédération et des Yankees, des enfants en uniforme portant des tambours aussi grands qu'eux, des scènes de champ de bataille où l'on ne distinguait plus où s'arrêtaient les cadavres et où commençait la terre, des drapeaux aux étoiles noircies, des bâtiments bombardés ou incendiés dont il ne restait plus que les murs extérieurs et la cheminée inutilement dressée vers le ciel, des cimetières où s'alignaient en rangées innombrables, bien droites, des stèles toutes semblables. Parmi ces clichés, une femme aux larges yeux étonnés, vêtue en infirmière, debout dans une grande salle, entourée de lits où étaient allongés des blessés, qui semblaient la dévisager depuis l'autre côté du verre. Et au milieu de ces mille visages de la guerre, l'odeur puissante, entêtante, des roses.

C'est Ève qui les aperçut la première, un soir qu'elle rentrait seule de chez une voisine alitée depuis des semaines, à qui on l'avait envoyée porter un restant de rôti et une tarte aux prunes. Les arbres bordant le sentier se rejoignaient au-dessus de sa tête pour former une tonnelle emmêlée, feuilles et troncs sombres se découpant sur le ciel où subsistait encore un peu de clarté, de sorte qu'on aurait dit que l'obscurité montait de la terre pour gagner les nuages. L'air avait gardé le souvenir de la touffeur de la journée, mais une légère brise soufflait, douce comme une aile d'oiseau.

Elle les devina plus qu'elle ne les vit d'abord, avertie par une sorte d'instinct, et, plutôt que de tourner la tête pour voir qui allait là, elle pressa le pas en serrant autour de ses épaules son châle de coton. Derrière elle, dans le bois, une brindille craqua, puis une autre, et elle entendit distinctement des pas sur la terre du sentier.

Refusant toujours de se retourner tout à fait, elle lança un coup d'œil oblique et aperçut, floues, en périphérie de son champ de vision, trois hautes silhouettes blanches et évanescentes qui semblaient flotter parmi les branches. Des spectres. Affolée, elle se signa trois fois avant de s'arrêter, frappée d'effroi : si elle était à même de voir des revenants, n'était-ce pas parce qu'elle était elle-même morte ou le serait bientôt ? Sans cesser d'avancer, elle tâta précautionneusement son visage,

puis ses avant-bras nus, tandis que derrière elle les pas accéléraient.

« Regardez-moi ce que nous avons là, dit une voix rocailleuse qui ne lui était pourtant pas tout à fait étrangère.

— Si ce n'est pas la petite négresse aux Arlington, reprit une deuxième voix, nasillarde. Celle qui se prend pour une demoiselle. »

Les trois formes l'entouraient maintenant. Dans un éclair, elle constata que ceux qu'elle avait pris pour des fantômes étaient des êtres bien vivants recouverts de longues tuniques en drap et coiffés de bonnets pointus où étaient percés deux trous ronds pour les yeux. Quand elle comprit qu'elle avait affaire à des hommes plutôt qu'à des revenants, sa terreur grandit.

Elle savait comment chasser les mauvais esprits, mais ignorait si elle serait capable de venir à bout de démons de chair et d'os. Sans s'en rendre compte, elle retrouva les litanies de son enfance, prononça à mi-voix les incantations dont elle avait depuis longtemps oublié le sens. L'un des hommes s'était rapproché jusqu'à lui saisir le bras tandis qu'un autre tentait de lui enserrer la taille. Elle se débattit du mieux qu'elle le put pour se libérer, distribuant coups de poing et coups de pied, s'efforçant d'arracher la cagoule de celui qui était le plus près d'elle.

« C'est qu'elle se défend, la diablesse ! » s'écria celui-ci en portant la main à son poignet, qu'elle avait réussi à griffer profondément.

Autour d'eux, le boisé semblait s'être tu, comme si toutes ses créatures avaient suspendu leurs activités pour guetter l'issue du combat inégal. Dans ses oreilles il n'y eut bientôt plus qu'un silence assourdissant. Elle tombait.

Et puis elle était par terre, jupes relevées, bras et jambes immobilisés. Il lui sembla tout à coup assister à la scène de très haut : elle se voyait ridiculement renversée sur le sol, une tortue qu'on a fait rouler sur sa carapace, et voyait les trois hommes en blanc au crâne pointu, horribles guignols. L'un d'eux, entre ses genoux, s'activait à défaire son ceinturon, et ce minuscule cliquetis du métal résonnait aux oreilles d'Ève comme une chaîne que l'on abat sur le dos d'une bête. Elle contemplait la scène de plus en plus loin, telle que devait la voir, sans doute, ce charognard qui décrivait des cercles au-dessus de la cime des arbres, quand une voix se fit entendre au loin. On chantonnait dans le bois. Les deux autres qui la tenaient la lâchèrent et tirèrent le troisième dans les fourrés, où ils disparurent. Sur la route arrivait le contremaître de la plantation voisine. Ève, qui s'était levée sur un coude pour demander de l'aide, interrompit son geste et, prudente, rampa dans les buissons, attendant que lui aussi soit passé avant de se remettre en route. Elle rajusta silencieusement ses jupons et son corsage. Elle savait qu'elle serait grondée pour avoir fait un accroc à sa jupe.

Les hommes en blanc se firent d'abord discrets ; on prétendait les avoir aperçus ici ou là, toujours à bonne distance. À la faveur de la nuit, quelques croix furent plantées sur les pelouses de ceux qu'on soupçonnait de ne pas vouer une allégeance assez profonde à la cause confédérée, qui s'embrasaient dans un souffle brûlant. On aurait pu croire à des garnements faisant les quatre cents coups.

Un soir que tous étaient rassemblés dans le salon, Michael aperçut au loin, du côté de chez Winter, trois silhouettes blanches parmi les arbres. Il se leva d'un bond, mais sa mère avait été plus rapide. Elle ouvrit toute grande la fenêtre et cria d'une voix forte, posément : « Je vous reconnâtrai n'importe où, Frank McCord, James Crowe, Calvin Jones. Vous avez intérêt à ficher le camp de ma propriété immédiatement ou bien vous aurez affaire à moi. » Puis elle referma la fenêtre dans un bruit sec, se rassit et laissa tomber, comme pour elle-même : « Ces trois-là étaient des imbéciles avant la guerre, ils se sont comportés en crétins durant les combats, et l'on dirait bien qu'ils sont déterminés à agir en lâches maintenant que la bataille est finie. »

Mais ces trois-là furent bientôt rejoints par dix autres, puis par cinquante, cent autres, sous la cagoule blanche percée de deux trous aveugles.

N'ayant pu se résoudre à retourner à la serre pendant le jour, Eleanor s'y rendait à contre-cœur une ou deux fois la semaine, très tôt le matin, s'occuper des fleurs avec la mauvaise grâce qu'elle aurait mise à nourrir un chien méchant. Le reste du temps, c'est Ève qui s'en chargeait, à la fin de la journée, quand la vaisselle du souper avait été lavée, essuyée et rangée. Dans la pénombre, tous ces êtres transparents avaient des sourires de jais et d'étranges prunelles blanches qui semblaient révéler le fond de leur âme ou sonder celle de qui les dévisageait. Les tuniques bleues et grises étaient du même blanc spectral tandis que le ciel apparaissait le plus souvent noir, ainsi qu'au cœur d'une sorte de terrible orage. La lumière en filtrant à travers ces rectangles de verre semblait avoir abandonné un peu d'elle-même ; elle parvenait à l'intérieur de la serre affaiblie, amoindrie, comme si elle avait épuisé une partie de sa force et de sa clarté en traversant à nouveau les images de cette guerre qu'on disait pourtant finie.

Ève aimait particulièrement un petit plant de roses jaunes, plutôt malingre, qui ne portait que trois boutons et dont elle s'occupait farouchement. Elle en essuyait les feuilles puis les humectait à l'aide d'un mouchoir plongé dans une eau tiède, se penchait même vers elles pour leur murmurer des secrets inaudibles, car Eleanor prétendait qu'il était bon de parler aux fleurs. Malgré ses soins, deux des boutons restèrent obstinément fermés,

séchèrent sur le plant puis tombèrent tous deux la même nuit. Le troisième finit par s'ouvrir, et Ève fut plus heureuse de cette victoire que de tous les autres plants qui, autour de celui-ci, déployaient leurs corolles parfumées.

Un soir, Samuel frappa à la porte de la serre et entra sans attendre sa réponse.

« Voilà une fort jolie construction, dit-il. On dirait une maison de poupée. Cela vous plaît-il ?

— Elle n'est pas à moi, répondit Ève. Peu importe qu'elle me plaise ou pas. »

Ses ongles étaient noirs de terre. Elle tenta de se frotter les doigts dans les plis de son tablier tandis que Samuel faisait des yeux le tour de la petite pièce en vitre.

« Pour dire le vrai, je n'ai jamais compris qu'on veuille cultiver les fleurs, dit-il.

— Ah ? fit-elle prudemment.

— Ça ne se mange pas.

— Vous avez donc essayé ?

— J'ai essayé bien pire. »

Doigts tremblants, elle se remit à repoter le plant qui gisait sur la table devant elle et dont les racines pendaient comme de longs vers de terre.

« Et cette odeur... »

Il avait fait quelques pas et humait l'air presque étouffant. Elle songea qu'à l'avenir elle essaierait de passer à l'aube, avant d'aller chercher les œufs au poulailler.

Elle leva les yeux, une sorte de défi dans le regard.

« Quoi ? »

Il s'approcha encore, jusqu'à se trouver à côté d'elle. Elle avait tout à coup le cœur battant. Elle reconnaissait cette émotion : c'était de la peur.

« Ça sent la mort, dit-il simplement.

— Personne ne vous oblige à rester », rétorqua-t-elle, et elle le regretta aussitôt.

Il avait le regard lointain, comme s'il cherchait à voir par-delà les fantômes de la guerre qui les entouraient et auxquels il ressemblait curieusement dans le clair-obscur de la serre.

« Vous avez raison », dit-il, et, se dirigeant droit vers le petit rosier jaune, il en arracha d'un coup sec l'unique fleur, qu'il passa à sa boutonnière, puis il s'en fut parmi les ombres.

Ève jeta ce qui restait du plant et Eleanor ne s'aperçut jamais de sa disparition.

À partir de ce jour-là, les images imprimées sur les carreaux se mirent à pâlir sous le soleil ; jour après jour, les yeux se vidaient, les traits se brouillaient, les uniformes se délaçaient. En quelques mois il ne resta plus même le souvenir qui avait été fixé avec de l'argent et du collodion sur le verre, lequel redevint pur et transparent. Un soir qu'Eleanor cherchait machinalement le visage de l'infirmière parmi les carreaux, elle ne distingua qu'une silhouette floue aux boucles folles

et se rendit compte que ce qu'elle contemplait était son propre reflet, qui avait chassé l'inconnue.

L'odeur des fleurs cependant continua de flotter longtemps. Des années après qu'on eut démantelé la serre et que quiconque eut cessé de se souvenir qu'elle avait jamais été là, il arrivait que quelqu'un, traversant la cour, s'arrête et, humant l'air, y trouve le souvenir d'un parfum de roses.

Vous aimeriez savoir, peut-être, à quel moment au juste a pris fin ce qu'on appelle aujourd'hui la guerre civile? Était-ce avec la reddition de Robert Lee, à Appomattox, le 9 avril 1865, quand les hommes de son armée repartirent chez eux à pied? Était-ce plutôt avec la capture, un mois plus tard, de Jefferson Davis, premier et dernier président des États confédérés d'Amérique? Ou bien quelques semaines plus tard encore, quand cessèrent les combats d'importance, tandis que n'éclataient plus, ici et là, que quelques escarmouches, qui bientôt s'éteignirent aussi? À moins que ce ne soit avec l'adoption du treizième amendement à la Constitution, lequel abolissait officiellement l'esclavage dans l'ensemble des États-Unis d'Amérique?

Permettez-moi de répondre à votre question par une autre : puisque nul traité de paix n'est venu marquer la fin de cette étrange guerre fratricide, comment prétendez-vous savoir qu'elle est bien finie?

À cette époque, Mrs. Arlington dut se rendre chez une vieille tante affligée d'une soudaine maladie et qui menaçait de passer incessamment de vie à trépas, peut-être sans laisser de testament. Les bagages furent bouclés en une heure, et la maison après son départ parut étrangement vide, comme une pièce où l'on a cessé de faire du feu.

Eleanor depuis trois jours passait ses soirées fin seule. Sitôt le souper expédié, Michael montait à son bureau, qu'il ne quittait que tard dans la nuit ; Ève avait des corvées à terminer, ou bien elle était trop fatiguée pour veiller longtemps ; Samuel allait et venait comme il l'entendait, et ne rentrait qu'au petit matin, où elle l'entendait trébucher dans les marches de l'escalier de service. Son cœur s'affolait, elle posait la main sur sa poitrine de peur qu'il ne tente de s'échapper, les yeux fixés sur la porte close qui jamais ne s'ouvrait. Les pas s'éloignaient, et elle ne trouvait le sommeil que dans la lumière blafarde de l'aube envahissant sa chambre.

Ce soir-là, elle dîna seule avec Michael d'une omelette et de quelques légumes, suivis d'une crème au citron qu'il ne sembla pas goûter, répondant « Vous avez bien raison » quand elle lui demanda : « Ça vous plaît ? » Ils partagèrent en silence une décoction de chicorée, après quoi il disparut comme à son habitude. Elle s'assit seule au salon, lut quelques pages de ce roman insipide entamé des semaines plus tôt, se releva, choisit un autre

fauteuil, tenta de broder une rose qu'elle défit ensuite rageusement à coups de ciseaux, les pétales raides semblant pris dans la glace, elle alluma puis éteignit des lampes, pianota les premières mesures d'un air de Beethoven, tenta de jouer une partie d'échecs contre elle-même, entreprise qui présenta des difficultés qu'elle n'avait point prévues et qui lui donnèrent vite mal à la tête. Prenant enfin son châle le plus mince, elle sortit faire quelques pas dehors.

Le ciel fourmillait d'étoiles. Les pêchers en fleurs se découpant en ombres chinoises dégageaient un parfum sucré, presque vanillé. Vue de quelque distance, la serre transparente ressemblait à un énorme morceau de glace posé dans l'herbe tiède. Ses panneaux de verre luisaient d'un sourd éclat sous la lune. Elle distinguait chaque détail du sentier et des arbres qui le bordaient, des dentelures des feuilles aux courbes des fruits, mais avait l'impression de ne plus voir les couleurs : tout ce qui l'entourait avait des teintes de gris allant du charbon à une nuance si claire qu'elle était presque celle de la crème. Un papillon de nuit voletait autour d'elle, gris-blanc lui aussi. Eleanor ne sortait pas souvent ainsi dans l'obscurité, encore moins seule, aussi éprouvait-elle au milieu de ce paysage de cendre un sentiment d'irréalité, comme si elle découvrait tout à coup une autre face d'un monde qu'elle croyait pourtant parfaitement connaître.

Ses pas la menèrent sans qu'elle s'en rende compte vers le pigeonnier, où elle eut la surprise de voir filtrer par la minuscule fenêtre une lueur dorée. Elle crut pendant une

seconde que la construction était en flammes, mais comprit aussitôt que quelqu'un avait fait de la lumière à l'intérieur. Elle approcha à pas de loup, tremblante.

Elle se doutait que Samuel devait avoir des aventures, car qui donc aurait-il été rejoindre de la sorte presque tous les soirs sinon quelque fille des environs, voire une bonne ou une esclave d'une plantation voisine ? Elle avait même tenté de s'imaginer ses maîtresses. Étaient-elles blondes ou brunes ? Minces ou bien en chair ? En tout cas, elles devaient être jolies. Plus jolies qu'elle, sans doute. Un point se durcit dans sa poitrine. Une part d'elle-même voulait rebrousser chemin, rentrer à la maison, fermer la porte derrière elle, se coucher sous son édredon et oublier à tout jamais Samuel Arlington.

Mais, continuant d'avancer d'un pas d'automate, elle approcha du pigeonnier jusqu'à parvenir, en se haussant sur la pointe des pieds, à voir par la fenêtre ce qui se passait à l'intérieur. Au milieu de la paille, un dos nu, ambré dans la lumière d'une lanterne, les omoplates légèrement saillantes de chaque côté de l'échine dont les os formaient une fine échelle, des cheveux blonds, et puis Ève, bien sûr, comment n'y avait-elle pas pensé, Ève souriante, cheveux dénoués, à moitié dévêtue, dont il s'approchait lentement. Elle revint à ce dos qui se découpait parfaitement dans le halo de la lampe, à cette peau lisse, intacte : Michael.

Eleanor s'éloigna d'un pas vif, aussi silencieusement qu'elle était arrivée, à la fois stupéfaite et soulagée, habitée d'une sorte

d'euphorie, d'une curieuse envie de rire. Elle marchait les yeux levés vers le ciel où palpaient les milliers d'étoiles qui semblaient tout à coup sautiller au rythme de ses pas. Et puis elle sentit vaguement quelque chose, une masse fuyante, sous son pied, un instant seulement, puis une brûlure fulgurante à la cheville, suivie d'une sorte d'engourdissement. Le serpent s'éloigna entre les herbes sans qu'elle ait pu voir ce qui l'avait mordue.

Mademoiselle Eleanor est morte cette nuit.

J'ai fermé ses paupières avant d'aller le réveiller. Il dormait dans le fauteuil vert qu'il a fait monter il y a une semaine et dans lequel il a passé les six dernières nuits à veiller.

Presque aussitôt les premières lueurs de l'aube ont empli la chambre d'une clarté blême et il m'a semblé que c'était son âme, peut-être, qui en s'envolant laissait entrer la lumière. Les oiseaux comme tous les matins se sont mis à chanter, d'abord le coq a poussé son cri rauque, puis le cardinal et le merlebleu ont salué en chœur le lever du soleil.

Il s'est redressé d'un bond après que je lui ai touché l'épaule, puis il s'est agenouillé auprès du lit où il est resté immobile, sans parler, changé en statue. Après un long moment, il a saisi un pan de ma jupe comme un enfant, et il a eu une sorte de hoquet. J'ai tourné la tête pour ne pas le voir pleurer. À cet instant, en un éclair, j'ai aperçu une forme pâle dans le miroir de la coiffeuse et j'ai poussé sans le vouloir un cri de surprise avant de me rendre compte que c'était Mrs. Arlington qui se tenait à l'entrée de la chambre, ses cheveux gris dénoués, dans sa robe de nuit blanche. Elle s'est avancée vers le lit puis est restée debout derrière son fils, les mains sur ses épaules. Au bout d'un moment, elle a dit : « Dieu ait son âme », et ces mots me semblaient moins une prière qu'un ordre ou une menace. J'ai pris dans la commode une longue

écharpe et j'en ai couvert le miroir du mieux que j'ai pu, mais ça ne m'a pas empêchée d'y voir, quand je me retournais, à la lumière de la lampe, vaciller une silhouette qu'il me fallait chaque fois un instant avant de reconnaître : la mienne.

Quand ils sont sortis, j'ai lavé Eleanor à l'eau tiède et au savon, doucement, comme pour ne pas la réveiller. J'ai donné cent coups de brosse à ses cheveux blonds. Je l'ai dévêtue en détournant les yeux, même s'il me semble que je connais son corps presque aussi bien que le mien, et je lui ai passé sa plus belle robe, celle qu'elle portait à son mariage, en soie bleu ciel, et dont le corsage est orné de boutons de nacre. J'ai eu du mal à plier ses bras pour les faire entrer dans les manches ajustées, en prenant garde à ne pas déchirer l'étoffe et à ne pas meurtrir la peau où est pourtant apparue, violette, l'empreinte de mes doigts, comme si je les avais trempés dans une encre pâle et mal essuyés. J'ai voulu remonter ses cheveux en chignon, mais je les ai finalement laissés libres autour de son visage et de ses épaules, coiffure qu'elle affectionnait lorsqu'elle était enfant. Tout ce temps-là, je la suppliais en silence de me pardonner.

Depuis le salon, au rez-de-chaussée, j'entendais les sanglots étouffés de Mrs. McCoy et les pas du docteur dont les bottes claquaient sur le plancher. On les avait fait attendre là tels des visiteurs qui se seraient présentés trop tôt à un rendez-vous et qu'on ferait patienter avant de daigner les recevoir. Ils sont arrivés il y a trois jours, après qu'elle a eu commencé à délirer. Je ne crois pas qu'elle les ait

reconnus. Lina est apparue à son tour le lendemain, et tout le monde a semblé étonné de la découvrir à la porte, chapeau bien droit sur la tête, sa petite valise à la main. Je ne sais comment elle est arrivée jusqu'ici, personne n'a songé à le lui demander ; on l'a installée dans une chambre vide à l'étage, tandis que le docteur et Mrs. McCoy descendaient à l'hôtel. Elle seule a semblé me voir, mais j'aurais préféré qu'elle m'ignore aussi, car il me semblait qu'elle pourrait lire ma faute dans mon regard.

Mrs. Arlington est remontée après le déjeuner, mais elle n'est pas rentrée dans la chambre où commençait de flotter une odeur douceâtre qui faisait penser au parfum de fleurs coupées qu'on a trop longtemps laissées dans un vase plein d'eau.

« Ça ne va pas », a-t-elle dit simplement, et je me suis demandé si c'était une manière d'exprimer du chagrin ou s'il s'agissait d'un reproche qu'elle m'adressait. Après quelques secondes, elle a ajouté : « Enlevez-lui cette robe et passez-lui plutôt la rose, celle qu'elle mettait pour aller à l'église. Et puis faites quelque chose avec ses cheveux, on dirait qu'elle a passé la nuit à courir les champs. »

Le corps était maintenant aussi rigide que du bois, et il m'a paru que je livrais, pour la dévêtir et la rhabiller ainsi que l'avait exigé Mrs. Arlington, une ultime lutte à Eleanor, comme si elle utilisait ses dernières forces à combattre pour qu'on l'enterre vêtue de la robe bleue qu'elle portait le jour de ses noces, aux côtés de celui que je n'ose plus regarder. C'est à ce moment qu'est arrivé Mr. Samuel, le

visage rouge et enflé, les yeux réduits à deux minces fentes dans ses paupières bouffies. Il s'est agenouillé près du lit, a posé la tête sur le ventre d'Eleanor, chuchotant des paroles que je ne distinguais pas.

Se relevant, il a considéré un instant le miroir couvert d'une écharpe et s'est saisi d'une couverture qu'il a tendue en travers de la fenêtre, plongeant la pièce dans l'obscurité. Il m'a dit : « S'il vaut mieux ne pas voir le visage que nous a donné le deuil, il est plus obscène encore de chercher à regarder dehors. » J'ai eu peine à reconnaître sa voix.

Il a croisé son frère en sortant de la chambre. Ils sont restés un instant face à face, tendus, à se dévisager en silence, puis, baissant le regard, Michael s'est effacé pour laisser passer son cadet. Il n'a pas osé lever les yeux vers moi.

Peut-être n'y a-t-il rien d'autre à écrire. Je glisserai ces pages dans le cercueil où on la couchera après-demain. Dieu me pardonne, s'il le veut.

À première vue, on dirait une même image répétée, simplement renversée, comme on en obtient en pliant en deux une feuille de papier : de larges bandes blanches alternent avec des bandes de même taille vert pomme. Mais là où, à la base, il y a une lisière verte horizontale à gauche, une bande blanche se déploie à droite ; inversement, le sommet, blanc à gauche, est vert à droite. On n'a donc affaire ni à une réflexion ni simplement à une rotation, mais à une opération plus complexe pour arriver à ces deux moitiés au premier coup d'œil presque identiques et pourtant fondamentalement différentes. Dans la moitié de gauche, les deuxième et troisième bandes ne montent pas jusqu'au sommet ; la première, blanche, est coiffée d'une bandelette verte, tandis que la seconde, verte, se termine par une pièce blanche, curieuse inversion qui n'est pas à mettre au compte d'un manque d'étoffe, mais qui relève plutôt d'un choix conscient, ou d'un caprice, d'une impulsion ou d'un instinct, bref, de quelque chose de vivant et d'inexplicable.

Du côté droit, de longues stries rouges en fauil, semblables aux fines éraflures laissées sur la peau par un coup de griffe ou une épine de rose.

June n'aurait su dire pourquoi, mais elle sentait la mort s'approcher, et cette approche ne lui inspirait ni effroi, ni chagrin, ni révolte, mais une sorte de soulagement. Elle ne croyait pas à ce paradis que promettait le pasteur, elle souhaitait simplement qu'après il soit permis de se reposer, car il lui semblait qu'elle traînait avec elle la fatigue de plusieurs vies.

Ses enfants disparus, vendus, enfuis, il ne restait plus qu'un fils auprès d'elle ; elle ignorait ce qu'il était advenu des autres, et même s'ils étaient morts ou vivants. Celui-là avait près de six ans, heureusement il était assez grand pour se débrouiller tout seul.

Il lui semblait depuis quelques jours qu'elle ne voyait plus que l'ombre des couleurs, et que cette ombre attendait de l'avaler elle aussi. Couchée sur une pailleasse dont elle ne sentait pas le foin lui piquer le dos, enveloppée d'une courtepointe qu'elle avait elle-même cousue des années auparavant et qui était peut-être la seule chose qui témoignerait de son passage sur cette terre, elle frissonnait doucement, comme quand elle avançait à petits pas, l'été, dans l'eau fraîche du fleuve Alabama.

Ève marcha d'abord sans savoir où elle se dirigeait, uniquement préoccupée par l'idée de fuir, sans savoir exactement ce qu'elle fuyait, sans songer non plus qu'il lui faudrait à un moment — dans quelques jours ou quelques mois — arriver quelque part et s'y poser. À cet instant, il n'y avait dans son esprit de place que pour une seule pensée : partir.

Elle marcha dans la lumière bleutée de l'aube chassée par le jour, dans le sens contraire du soleil qui commençait sa course d'un côté de la terre et la finissait de l'autre, marcha le long du crépuscule qui s'abattait sur les champs picotés de coton, puis sous la lune, qui resta un instant suspendue au-dessus de l'horizon avant de gagner les étoiles, de plus en plus légère, comme si, une fois arrachée à l'attraction de la terre elle était enfin libre de s'envoler. Elle marcha au milieu des grillons, des cigales et des grenouilles, parmi les oiseaux moqueurs et les corbeaux, avant d'arriver au marais.

Elle passa treize jours et douze nuits dans les marécages, qui s'écoulèrent comme une seule journée éternellement recommencée. Dans l'étrange forêt aquatique où les arbres étaient couverts d'une mousse semblable à celle qui tapisse la coque des bateaux, les pieds dans l'eau verte et stagnante, elle eut l'impression que le temps lui-même s'était arrêté, épuisé, incapable de faire un pas de plus.

Le premier jour, elle avança tant qu'elle le put, portant son maigre baluchon. Elle s'orientait d'après le soleil, gardant de son mieux le cap sur l'ouest où elle croyait que se trouvait la délivrance. Le soir venu, elle se réfugia sur une petite butte herbue pas trop humide et s'assit, adossée au tronc d'un arbre mort d'où sortirent, au coucher du soleil, une poignée de chauves-souris aux ailes de peau et au museau velu. Partout autour d'elle, le marais bruissait de mille sons étrangers qui s'éveillaient à la faveur de la nuit et semblaient se répondre dans un dialecte incompréhensible : froissements, murmures, hululements, stridulations, glouglous et cris brefs composaient une symphonie sauvage qui paraissait émaner de derrière les ténèbres, comme si la nuit pouvait tout à coup se déchirer pour révéler toute une vie invisible et grouillante. Avant l'aube, elle fut presque dévorée vive par les moustiques qui s'étaient levés de la vase au coucher du soleil et n'avaient cessé de bourdonner à ses oreilles. Au matin, elle était couverte de piqûres, certaines, qu'elle n'avait pu résister à gratter, laissant échapper quelques gouttes de sang. Mue par une sorte d'instinct, elle trempa les mains dans la boue fraîche et entreprit de s'en badigeonner le visage, les bras et les jambes pour les recouvrir d'une couche protectrice. À ce moment, elle découvrit, à quelques pieds de sa butte, parfaitement immobile et presque entièrement immergé, un alligator dont il ne dépassait, au-dessus de la surface de l'eau brune, que les yeux dorés, les narines rondes et une épine dorsale semée de pointes aiguës, comme le dos d'un dragon. La bête la contempla un

moment puis, d'un souple coup de queue, fit demi-tour et disparut parmi le dédale de racines. Dès le deuxième soir, Ève dormit dans les arbres.

Le quatrième jour, au coucher du soleil, elle suspecta que le cyprès où elle s'apprêtait à passer la nuit était celui où elle avait dormi l'avant-veille. Pour être certaine que cela n'arrive plus, elle traça à l'aide de son couteau un grand X dans l'écorce, sur la plus grosse des deux branches de la fourche où elle s'était installée. Une goutte de résine couleur de miel affleura immédiatement à la surface. Le lendemain, se rappelant l'histoire de Thésée et du labyrinthe, elle entreprit de marquer aussi les arbres à la droite du sentier invisible qu'elle empruntait dans le lacis du bayou. Elle marchait dos au soleil jusqu'à la tombée de la nuit, où l'énorme boule de feu perçait le marécage d'épées de lumière entre lesquelles elle serpentait prudemment, de crainte d'être découverte, ou transpercée. Elle savait bien pourtant que ceux qui pouvaient s'être mis à sa poursuite devaient s'être lassés depuis longtemps — elle n'était pas un gibier si précieux — et qu'elle devait être seule dans cette région abandonnée, mais cette certitude ne l'incitait pas à moins de vigilance, et elle continuait à effacer ses traces au fur et à mesure, comme si elle pouvait ainsi tromper le marais lui-même.

Le septième jour, attrapant par hasard son reflet dans l'eau où les mangliers couchés semblaient posés sur le ciel, elle eut un

sursaut de surprise, croyant avoir aperçu une sorte de golem. La boue dont elle s'était badi-geonné le corps et le visage avait séché, durci, et formait maintenant une mince pellicule uniforme, grise et craquelée. On aurait dit qu'elle était tout entière faite d'argile. Elle s'arrêta un instant, contempla ses doigts, qu'elle écarta, fissurant la boue durcie qui se séparait de sa main dont elle gardait l'empreinte, comme la peau d'un serpent, devenue trop petite, se détache et reste en tas sur le sol tandis que l'animal poursuit son chemin. Elle repartit en sifflant entre ses dents un air qu'elle inventait au fil de ses pas.

Le huitième jour il se mit à pleuvoir, et la pluie ne cessa pas pendant les trois jours qui suivirent. Ève avait beau chercher refuge sous les branches épaisses des cyprès les plus fournis et jusque dans quelques troncs vides, elle était trempée du matin au soir, glacée jusqu'aux os. La nuit, les gouttes tombant dans la vase du marais faisaient un murmure ininterrompu. Elle avait chaud, puis froid, et tremblait de tous ses membres. Le claquement de ses dents lui rappelait le bruit de dés qu'on agite dans la paume avant de les jeter en l'air. Entre ses cils, elle apercevait des formes indistinctes qui se dissolvaient dès qu'elle essayait d'en fixer les contours. Elle tentait en rêve de chasser des fantômes.

Le onzième et le douzième jour, elle crut avoir perdu l'esprit.

Quand, au soir du treizième jour, elle aperçut la silhouette de la petite église qui se dressait seule sur sa butte, elle ferma les yeux, attendant que le mirage se dissipe.

L'édifice blanc sur sa colline d'ombre était presque achevé : il n'y manquait plus que les portes et les fenêtres. Ève avança d'un pas chancelant jusqu'à l'entrée, passa le seuil, se laissa tomber, frissonnante, sur le tout dernier banc, qui était le plus près de l'entrée.

« Bienvenue », dit quelqu'un.

Elle sursauta, cherchant d'où venait la voix. Peut-être du grand Christ crucifié, à l'avant, qui la regardait douloureusement sous ses paupières mi-closes. Instinctivement, elle porta la main à sa poche où elle avait glissé le couteau.

Mais une silhouette se leva dans un froissement d'étoffe, et elle comprit que l'homme qui lui avait parlé était allongé sur un des bancs de bois au centre de l'église. Sur le toit, quelques gouttes pianotaient doucement.

Elle se racla la gorge.

« Pardon, dit-elle, je cherchais un abri pour la nuit.

— Je crains de n'avoir pas grand-chose à vous offrir, mais j'ai deux couvertures, c'est-à-dire une de plus qu'il ne m'en faut. »

L'homme se leva et se dirigea vers elle en portant un tas informe. Il était blond et jeune, vêtu de noir. Elle se tassa sur son banc, la main toujours sur son couteau. En voyant son geste, l'homme cessa d'avancer et déposa la couverture à mi-chemin entre eux deux.

« Vous devriez enlever vos vêtements mouillés et vous envelopper là-dedans », dit-il, puis il retourna au milieu de l'église et se recoucha

sur son banc. Ève s'avança avec prudence, essuya son visage et ses cheveux avec la couverture, se rendant soudain compte qu'elle grelottait, et elle enroula la laine chaude et rugueuse autour de ses épaules. L'averse avait cessé, le vent s'était tu, et par les fenêtres elle apercevait le clignotement des premières étoiles qui semblaient avoir été lavées par la pluie.

« C'est une nuit magnifique, vous ne trouvez pas ? demanda l'homme qui ajouta, après un silence : Il y a du pain, de l'eau et du vin sur l'autel. Prenez ce qu'il vous faut. »

Elle attendit quelques secondes avant d'aller chercher dans le chœur un quignon de pain noir et une carafe en terre cuite dont elle but le contenu presque d'un trait, debout, avant de retourner s'asseoir, mais cette fois plus sur le tout dernier banc. Le pain était si bon qu'elle faillit pleurer. Elle aurait dû se remettre en route sans attendre, elle n'avait plus si froid maintenant, mais ses jambes lui semblaient de plomb, ses paupières se fermaient malgré elle et tout s'embrouillait, la grande croix de bois, le visage de ce jeune homme aux cheveux d'or, la lueur tremblante du feu qu'il avait allumé dans un seau et déposé près d'elle. Mais non, ce devait être un songe, il ne pouvait avoir fait de feu dans une église en bois...

Le père Louis se tint un instant au-dessus d'elle, rajusta la couverture sur ses maigres épaules, prononça à voix basse quelques mots qui auraient pu être une bénédiction ou un reproche adressé au grand Christ en croix, et resta à veiller sur son sommeil tandis qu'au-

tour d'eux les lucioles dessinaient d'éphémères constellations. Ève rêvait qu'elle était couchée sous un ciel où dansaient les étoiles.

Au matin, il la convainquit d'emporter le reste du pain, deux pêches et un morceau de fromage qui étaient ses seules provisions. Elle passa dès l'aurore la porte restée béante par laquelle entrèrent bientôt deux merles qui entreprirent bruyamment de construire leur nid parmi les étais. Le père Louis sut alors que son église était achevée.

Mais vous vous doutez probablement que les choses achevées ne le restent pas longtemps.

À minuit, le lendemain de la nuit qu'Ève avait passée dans l'église, quelqu'un qui se serait tapi dans les buissons aurait pu voir une ombre s'approcher à la lumière d'une torche puis s'éloigner dans l'obscurité.

Tout d'abord, il n'y eut rien.

Puis un mince filet de fumée qui montait vers le ciel et disparaissait à la hauteur de la cime des arbres comme un soupçon de lait versé dans le café se dissipe presque sans laisser de trace. Ce filet cependant sentait très légèrement le brûlé. Puis la fumée s'épaissit, se boursoufla, commença de dégager une odeur amère, mais on n'apercevait toujours pas la moindre flamme derrière les tranquilles flancs de bois blond, gris et marron pâles. Autour, les marais dormaient, plongés dans une pénombre bleue. La lune apparaissait et s'effaçait derrière un voile de nuages ; les arbres et l'église se découpaient en silhouettes noires, précises sur l'indigo du ciel trempé d'une sourde lueur. L'homme en cagoule blanche avait depuis longtemps disparu, il s'était changé dans sa grange et s'était assis aux côtés de sa femme tricotant quand l'église flamba.

L'intérieur s'embrasa alors que l'extérieur était encore intact, et les flammes dessinèrent dans le cadre des fenêtres vides des vitraux d'une lumière si vive que les premiers arrivés

sur les lieux durent se couvrir les yeux et regarder à travers leurs doigts. Dans les ouvertures dansaient des ocres, des oranges et des cramoisis semblables aux langues de feu qui entourent les damnés sur les tableaux montrant les feux de l'enfer, et plus d'un se signa en voyant ces flammes ronger peu à peu la bâtisse que la foi en Dieu et en les hommes avait érigée.

Quelques-uns tentèrent d'organiser des secours, ordonnant que l'on aille chercher des citernes à remplir d'eau au marais tout proche, mais l'église était condamnée. Le père Louis prit la main de deux de ses voisins et entonna un hymne à voix basse, ainsi qu'il l'aurait fait pour endormir un enfant.

Ils chantèrent tout le temps que brûla l'église, élevant la voix lorsque la structure commença de s'effondrer et que le craquement des poutres mêlé au grondement du brasier menaçait de recouvrir leurs voix. Les yeux secs, le visage éclaboussé de la lumière dorée de son église en flammes, le père Louis chanta jusqu'à ce qu'il ne reste plus, au milieu de la petite île du marais, que la croix du clocher, fichée parmi les poutres noircies et fumantes, embrasée comme ces autres croix que les armées de cauchemar du Klan, dragons, gobelins, mages, turcs, moines et échiquiers, avaient commencé à planter sur les pelouses. Il chantait encore, d'une voix enrouée, quand le soleil se leva et dissipa les ténèbres comme on écarte un drap.

Ève reprit sa marche.

Elle entra dans un petit village quasi désert, coupa par le cimetière qui semblait endormi dans l'ombre fumeuse des arbres étendant leurs longues branches pour protéger les morts. Dans la campagne environnante, certaines demeures étaient intactes, d'autres rasées, dont il ne subsistait plus que des cheminées semblables à des épouvantails. Elle croisa quelques familles de Noirs qui marchaient en chantant, toutes leurs possessions rassemblées dans des chariots que tiraient les hommes, faute de mules.

Elle trouva un ruisseau au fond tapissé de galets sur les eaux duquel dansaient des reflets d'argent, éclats de lumière et écailles de poisson, et y but tout son soûl avant de s'y laver du mieux qu'elle le pouvait. Elle mangea des framboises, les pêches et un morceau du pain que lui avait donné le père Louis.

Elle traversa un champ plein de fantômes, où des os pointaient hors d'uniformes gris et bleus, près des carcasses pourrissantes d'énormes chevaux au ventre gonflé. Il lui sembla que l'air sentait encore la poudre à canon, et elle n'osait regarder où elle mettait les pieds, choisissant plutôt d'avancer le nez au ciel. Le champ balafré était plongé dans un silence qui était comme l'écho des cris de la bataille. Un oiseau passa à tire-d'aile. Les arbres sombres se découpaient sur un ciel muet. Et puis, dans la terre noire encore humide, elle

aperçut une mince tige verte délicatement velue, couverte de soies drues formant autour d'un gros bourgeon une sorte de duvet rêche. Ailleurs, le bourgeon lentement enflait puis s'ouvrait pour révéler un intérieur de soieries chiffonnées. Ces voiles se déployaient un à un autour d'un cœur sombre et, au soleil, leurs couleurs explosaient comme de nouveaux coups de feu : partout dans le champ hanté éclatait la blessure jaune d'or, orange, rouge sang des pavots.

Elle atteignit un matin la rive du fleuve. Un passeur lui fit traverser l'Alabama dans une barque en bois sans rien lui demander en retour, comme s'il avait attendu là qu'elle arrive. Quand elle aperçut, à la fin de l'après-midi, se dessiner parmi les champs une grande maison blanche dont une aile avait été abîmée et qu'on s'affairait à réparer, plutôt que d'entreprendre un détour pour éviter la plantation, elle chercha où s'y trouvaient les cabanes des ouvriers, attendant pour s'en approcher que le soleil disparaisse. Elle choisit la plus proche. Sur le seuil était assis un vieil homme presque édenté fumant une pipe de maïs d'où s'élevait une odeur âcre, mais pas désagréable, semblable à celle que dégage un feu de feuilles. Le vieil homme la regarda s'approcher sans bouger, fit un léger signe de la tête quand elle passa près de lui.

Il fallut quelques secondes à Ève pour que ses yeux s'habituent à la pénombre de l'intérieur de la mesure. L'unique pièce était relativement propre ; des paillasses étaient posées à même le sol de terre battue, il y avait dans un coin un poêle à bois, dans un autre trois

chaises faites de morceaux de bois inégaux et nouveaux, près d'une table vernie qui semblait curieusement égarée. Sans doute un rebut de la maison des maîtres, qui se dressait en sa blancheur à quelque distance. Ève n'était pas entrée dans l'une de ces cabanes depuis le jour où Eleanor l'y avait entraînée, mais pour la première fois elle avait ce jour-là voulu de la compagnie.

Une femme dans un coin, près d'une fenêtre, était occupée à ravauder un vêtement sans couleur. Du doigt, elle désigna l'une des paillasses à Ève, qui y posa son sac puis s'y assit. Une autre femme entra bientôt, et eut un mouvement de recul en l'apercevant. Elle était entre deux âges, voûtée par le travail, et son visage exprimait une fatigue sans nom. Deux enfants la suivaient : une bambine tenant à peine sur ses courtes jambes et un garçon qui pouvait avoir entre six et huit ans, l'expression fermée, et qui avait au milieu de ses cheveux noirs une mèche blanche comme une plume. La femme regarda Ève avec étonnement, détaillant d'un coup d'œil sa robe bien coupée mais salie, sa peau brun pâle, et fit remarquer à l'autre : « Elle ressemble presque à une demoiselle. » La femme qui cousait ne répondit pas, et la première, examinant les mains d'Ève, continua, d'une voix à peine plus forte : « Elle a jamais travaillé la terre, ça c'est sûr. »

Ève observa tranquillement le vieillard qui continuait de fumer sur le seuil. Peut-être était-il sourd. La femme qui venait d'entrer tira des poches de son tablier des patates douces, qu'elle essuya avec un linge et déposa sur le poêle, près d'une casserole fumante. La fillette

s'était accroupie dans un coin et jouait avec ce qui avait l'air d'une poupée de paille. Le petit garçon, toujours debout, continuait lui aussi de regarder Ève.

Sans tourner la tête, le vieillard dit : « Laisse-la, Agnes. Elle t'a rien fait. »

Comme enhardie par cette injonction, la femme se remit à étudier la silhouette mince, la robe de coton à boutons en corne, les chaussures de cuir, l'observant sous toutes ses coutures comme le faisaient les planteurs quand ils s'apprêtaient à négocier le prix d'un animal ou d'un esclave. Puis, à Ève :

« Tu sais cueillir le coton ? Cultiver un potager ? Garder les cochons ? »

Ève ne répondit pas. Cela n'avait pas d'importance, elle ne resterait pas ici, elle le savait. La première femme à ce moment souffla, avec une sorte de respect dans la voix : « Peut-être qu'elle sait jouer le piano. Ou lire. »

Agnes la corrigea : « On dit jouer *au* piano, Indiana. » Ève se taisait toujours.

« Je suis sûre qu'elle sait lire, insista Indiana qui s'était levée à son tour pour s'approcher de la nouvelle arrivante, mais avec bonté.

— Je te parie que non », répliqua l'autre.

La première attendait, considérant d'un regard plein d'espoir Ève, qui ne répondait pas. Agnes, sa curiosité plus ou moins satisfaite, sembla se désintéresser d'elle tandis qu'Indiana continuait de lui lancer des œillades à la dérobée. Dehors, des hommes et des femmes discutaient à voix haute, on

entendait des rires et des disputes. Un coq chanta, se tut rapidement.

Ils partagèrent les patates douces et le ragoût d'okras, puis Ève divisa ce qu'il lui restait de pain en six parts égales. Le petit garçon mâcha la sienne longuement avant de l'avaler. Agnes se coucha peu après, tournée vers le mur, la bambine à ses côtés. Ève, Indiana et le vieux Joe restèrent autour du poêle à bois, frottant leurs mains à sa chaleur.

« Votre fils s'est endormi, fit remarquer Ève en montrant le petit garçon assoupi, en chien de fusil, sur le sol.

— Ce n'est pas mon fils », dit Indiana, qui se leva tout de même pour prendre l'enfant qu'elle alla coucher sur une pailleasse.

Elle le recouvrit d'une courtepointe aux couleurs vives avant de se rasseoir. Au bout d'un moment, Ève dit : « Je n'ai jamais joué du piano, mais je sais lire. »

À ces mots, Indiana tressaillit. Elle glissa la main sous le gros coton de sa robe, en sortit un bout de papier qu'elle déplia et lissa avec soin. *James. Esther. Steven. Charlotte. Tom. John.* Le nom de son fils était l'avant-dernier. Dans un geste tant de fois répété que l'encre commençait à pâlir, elle passa le pouce sur cet assemblage de lettres funestes, incompréhensibles, comme en une caresse sur le front de ce fils qu'elle n'avait plus revu depuis des années.

Ève prit le papier, lut d'une voix égale :

5 livres de farine de blé
Lard salé
10 livres de sucre
10 livres de farine de maïs
Café
15 verges de drap blanc

On n'entendait plus dans la cabane que le sifflement du poêle. «Ce n'est pas vrai!» s'écria Indiana, éperdue. Ève lui rendit le papier sans répondre. La femme le serra entre ses doigts, scruta de toutes ses forces les lettres formant le mot «café» en s'efforçant d'y voir les traits de son fils qui déjà s'effaçaient de sa mémoire.

Quand elle s'éveilla au chant du coq, deux yeux d'un noir de charbon la considéraient gravement. Le petit garçon était accroupi près d'elle et la contemplait en silence. Il sembla à Ève qu'elle connaissait presque ce petit visage sérieux, mais l'impression se dissipa.

«Bonjour, tu ne m'as pas dit ton nom», dit-elle en tendant la main pour toucher la joue de l'enfant.

Il ne répondit pas mais recula d'un bond sans détacher d'elle son regard douloureux.

«Il ne parle pas», l'informa Joe, assis non loin, occupé à touiller le contenu d'une marmite de fer-blanc.

Par la porte ouverte, Ève voyait picorer une poule. Hormis le vieillard et le gamin, tout le monde était parti dès l'aube vers les champs.

« Il ne parle pas ? répéta Ève.

— Pas un mot depuis que sa mère a disparu, il y a des mois de ça.

— Et qu'est-ce qui est arrivé à sa mère ? » demanda Ève en se levant et en ôtant les brins de paille qui s'étaient fichés dans ses cheveux. Elle lissa de son mieux sa jupe chiffonnée.

Le vieillard sans répondre fit non de la tête. Il déposa dans une écuelle de bois le brouet qu'il était à faire chauffer et le tendit à Ève. Le mélange grumeleux dégageait une forte odeur de renfermé et de céréales. Ève offrit la mixture à l'enfant, qui se contenta de continuer à la dévisager sans mot dire, les yeux écarquillés. Le vieux l'observa à son tour avec attention, puis constata : « Faut dire que vous lui ressemblez un peu.

— À cet enfant ? demanda Ève, qui s'était fait la même réflexion.

— À lui, mais surtout à sa mère. »

À ces paroles, les yeux du garçonnet s'emplirent de larmes qu'il écrasa rageusement de ses poings fermés.

Ève repartit et marcha toute la matinée, jusqu'à ce que le soleil ait atteint le milieu du ciel et que toutes les ombres aient disparu. Alors seulement elle se rendit compte qu'elle n'avait plus besoin de fuir.

Elle s'arrêta et regarda le monde qui l'entourait comme si elle le voyait pour la première fois, absorbant tour à tour les arbres, les nuages, l'herbe, les champs de coton, la terre où reposaient les morts, le chemin qui s'étirait devant elle. Non loin, deux chevaux couraient dans un pré, s'arrêtaient, repartaient ensemble. Elle s'assit à quelque distance de la route, sous un orme dont les feuilles chuchotaient dans la brise un mystérieux chant d'arbre. Le ciel était d'un bleu d'écaille où s'effiloçaient quelques nuages. Elle regarda le soleil lentement descendre jusqu'à toucher la terre, se reposant un instant au-dessus de la cime des arbres dans des voiles roses et or. Sa lumière continua de flamber dans le ciel bien après qu'il eut disparu, puis elle mourut lentement à son tour. Les étoiles une à une s'allumèrent dans le bleu du soir. Ève repartit, avançant sans crainte dans l'obscurité : elle connaissait ce chemin pour l'avoir déjà parcouru.

Elle trouva l'enfant sans peine, endormi sur sa paille sous la courtépointe dont les pièces de couleur dessinaient un marais, un

feu, une mer, un labyrinthe et une maison. Il ouvrit les yeux à son arrivée, sourit et se leva sans bruit.

La petite main de son frère dans la sienne, elle se remit en marche vers l'horizon, là où bientôt la lumière éclairerait le ciel.

La nuit achève. Le temps est venu maintenant de nous séparer. Du reste, vous savez tout, et je n'ai plus rien à vous montrer. Rentrez chez vous, je resterai ici, dans ce pays qui est le mien, qui est mille et qui est un.

Vous n'avez pas besoin que je vous explique le moyen de sortir d'un labyrinthe ; il suffit simplement de refaire à l'envers le chemin que nous avons parcouru ensemble. Ou bien vous avez pris soin, peut-être, de laisser le long de notre route quelque signe qui vous permettra de revenir sur vos pas, en semant une piste faite de petits cailloux blancs, ou en dévidant une bobine de fil. Si vous n'y avez pas songé, partant d'ici, vous n'avez qu'à tourner toujours à droite chaque fois que se présentent une fourche ou un carrefour. Quand vous aboutirez dans une impasse, revenez sur vos pas, prenez plutôt à gauche, recommencez. De la sorte, avec un peu de méthode, de chance et de patience, vous finirez bien par trouver.

Mais il est un autre moyen de sortir d'un labyrinthe : c'est d'inventer soi-même le chemin au fur et à mesure, jusqu'à la sortie, que l'on invente aussi.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce livre ne se veut pas un roman historique au sens strict du terme, en ce que je ne prétends pas y expliquer les tenants et aboutissants de la guerre de Sécession, infiniment complexe, ni livrer un portrait scrupuleusement fidèle de ce que devait être la vie des habitants du sud des États-Unis au milieu du dix-neuvième siècle. Tout en respectant les grandes « charnières » de la guerre, je me suis permis de prendre quelques libertés avec le récit du déroulement de certains événements, ce dont je prierais les puristes de ne point me tenir rigueur, dans la mesure où il m'importait davantage de peindre un ensemble convaincant que de rendre compte minutieusement de l'avancée des armées des uns et des autres. Pour ce faire, je me suis inspirée assez librement de l'histoire, comme il me semble que les femmes de *Gee's Bend* s'inspirent depuis plus d'un siècle du réel pour le transformer dans leurs courtepointes, parfois jusqu'à le rendre méconnaissable. Ce sont d'abord elles qui m'ont donné envie d'écrire ce roman.

Les différentes courtepointes décrites aux pages 67, 107, 155, 173 et 255 ont été réalisées respectivement par Ella Mae Irby, Essie B. Pettway, Loretta Pettway, Arcola Pettway et Arlonzia Pettway. Elles sont faites de coton, de coton sergé et de velours côtelé, auxquels ont parfois été ajoutées des pièces de polyester provenant de vêtements d'hommes. On en

trouve des photographies dans *The Quilts of Gee's Bend: Masterpieces from a Lost Place*, de William Arnett. Pour en voir les couleurs, on consultera le site Internet des Éditions Alto : www.editionsalto.com.

Si la plantation Arlington n'a jamais existé, le pénitencier d'Angola, lui, est bien réel. Il s'agit de la prison la plus peuplée des États-Unis ; soixante-seize pour cent de ses détenus sont des Noirs.

Les divers termes utilisés pour nommer les sang-mêlé ne sont pas un fruit de mon imagination ; la liste fournie en pages 35, 36 et 37 est tirée du *Sucre. Une histoire douce-amère*, d'Elizabeth Abbott. Comme on le sait, le Ku Klux Klan non plus ne relève malheureusement pas de mon invention. Il est bien né en 1865, créé par trois vétérans de la guerre civile, mais au Tennessee plutôt qu'en Louisiane — où il a bien assez tôt fait de se répandre.

La citation tirée du *Louisiana Courier* est rapportée dans *Histoire de la guerre civile américaine*, de Louis Cortambert et F. de Tranaltos, publié à Paris en 1867. L'agneau végétal de Tartarie pour sa part existe à l'état de mythe depuis des siècles ; il figure notamment dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert. L'image fournie en page 227 date toutefois de 1881 — entorse anachronique que le lecteur voudra bien me pardonner.

REMERCIEMENTS

Merci à Nadine Bismuth et à François Ricard, mes premiers lecteurs, pour leur bienveillante sévérité.

Merci à Antoine Tanguay pour sa confiance et sa passion des histoires.

Et merci à Fred, il sait pourquoi.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS
Maleficium

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluies

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Karoline GEORGES
Sous béton
Variations endogènes

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Rawi HAGE
Parfum de poussière
Le cafard
Carnaval

Clint HUTZULAK
Point mort

Toni JORDAN
Addition

Andrew KAUFMAN
Minuscule

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha (théâtre)
Tarquimpol
Les enfants lumière

Lori LANSSENS
Les Filles
Un si joli visage

Margaret LAURENCE
Une maison dans les nuages

Catherine LEROUX
La marche en forêt
Le mur mitoyen

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine
Deux caravanes
Des adhésifs dans le
monde moderne
Traders, hippies et hamsters

Annabel LYON
Le juste milieu

Howard McCORD
L'homme qui marchait
sur la Lune

Anne MICHAELS
Le tombeau d'hiver

David MITCHELL
Les mille automnes de Jacob
de Zoet

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet
L'empereur de Paris

Diane SCHOEMPERLEN
Encyclopédie du monde visible

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse
L'orangerie

Hélène VACHON
Attraction terrestre
La manière Barrow

Sarah WATERS
L'indésirable

Thomas WHARTON
Un jardin de papier
Logogryphe

Alissa YORK
Effigie

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN

Tous mes amis sont des

superhéros

Lori LANSSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Annabel LYON

Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Composition : Isabelle Tousignant
Révision linguistique : Annie Goulet
Correction : Julie Robert
Conception graphique : Antoine Tanguay
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN MARS 2014
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec